

JULES PAYOT

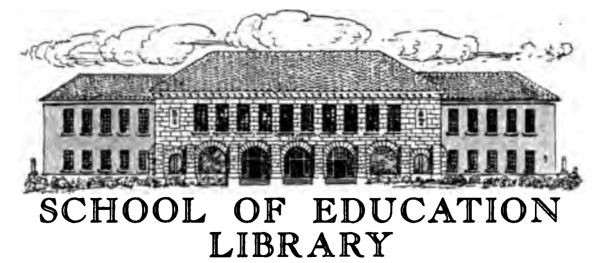
La Morale à l'École



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

[illegible] : 1 fr. 20









La
MORALE
à l'École

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE ÉLÉMENTAIRE

COURS MOYEN et SUPÉRIEUR

La MORALE à l'École

PAR

JULES PAYOT

Agrégé de Philosophie, Docteur ès Lettres

Livre de l'Élève

TROISIEME ÉDITION

Refondue et Corrigée



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Paris, 5, rue de Mézières

1908

PRÉFACE

L'auteur offre aux enfants des écoles laïques une œuvre méditée pendant des années.

Ce petit livre de Morale n'est pas un recueil de sermons abstraits. L'auteur a voulu donner aux enfants un secours efficace au milieu des difficultés de la vie.

Il a constamment fait effort pour se mettre en face des réalités. Il aide l'enfant à réfléchir sur sa vie de tous les jours. Il dissipe les brouillards des préjugés qui obscurcissent la route, et il montre que, dans les conditions les plus modestes, on peut se faire une vie belle, intelligente, saine et courageuse.

Jamais il ne dit : « Tu dois faire ceci ! » Il dit : « Tu es intelligent, regarde la réalité, réfléchis, fais ce que te conseille ta raison. Vois si tu veux vivre comme un honnête homme ou comme un barbare ou un fou. »

Il regarde la vie en elle-même, en dehors des hypothèses confessionnelles ; mais aucun mot n'y peut blesser les croyances réfléchies.

Enfants de France !

Comme vous, j'ai été un écolier et j'ai dû gagner ma vie de bonne heure. Je me rends compte que j'ai perdu beaucoup de temps et que je me suis égaré souvent, parce que j'ai partagé

beaucoup de préjugés très répandus. Les idées fausses font du mal à ceux qui débutent dans la vie.

Aussi, comme un camarade plus âgé, qui a beaucoup vu et réfléchi, je viens causer avec vous et vous aider à comprendre comment un petit garçon peut devenir un homme énergique, sain, intelligent, que les braves gens aimeront, estimeront et citeront en exemple. Du même coup, nous découvrirons ensemble comment on gagne le bonheur en le méritant.

Nous examinerons aussi comment une fillette peut devenir une femme saine, intelligente, courageuse; comment elle devient une mère de famille aimée, estimée, respectée; comment elle peut être pour toutes un modèle accompli.

Chamonix, septembre 1906



TABLE DES MATIÈRES

(Voir le programme officiel de l'Enseignement de la Morale, à la page 254).



Ce signe, placé dans la marge, indique les passages spécialement destinés aux écoles de filles.

La Morale à l'École

I. — LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ HUMAINE

SOMMAIRE

Nous apprenons ici d'où nous venons. En nous com-arant à nos ancêtres préhistoriques, nous mesurons 'immense chemin parcouru par les hommes.

Effroyables étaient leur misère, leur ignorance, leur solement et trop souvent, leur cruauté !

Il importe de savoir *comment*, venus de si bas, nous ous sommes élevés si haut.

Nous verrons que c'est par le travail en société (Coo-ération).

A. — *D'où venons-nous ? Servitudes qui pesaient sur nos ancêtres.*

1. **Chaque enfant doit choisir sa destinée.** — La orale étudie comment les hommes sont peu à peu sortis la laideur, de l'ignorance, de la cruauté, de l'injustice, pourquoi nous devons nous élever nous-mêmes pour us affranchir de plus en plus de l'hérédité qui nous nt des barbares inhumains qui sont nos lointains rents.

2. — Elle étudie comment vivaient ces ancêtres, et nous fait mesurer le chemin parcouru; elle compare avec cette vie inférieure la vie des hommes les plus nobles, les plus heureux, les plus *vraiment humains*, et qui ont vécu la vie la plus belle, la plus intense, la plus complète, la plus digne de notre admiration et de notre amour.

3. — Chaque enfant doit choisir sa destinée : vivre comme le commande la raison, ou sombrer dans une vie animale. Vivre bon, juste, généreux, ou égoïste, méchant. Vivre une vie belle, lumineuse, ou une vie laide, basse, méprisable.

4. **Nous sommes d'heureux héritiers.** — Dès notre naissance, sans avoir rien fait, nous bénéficions d'une maison qui nous abrite, de chauds vêtements, d'inventions innombrables : couteaux, haches, scies, etc. Nous nous enrichissons du savoir de millions de savants, de la sagesse des penseurs, de la beauté découverte par les poètes, les musiciens, les artistes, de la bonté révélée par ceux qui ont le plus aimé les hommes.

5. — Mais, il y a des centaines de siècles, les enfants n'avaient, pour habitation, que des cavernes; ils n'avaient pas de vêtements. Leur ignorance était inimaginable; ils étaient grossiers et malpropres comme des bêtes (*fig.* 1).

De quels progrès, réalisés jour par jour, pendant des milliers de siècles, nous sommes les heureux héritiers !

Aussi, notre devoir est-il d'augmenter à notre tour le trésor d'inventions, de science, de sagesse, de bonté et de beauté, que nos prédécesseurs ont entassé pour nous.

6. **Antiquité de la race humaine.** — On croyait autrefois que les hommes existaient depuis six mille ans seulement. 75 vies de vieillards, âgés de quatre-vingts ans, placées bout à bout comme des dominos, rempliraient ces six mille ans.

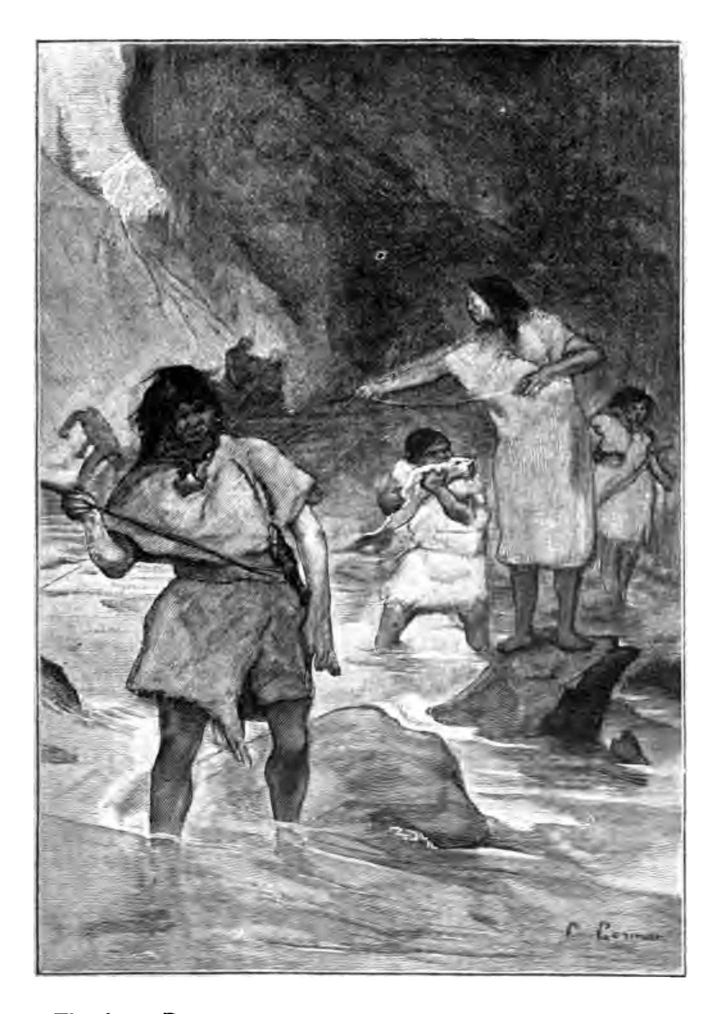


Fig. 1. — PRINCIPALE OCCUPATION DES PRIMITIFS : LA RECHERCHE DES ALIMENTS. (*Les Pêcheurs de la Vézère*, par F. CORMON.)

On a découvert dans des grottes, sur les bords de la Vézère (Dordogne), les traces d'hommes qui vivaient il y a plus de 10 000 ans, c'est-à-dire longtemps avant la formation des plus anciennes sociétés. Ils n'avaient d'autre moyen de se nourrir que la chasse et la pêche. Armés de harpons, ils capturaient les poissons qui passaient à leur portée.

Aujourd'hui, nous savons que des hommes vivaient, il y a peut-être plus de deux cent mille ans; 75 vies de vieillards âgés de 80 ans ne suffisent plus pour nous relier à ces ancêtres lointains : il en faudrait 2 500!

7. — Si l'on représente cent ans par une hauteur d'un mètre, si pour chaque siècle, on dresse une nouvelle hauteur d'un mètre, l'antiquité de l'homme sera représentée par deux mille mètres de haut.

Nous voyons quelle durée énorme nous sépare des premiers hommes!

Combien de milliards d'enfants sont nés, ont grandi et sont morts!

L'imagination demeure confondue quand elle se représente cette prodigieuse succession d'enfants et d'hommes sur la terre...

8. **Comment vivaient les premiers hommes.** — Il ne faut pas croire que les hommes qui vivaient à cette époque reculée étaient semblables à nous, ni qu'ils vivaient comme nous. Nous avons quelques renseignements sur eux, sur leur intelligence, sur leur vie en société.

9. — Dès le milieu du XIX[e] siècle, le savant français Boucher de Perthes démontrait, à l'aide d'ossements humains retrouvés dans des terrains dont on savait exactement l'époque géologique, l'existence de populations antérieures à l'histoire la plus reculée. D'autres venaient non seulement confirmer les conclusions de Boucher de Perthes, mais apportaient des détails qui nous permettent aujourd'hui de nous représenter avec certitude l'existence de ces hommes primitifs.

10. — A côté de leurs squelettes, nous avons retrouvé leurs armes, leurs instruments, et même des dessins

naïfs qui ressemblent à ceux que les enfants tracent sur les murs.

Le seul instrument de nos ancêtres était un caillou de silex taillé sur les deux faces, qu'on appelle *coup de poing* (*fig.* 2). Avec cet instrument, ils ne pouvaient ni couper du bois, ni le scier, ni le fendre; ils ne pouvaient enlever la peau des animaux, et par conséquent, ils n'avaient aucun moyen de se vêtir même de peaux puantes. Ils allaient nus, se réfugiant la nuit dans des abris naturels, grottes, cavernes, où nous retrouvons aujourd'hui les traces de leur existence (*fig.* 3).

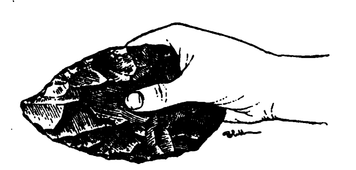


Fig. 2. — Coup de poing (*Le premier outil*).

C'est un simple caillou de silex taillé en pointe et sur deux faces. Pendant des siècles, les hommes ne connurent ni d'autre arme, ni d'autre instrument.

11. **La misère des sauvages actuels.** — Outre les connaissances directes que nous en avons, nous pouvons, en étudiant comment vivent les sauvages actuels, imaginer ce que devait être l'existence de nos ancêtres.

On trouve près du pôle, ou dans les forêts du Brésil, en Australie, en Afrique, des êtres humains qui vivent dans une misère terrible.

Ils habitent des forêts inextricables, coupées de marécages. Pas de routes : des sentiers constamment envahis par les ronces. Quel isolement!

Partout autour, des tribus hostiles, et, plus près, les bêtes féroces, les tigres, les reptiles venimeux.

Leur nourriture est grossière, peu variée. Ils n'ont que de misérables ustensiles de cuisine.

Ils logent dans des huttes de branchages et de terre glaise, où le froid, la bise aigre, la pluie pénètrent; c'est qu'ils n'ont ni scies, ni haches, ni outils bien aiguisés, et

ils ne peuvent travailler ni le bois ni la pierre. Ils ne connaissent pas le mortier.

Les vêtements sont insuffisants : beaucoup de sauvages n'en ont pas. Les Fuégiens vont nus sous la neige ; les Yakoutes dorment « sans abri, à peine vêtus, le corps parfois couvert d'une épaisse couche de givre ».

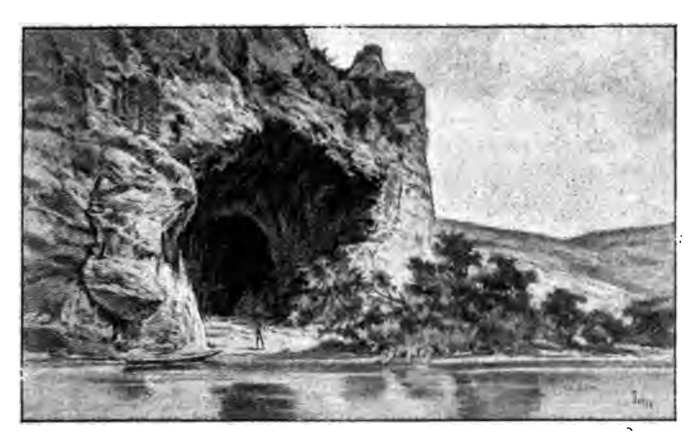


Fig. 3. — PREMIÈRES HABITATIONS HUMAINES : LES GROTTES (*Grotte de la Momie dans les gorges du Tarn*).

Creusées par l'eau à l'intérieur des montagnes calcaires, les grottes, les cavernes, ont été les premiers abris naturels de l'homme contre ses ennemis. les animaux féroces les intempéries, etc. Ces races primitives ne savaient pas encore construire des habitations.

Leurs huttes sont enfumées, obscures, d'une saleté repoussante, et, durant les longues nuits d'hiver, ils n'ont aucun moyen de les éclairer...

12. — Comparez leur sort avec le nôtre ! Nous habitons une maison tiède l'hiver ; nous avons de chauds vêtements, de bons souliers, une nourriture saine et appétissante.

Nous sommes entourés de soins, couchés dans un bon

lit propre, éclairés au gaz, à l'électricité, ou du moins nous avons de bonnes lampes claires, et le soleil entre à flots par nos fenêtres.

Imaginez quelles souffrances vous éprouveriez si vous n'aviez ni savon, ni cuvette, ni broc d'eau, ni serviettes, ni linge, ni vêtements, ni fourchettes, ni cuillères, ni couteaux, ni assiettes, ni fourneaux pour la cuisson des aliments, ni draps, ni sommiers, ni matelas, — ni lampe pour le soir, — ni livres !

Cependant, ces sauvages qui vous paraissent si misérables, sont bien supérieurs aux hommes qui vivaient il y a plus de cent mille ans, car ils ont des armes perfectionnées, l'arc, la flèche, etc.

13. **Faible intelligence de certains sauvages.** — L'intelligence de beaucoup de sauvages actuels n'est guère supérieure à celle des bébés de l'école maternelle.

Ils savent à peine compter jusqu'à cinq. Leur langage n'a pas, comme le nôtre, des verbes avec le présent, le futur, le passé, et des nuances dans le passé et le futur. Il n'a ni nos propositions, ni nos mots innombrables. Il est si pauvre chez certaines peuplades qu'on ne peut se comprendre quand il fait nuit, parce que c'est surtout par gestes qu'on communique.

Ces malheureux ne savent pas mesurer un temps un peu long : aucun ne sait son âge. Tandis que nous pensons déjà à ce que nous ferons dans cinq ou six ans, ils n'imaginent pas leur vie au delà d'une saison.

Naturellement ils ne savent pas écrire, et ils ne peuvent communiquer leur pensée qu'aux personnes de leur entourage. A nous, le journal apporte jour par jour des nouvelles du Japon, de la Russie, de l'Amérique.

14. **Leur isolement.** — Ces pauvres gens sont isolés : ils n'ont pas la possibilité de lire, et ils ne peuvent,

comme vous, étudier la géographie de la Terre entière, l'histoire de leur pays, ni connaître ce que les plus savants, les plus sages de l'antiquité et de notre temps ont pensé. Ils sont bien plus ignorants qu'un illettré vivant près de nous, car les illettrés, par la conversation avec les gens instruits et par les progrès dont ils profitent, bénéficient du savoir des autres.

15. **Nos ancêtres vivaient dans la terreur.** — Nos ancêtres n'avaient pas découvert que l'univers obéit à des lois. Vous savez, par exemple, que personne ne peut échapper aux lois de la pesanteur. Si on vous racontait, comme aux petits de l'asile, que saint Nicolas, la nuit de Noël, se promène dans les airs avec son âne chargé de jouets pour les enfants, vous souririez. Les peuplades ignorantes croient à mille absurdités semblables : elles croient que leurs sorciers connaissent l'avenir.

Nos grands-parents vous raconteront que, de leur temps, on avait encore peur des feux follets : aujourd'hui, vous savez que rien n'est plus naturel, mais les sauvages ne peuvent s'expliquer ces faits si simples. Ils croient que les revenants peuplent non seulement les cavernes, les montagnes, les étangs, les forêts, les fourrés, mais que les lieux habités eux-mêmes en sont infestés; ces esprits malfaisants rôdent autour d'eux et leur font mille mauvais tours : aussi ces ignorants vivent-ils dans la terreur.

Aujourd'hui, nous n'avons plus ces croyances absurdes: nous savons qu'il n'y a pas d'esprits, de revenants et que rien n'arrive que par des raisons aussi sûres que les lois qui provoquent la lumière des feux follets.

16. **Ils ne sentaient pas la beauté.** — D'autre part, vivant au milieu de la nature, ils n'ont compris ni sa

grandeur ni sa beauté. Les grands poètes, les peintres, les voyageurs pleins d'enthousiasme ont révélé peu à peu aux hommes la splendeur des levers et des couchers de soleil, la beauté des étoiles, des nuages, des grands horizons. Il a peut-être fallu qu'enfermés dans les villes, les hommes eussent souffert d'être privés des spectacles de la nature pour en sentir la magnificence (*fig.* 4).

17. **Nos ancêtres, inférieurs aux sauvages.** — L'intelligence des premiers hommes devait être moindre encore que celle des sauvages. Leur crâne était très bas, et ils devaient être plus brutaux et plus stupides que les sauvages les plus à plaindre. Ils savaient à peine parler; ils ne soupçonnaient pas l'étendue du monde qu'ils habitaient; leur ignorance était comme une nuit sombre. La terreur, lorsqu'il tonnait ou ventait, devait leur faire battre le cœur.

18. — Qui sait combien il fallut de siècles pour que les plus intelligents substituassent au simple caillou le « coup de poing », la première arme et le premier instrument humain : instrument si grossier, nous l'avons vu, qu'il était impropre à dépouiller les animaux de leur peau.

19. — Ils ne pouvaient se défendre contre les ennemis redoutables qui les menaçaient : reptiles, éléphants, rhinocéros, loups innombrables, ours, et surtout le machairodus avec ses canines en lames de poignard, plus terrible que les tigres !

Réduits à l'embuscade, que de fois, faute d'armes, ils devaient souffrir les tortures de la faim ! Tandis que nous dormons dans nos lits chauds, les mineurs travaillent à extraire du charbon pour le poêle, les mécaniciens à conduire les trains qui apportent des aliments et des



Fig. 4. — UN BEAU SPECTACLE DE LA NATURE. (*Coucher de soleil sur les côtes de la Corse.*)

Voyez l'admirable tableau : la côte rocheuse, baignée par les flots bleus de la Méditerranée, est parée d'une riche végétation. Le soleil qui se couche, au milieu des nuages, éclaire doucement l'horizon. — Nos ancêtres, sans cesse préoccupés de la nourriture à trouver, ne pouvaient certainement pas goûter comme nous les beaux spectacles de la nature.

vêtements ; la mer est sillonnée de navires chargés de cacao, de café, de sucre (*fig.* 5). Le monde entier travaille pour nous. Imaginez, par contraste, quelle pouvait être, pour nos lointains ancêtres, au fond de leurs cavernes, l'horreur des longues nuits d'hiver! Au dehors, les rugissements des fauves, les embûches des hommes plus redoutables

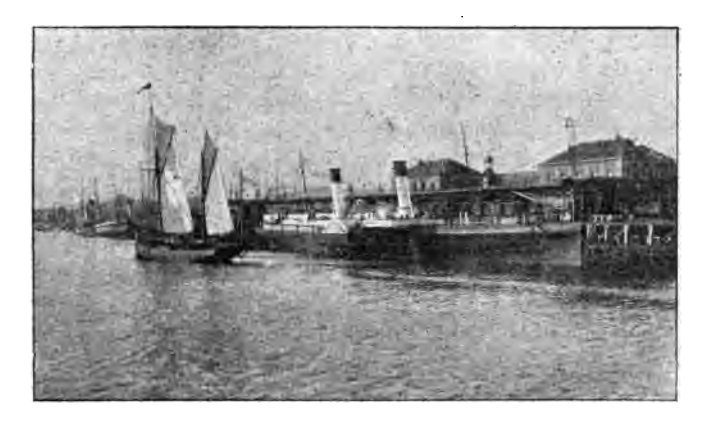


Fig. 5. — L'ACTIVITÉ MODERNE : UN PORT DE COMMERCE ET SA GARE MARITIME (*Boulogne-sur-Mer*).

Que penseraient nos ancêtres, souvent décimés par la famine, s'ils voyaient nos grands navires à vapeur nous apporter les denrées du monde entier? De jour ou de nuit, les marchandises sont transbordées rapidement des navires dans les trains et sont expédiées par voies ferrées à travers les continents.

encore que les animaux, un monde tout entier ennemi, et de toutes parts d'immenses et inextricables forêts, des marécages et l'inconnu.

20. **Paresse des sauvages.** — Les sauvages sont très paresseux. Le travail leur est si pénible qu'ils ne peuvent le supporter quand il demande un peu d'attention, surtout si cette attention doit durer. Rappelons-nous d'ail-

leurs combien on a de peine à fixer l'attention des petits à l'école !

Les sauvages ne pensent généralement à rien, et leur vie est toute de routine.

21. **Cruauté.** — Les hommes des temps préhistoriques vivaient par tribus. A l'égard des hommes des autres tribus, ils étaient d'une cruauté terrible.

Sans doute, dans leur tribu même, ils devaient traiter les femmes, plus faibles, avec rudesse. Ils devaient être très durs par défaut d'intelligence : c'est ainsi que les enfants sont souvent cruels parce qu'ils n'imaginent pas la douleur qu'ils infligent.

Aussi, quand nous trouvons sur les squelettes des hommes de l'*âge de la pierre*, des traces d'affreuses blessures, nous pouvons penser que les dangers les menaçaient de toutes parts et que, nécessairement, ils devaient être violents et impitoyables.

Oui, enfants, voilà de quels ancêtres nous sommes partis.



Sujets à traiter oralement ou par écrit. — Quel héritage faisons-nous en naissant ? Comment vivaient les premiers hommes ? Quels outils avaient-ils ? Comparez l'existence de nos ancêtres avec la nôtre. Comparez nos ancêtres avec les sauvages actuels.

B. — *Comment la coopération nous a affranchis.*

SOMMAIRE

Tous les progrès humains sont dus à la coopération. Quelle lenteur d'abord! Mais les découvertes capitales du feu, du fer, de la barque, puis, bien après, de l'écriture, du papier, de l'imprimerie, ont étendu la coopération et accéléré le progrès.

22. **La coopération.** — Dans les temps lointains, les hommes étaient semblables aux animaux les plus farouches; ils étaient grossiers, sales, laids, ignorants, superstitieux, paresseux, cruels. Comment ont-ils pu s'élever jusqu'au degré d'intelligence et de délicatesse où atteignent les meilleurs d'entre nous?

Par la coopération.

Coopérer veut dire : travailler ensemble à la même œuvre.

23. **Les animaux ne coopèrent pas.** — Les fourmis, les abeilles, les castors, travaillent ensemble; aussi ce que font ces animaux, étant donné leurs moyens, est-il parfait, mais leurs travaux sont toujours les mêmes.

La plupart des animaux ne coopèrent pas : les chiens, par exemple, une fois leur éducation faite par les chiens adultes, ne progressent plus guère. Les connaissances acquises par les chiens les plus « intelligents » d'Allemagne, des Indes, des États-Unis, ne profitent pas aux chiens de notre village.

24. **Les premiers progrès.** — Durant de longs siècles, les hommes ont vécu, séparés par petits groupes hostiles entre eux.

Peu à peu, les plus intelligents perfectionnèrent les armes de chasse, les divers outils.

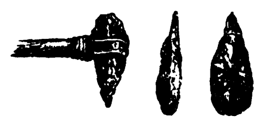


Fig. 6. — LES PREMIERS PERFECTIONNEMENTS : LES ARMES, LES OUTILS.

(Mieux taillés, les silex furent fixés à des manches. Ce fut un grand progrès).

A la hache de silex, grosse et lourde, succéda une arme ou un outil plus soigné, d'un travail plus fini (*fig.* 6).

Puis vinrent des lames de pierre pouvant râcler, puis de vrais couteaux de pierre, et enfin, quelqu'un imagina de se servir d'os.

On put avoir ainsi des instruments pointus, propres à percer des trous, et des instruments tranchants.

Il était désormais possible d'éplucher les légumes, de dépouiller les animaux de leur peau et de leurs intestins.

Mais vous trouveriez peu commode de faire la cuisine avec les grossiers vases de terre d'alors !

Qui sait combien s'écoulèrent de siècles avant qu'un inventeur intelligent ait imaginé une aiguille! Sans doute, il détacha d'un os une longue esquille ; il l'arrondit et la polit patiemment avec un couteau de silex. Puis il l'usa sur du grès pour aiguiser la pointe. Avec un silex très pointu, et grâce à quelle patience, il parvint, après combien d'essais, à percer le chas !

Les aiguilles se cassaient souvent. Elles ne servaient cependant qu'à passer le fil dans des trous percés d'avance dans les peaux d'animaux au moyen d'un silex pointu. Durant des milliers d'années, on n'eut pas d'autres aiguilles, et les Romains eux-mêmes n'en eurent pas de meilleures !

25. — Les inventions faites par les plus intelligents, perfectionnées ensuite par les plus ingénieux, par ceux qui étaient habiles de leurs mains, améliorèrent peu à peu les outils, les ustensiles, les vêtements, les armes (fronde, arc et flèches) : mais il fallut des centaines de siècles de progrès incessants pour arriver à l'état de civilisation des Gaulois, qui cependant nous paraissent si arriérés !

26. **Le feu.** — Une grande découverte fut de produire du feu en choquant deux silex pour enflammer de l'amadou. La terreur de manquer de feu a été telle que, chez les anciens Romains, on enterrait vivantes les Vestales qui laissaient éteindre le feu sacré dont elles avaient la garde (*fig.* 7). Plus tard, la veilleuse trouvée, chacun l'alluma et la mit sous la protection du dieu de la maison. Les veilleuses qui brûlent dans les églises sont un vestige de ce respect du feu et de la peur d'en manquer.



Fig. 7. — LA RARETÉ DU FEU (*Une Vestale au temps des Romains*, par H. LE ROUX).

La terreur de manquer de feu — au temps où on ne connaissait pas les allumettes — avait fait instituer des prêtresses (Vestales) chargées d'entretenir des foyers toujours allumés.

27. **Le fer.** — Une autre grande découverte fut celle du fer. Le jour où l'on sut fondre le minerai marqua un pas gigantesque dans l'histoire de la civilisation :

l'homme posséda bientôt la hache, le couteau, la scie.

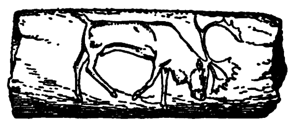
28. **La barque.** — Les hommes, séparés par d'immenses forêts, par des fleuves, des marécages, étaient isolés. Il n'y avait pas de routes. Quels services rendirent les hommes de génie qui inventèrent la barque et les audacieux qui osèrent affronter les rivières et la mer, malgré les dangers, malgré surtout les superstitions et les légendes effrayantes ! Grâce à eux, les hommes profitèrent des découvertes des autres peuples et la coopération humaine fut bien élargie.

29. **L'écriture.** — Mais si les inventions utiles se transmettaient de proche en proche par l'imitation, les observations et la sagesse des meilleurs risquaient de disparaître avec eux. Cette perte de pensée fut arrêtée par l'invention de l'écriture (*fig.* 8). Un exemple suffira pour en montrer les bienfaits : 200 ans avant Jésus-Christ, un géomètre grec passa des années à étudier les propriétés de certaines lignes.

Dix-huit cents ans plus tard, grâce à ces travaux conservés par l'écriture, on découvrit les lois des mouvements des astres, ce qui permit aux navigateurs de calculer où ils étaient en mer. On osa dès lors aller en plein Océan.

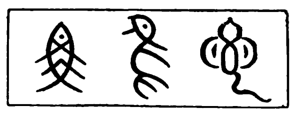
30. **Le papier.** — La découverte du papier fit remplacer les rouleaux de papyrus, très chers et très incommodes, par des cahiers. Enfin l'imprimerie permit de multiplier les livres, de les vendre à bon marché et de créer des multitudes de revues et de journaux. Aujourd'hui, les inventeurs, les savants, les penseurs du monde entier collaborent, et les progrès deviennent de plus en plus rapides : ainsi l'un inventant la chaîne, un autre le roulement des essieux sur billes, un autre la chambre à air, un autre des freins commodes, etc., la bicyclette est devenue, *en quelques années*, presque parfaite.

Après l'invention du papier, que de millions de perfec-



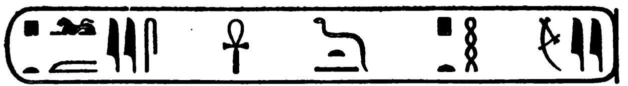
Le premier système d'écriture fut la représentation des objets ou des animaux par la gravure.

RENNE GRAVÉ SUR UNE CORNE (*Époque des cavernes*).



A la gravure qui était le système le plus simple succéda la représentation par le dessin.

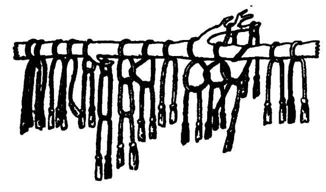
POISSON, OISEAU, TÊTARD (*Caractères primitifs chinois*).



LES HIÉROGLYPHES sont des dessins simplifiés inventés par la civilisation égyptienne.

C'est d'Asie que vient l'écriture dite *cunéiforme*. Des groupes de bâtonnets correspondent à des sons.

INSCRIPTION ASSYRIENNE CUNÉIFORME.



En Amérique, l'antique civilisation péruvienne inventa les *quippos* qui ne sont que des signes pour aider la mémoire. Ce sont des cordelettes de couleurs différentes avec nœuds plus ou moins compliqués.

QUIPPO PÉRUVIEN.

Fig. 8. — LES ORIGINES DE L'ÉCRITURE.
DIFFÉRENTES FORMES DES ÉCRITURES PRIMITIVES
(d'après PH. BERGER, *L'Ecriture dans l'Antiquité*).

tionnements il a fallu pour permettre à nos machines d'engloutir des bûches de bois venues de Sibérie et de les transformer en beau papier blanc !

Après l'invention de l'imprimerie, de la gravure, que de millions de perfectionnements ont permis de fondre les caractères et de fabriquer les machines qui impriment plus de vingt mille journaux en une heure !

Il a fallu des millions de savants, pour inventer et perfectionner l'écriture, et pour enrichir la langue que nous parlons.

31. **Bienfaits innombrables de la coopération.** — Cette coopération des hommes qui ont vécu avant nous et des hommes qui vivent à l'heure actuelle, il serait facile de la suivre dans les perfectionnements successifs de la charrue, des batteuses, des faucheuses; dans le perfectionnement des machines à tisser les vêtements; dans celui des appareils de chauffage, d'éclairage, etc.

32. **Regardons notre atlas avec respect.** — Nous devrions avoir, à la vue de chaque objet, le sentiment des souffrances et des efforts qu'il a coûtés. Voici une carte du globe terrestre. Des millions d'hommes ont travaillé, ont réfléchi et sont morts de misère pour que nous ayons cette carte dans notre atlas d'écolier.

Il a fallu d'abord inventer et perfectionner les moyens de représenter sur une feuille de papier la Terre qui est ronde.

Ensuite, chaque fleuve tracé sur la carte de l'Afrique représente la fièvre ; les embuscades meurtrières ; la lutte contre les reptiles, les tigres; des marches par la chaleur accablante, dans d'inextricables forêts vierges.

Chaque ligne tracée sur la carte du nord de l'Amérique a coûté d'horribles souffrances dans les longues nuits glaciales du pôle : c'est Hudson qui y périt; Ross qui y fut bloqué quatre hivers ; John Franklin perdu avec ses 129 compagnons; Andrée parti en ballon en 1897 et dont on n'a plus de nouvelles; Nansen qui faillit mourir de froid et

de misère. Malgré ces efforts héroïques, il reste au pôle un espace égal à la moitié de l'Europe, où nul explorateur n'a pénétré encore.

33. — Souvenons-nous aussi de l'héroïque audace de Christophe Colomb et du désespoir de ses équipages lorsque, pendant des semaines et des semaines, on allait sans découvrir de rivage (1492). Sur 239 hommes partis avec Magellan qui découvrit l'Océan Pacifique, 21 seulement revirent leur pays !

Nous pouvons maintenant imaginer ce que contient d'efforts, de souffrances et d'héroïsme une carte de géographie !

34. **Aimons nos livres.** — Que de patience, de souffrances, de courage, de sacrifices, de sang, représentent les quelques pages d'un manuel d'enseignement civique ! Là sont inscrites la dignité, la sécurité, les libertés arrachées à leurs oppresseurs par les paysans, par les ouvriers.

Ouvrons avec émotion les humbles livres d'écolier qui renferment en eux tant de vaillance humaine, tant de longs travaux patiemment supportés, tant d'efforts des plus humbles comme des plus illustres ! Chacun de ces livres est une preuve de la coopération solidaire des hommes de toutes les générations. Inconnus ou connus, les morts sont des amis qui travaillent avec l'enfant quand il étudie penché sur ses livres ! Tous, par leur labeur, leurs efforts persévérants, leurs souffrances, ont contribué à rendre notre vie plus heureuse, notre intelligence plus puissante, notre liberté plus complète, et plus respectée notre dignité. Ce sont les morts, dont autrefois on avait peur, qui sont nos bienfaiteurs, nos protecteurs, nos amis.



Sujets. — En quoi consiste la coopération ? Indiquer quelques-uns de ses résultats. Que savez-vous sur le feu ? sur le fer ? sur l'écriture ? sur le papier ? sur vos livres ?

C. — *Les grandes conquêtes de la coopération.*

Sommaire

1° Grâce au travail en société (coopération), les hommes sont moins esclaves de la nature. Ils ont construit des maisons, lutté contre la souffrance, amélioré la nourriture ;

2° Ils sont plus libres, c'est-à-dire plus raisonnables, moins tyrannisés par les « revenants » ;

3° Ils se sont affranchis jusqu'à penser librement ;

4° Ils ont conquis la liberté politique. L'enfant, la femme, la jeune fille, si malheureux autrefois, sont enfin protégés.

Telles sont les plus belles conquêtes des hommes.

1° *La conquête de la nature.*

35. **L'homme s'affranchit de l'esclavage de la nature.** — Nous avons vu que les hommes des époques très anciennes vivaient dans le danger et la misère : à peine vêtus, ils ne pouvaient se défendre du froid, de la bise, de la neige, de la pluie, des maladies.

La connaissance des lois de la nature nous permet de ne plus trembler devant les forces physiques. Nous devenons les maîtres de la nature.

Les progrès se multiplient. En 1829, pour la première fois, l'homme a obtenu, en créant la machine à vapeur, une vitesse plus grande que celle du cheval. Aujourd'hui

nous allons en quelques heures, et par les nuits les plus obscures, de Paris à Marseille !

36. **La foudre domestiquée.** — La foudre, dont nos ancêtres avaient une si grande terreur, nous l'avons apprivoisée : en 1836, nous l'avons contrainte à porter notre pensée au loin (télégraphe électrique). En 1874, elle transmet la voix humaine (téléphone). Nous lui faisons





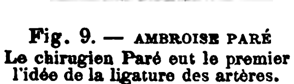


Fig. 9. — AMBROISE PARÉ
Le chirugien Paré eut le premier l'idée de la ligature des artères.

Fig. 10. — LOUIS PASTEUR
Pasteur est un des plus grands bienfaiteurs de l'Humanité.

traîner nos tramways et, en 1896, on crée la première locomotive électrique.

37. **Nos maisons.** — Plus de huttes humides, froides, enfumées : la lumière pénètre à flots dans nos maisons, grâce à la découverte du verre à vitres, et la fumée s'en va par les cheminées. La nuit ne nous opprime plus, car nous pouvons nous éclairer.

38. **Lutte contre la souffrance et la maladie.** — La douleur, la maladie et la mort même reculent. Avant Ambroise Paré (*fig.* 9) qui découvrit la ligature des artères, on brûlait au fer rouge les chairs dans les amputations. La douleur était horrible et les difformités épouvantables. On cautérisait les plaies à l'huile bouillante!

En 1846, on trouva l'anesthésie et cela permit d'abolir la douleur pendant les opérations. Mais il y a 35 ans (1869), 80 amputés sur 100 mouraient. Pasteur (*fig.* 10) découvrit la cause de l'infection et Lister, par la désinfection parfaite des instruments, des mains, des tabliers des opérateurs, supprima la gangrène. Aujourd'hui les opérations réussissent presque toujours. On parvient souvent à refaire les os brisés : on coupe rarement un membre.

La petite vérole, la rage, le croup sont à peu près vaincus. Nous pouvons prévoir que la suppuration, la tuberculose, la fièvre typhoïde disparaîtront. On n'aura plus que les maladies qu'on s'attirera par l'intempérance, par l'oubli des lois d'hygiène ou par un souci maladif de ses « bobos ».

39. **La création du blé.** — Pour notre nourriture même, que de progrès ! Le froment, le maïs, la lentille, la fève n'existent pas à l'état sauvage. Ce sont des plantes créées par les soins, la culture, l'intelligence de millions d'agriculteurs. Les poires fondantes, les pommes sucrées, proviennent de fruits autrefois acides : ce sont encore des créations. Que de choix dans les produits de moins en moins mauvais; que de patience, que de confiance en l'avenir il a fallu pour transformer quelque baie sure en raisin savoureux!

Oui, pour créer le blé et le raisin, il a fallu l'intelligence de bien des observateurs; la volonté patiente, la foi en l'avenir de bien des hommes qui sont morts inconnus.

40. **Créations futures.** — Quand les paysans seront instruits, quelles céréales, quels légumes, quels fruits, quels animaux on produira dans l'avenir par des sélections et des cultures intelligentes ! La puissance de l'homme grandit de plus en plus vite, parce que tous collaborent et l'on remplirait des pages à citer les races, les arbres, les plantes, les fruits empruntés à l'Australie,

à l'Amérique, à la Chine, au Japon. Quand les hommes, au lieu de s'entre-tuer, s'entr'aideront et comprendront qu'ils sont tous des collaborateurs, quelle abondance régnera sur la Terre!

41. **Nous pouvons être fiers.** — Que de chemin parcouru depuis l'âge reculé du coup de poing préhistorique! Que de magnifiques conquêtes faites par la coopération! A voir les prodigieuses découvertes des cent dernières années, nous pouvons être fiers en songeant quelle liberté illimitée le travail commun prépare pour les enfants de nos enfants!

2° *La conquête de la liberté intérieure sur les « revenants ».*

42. **Un mauvais héritage.** — Souvent un petit enfant, à propos d'une contrariété insignifiante, entre dans une colère violente, véritable accès de folie. Plus grands, les coléreux seront capables de donner, sans le vouloir, un mauvais coup à un camarade.

D'où vient que des enfants sont si violents?

Pourquoi tant d'autres sont-ils gourmands, paresseux, peureux, etc.?

C'est que les enfants ressemblent à ce qu'étaient dans leur enfance les parents, et les parents ressemblent à leurs aïeux : en remontant dans le passé, nous voyons que nous descendons des hommes grossiers des temps préhistoriques. Nous avons hérité de leur violence, de leur paresse, de leurs terreurs.

Beaucoup de ces ancêtres étaient moins raisonnables que les enfants d'aujourd'hui.

43. **On peut maintenant compter sur nous.** — En somme, *un enfant raisonnable peut compter sur lui-même.*

Il sait qu'il peut être maître de lui, qu'il peut surmonter sa gourmandise, ses accès de colère, sa paresse.

De même, ses parents, ses maîtres, ses camarades *peuvent compter sur lui.* Ils savent qu'il peut résister à ses mauvaises passions. Trop souvent nos ancêtres ne pouvaient pas compter sur eux-mêmes, et personne ne pouvait compter sur eux. Dans leurs accès de fureur, ils voyaient « rouge » et tuaient.

44. **La raison a eu de la peine à triompher.** — Pourtant, il fallait vivre en société. Aussi, pendant des milliers d'années, les chefs ont dû infliger aux brutaux insociables des châtiments et des tortures pour leur apprendre à modérer leurs violences, à devenir maîtres de leurs passions. Oui, il a fallu des siècles de punitions cruelles pour enfoncer dans les mémoires rebelles quelques « je ne dois pas » : je ne dois pas tuer, je ne dois pas voler, je ne dois pas mentir, etc. Peu à peu la violence des hommes fut apaisée : *on put compter sur eux*, sur leurs promesses, sur leur parole.

45. **Ceux sur qui on ne peut pas compter sont des inachevés.** — Hélas! il y a trop de gens aujourd'hui encore, *sur qui on ne peut pas compter*. Nos criminels sont semblables aux barbares ancêtres : leur haine et leur cupidité les aveuglent et, oubliant toute raison, ils tuent ou ils volent. Sans aller jusqu'aux criminels, n'y a-t-il pas des enfants à qui la gourmandise fait oublier leurs promesses? N'y a-t-il pas des paresseux qui ne peuvent pas compter sur eux-mêmes et sur qui on ne peut pas compter, parce qu'ils n'ont pas le courage de se lever matin, ou de travailler par un froid vif ou par un soleil brûlant?

Or, celui sur qui on ne peut pas compter, est imparfait, inachevé.

46. **La cour du roi Pétaud.** — Une classe indocile, où personne n'écoute, où chacun parle et fait du bruit, n'est

pas une classe : de même si la raison n'est pas maîtresse chez un enfant, si c'est tantôt la gourmandise ou la colère, tantôt la paresse, l'orgueil ou l'envie qui commandent en lui, il n'est pas *une personne*, mais une cour du roi Pétaud. Mauvais élève, mauvais ouvrier, mauvais mari, mauvais père, mauvais citoyen celui qui n'est pas *sûr* de rester raisonnable quand il le faut ; tel l'ivrogne qui oublie sa dignité et ses devoirs envers sa femme et ses enfants.



Fig. 11. — LA LUTTE CONTRE LES « REVENANTS » (*La légende de saint Georges*, petite mosaïque du xe siècle. Musée du Louvre).

Les anciens ont fréquemment représenté des luttes entre des personnages légendaires et des monstres fabuleux. C'est le symbole de nos luttes continuelles avec nos mauvais instincts, nos *revenants*. Cette lutte est symbolisée ici sous la forme d'un cavalier, saint Georges, qui terrasse un dragon.

47. **Nos revenants.** — Les superstitieux ont la terreur des revenants. Ils croient que des morts méchants peuvent les tourmenter : oui, les morts malfaisants continuent à vivre, mais c'est au plus profond de nous-mêmes, dans nos mauvais instincts, dans notre violence, notre cruauté, notre paresse, etc.

48. **La lutte contre les démons.** — Au moyen âge, on représentait saint Antoine avec un cochon sous les pieds, pour montrer qu'on ne devient un saint qu'à la condition d'avoir vaincu ses vilains instincts. D'autres saints sont

représentés comme saint Georges terrassant un dragon (*fig.* 11); d'autres luttent contre les démons. Chacun de nous fait de même, car, pour devenir des hommes, nous devons lutter contre des démons, des revenants immondes ou méchants. Ces démons, ces animaux, *ces revenants, ce sont la lâcheté, la paresse, la violence, l'orgueil, l'envie.* Ceux qui ne luttent pas ne deviennent jamais des hommes raisonnables et si on voulait les représenter, ils n'auraient pas un cochon sous les pieds, ils ne terrasseraient pas le dragon ni ne feraient fuir le diable : ce sont eux qui seraient piétinés par le cochon, roulés par le dragon ou fouettés par les démons : joli tableau qui leur ferait bien de l'honneur!

49. **Sachons lutter.** — Aussi devons-nous lutter pour ennoblir nos penchants. De même que l'homme a transformé un épi sauvage en froment, de même nous pouvons transformer notre violence en courage et en initiative, épurer nos sentiments, convertir notre orgueil en dignité. On n'y arrive pas sans luttes et sans échecs, mais *quand on le veut, on le peut.*

De même que l'homme a dompté le cheval sauvage et qu'il l'attelle à sa voiture, nous pouvons dompter nos passions, nos « revenants », nos démons et les obliger à se laisser conduire par la raison.

3° *La conquête de la liberté de penser.*

50. **Le livre est un libérateur.** — Imaginez au moyen âge la vie d'un paysan illettré dans un village isolé : il n'avait ni livres, ni journaux. Aucune idée de l'étendue du monde; ignorance complète de ce qu'on fait et de ce qu'on pense ailleurs. Il était prisonnier des routines, des préjugés, des superstitions.

La découverte de l'imprimerie fit cesser cet isolement. Grâce aux livres, un enfant, dans son village très éloigné de toute ville, peut lire les livres des plus grands et des plus hardis penseurs. Comme un prisonnier devenu libre, il s'évade des routines, des préjugés, des superstitions, des croyances reçues sans examen, des terreurs qui accablent les ignorants. Il profite des efforts, des idées, des découvertes du monde entier.

51. **L'école obligatoire nous fait libres.** — Une immense liberté, voilà le don que la République, en fondant l'instruction laïque, gratuite et obligatoire, a fait aux travailleurs, aux paysans. Elle a voulu que l'enfant de l'ouvrier le plus pauvre pût former sa pensée dans la fréquentation des plus généreux, des plus purs. La liberté de penser n'a plus d'autres limites que celles de l'énergie qui cherche la vérité. Le nombre grandit de ceux qui ne reconnaissent d'autre souveraineté que celle de la Raison.

4° *La conquête de la liberté politique.*

52. **L'enfant est protégé.** — La Révolution française a été un effort héroïque pour affranchir les ouvriers, les paysans opprimés et exploités par une aristocratie corrompue et gaspilleuse. Aujourd'hui, nul n'a le droit d'abuser du travail de l'enfant, qui est protégé. Il est interdit de le faire travailler dans les usines ou les chantiers avant 13 ans ; il est interdit de le faire travailler la nuit; on ne doit pas le faire travailler plus de dix heures par jour, coupées d une heure de repos. On ne doit pas lui faire porter des fardeaux pesant plus de dix kilogrammes. Cinq kilogrammes sont le maximum pour les jeunes filles[1].

1. Lois du 2 novembre 1892 et du 30 mars 1900.

53. **Conquête de la sécurité.** — Ce qui était insupportable pour les hommes de cœur avant la Révolution et sous le régime impérial, c'était l'absence de respect pour la personne humaine : pour une parole ou sur une dénonciation, on vous jetait en prison *sans jugement.* C'était le régime de l'arbitraire, du « bon plaisir » auquel sont encore soumis presque tous les peuples de l'Asie et de l'Afrique. Songez quelle indignation est la vôtre quand vous croyez que vous êtes punis injustement! Aussi devons-nous tous être prêts à agir si jamais un gouvernement violait les garanties qui protègent la dignité du plus pauvre citoyen.

54. **Le petit Français.** — L'enfant français est le plus heureux de l'univers. Tandis que le père, autrefois, avait le droit de faire mourir son enfant, vos parents ont le devoir de vous élever et de respecter votre dignité : vos maîtres, plus que les maîtres allemands et anglais, font appel à votre raison.

Bien plus, nous pensons que *personne n'a le droit de vous imposer ses croyances.* Vous avez le droit de connaître les découvertes et les idées que la collaboration des hommes a mises au jour. Vous avez le droit de connaître la beauté et la vérité trouvées avant vous : toute l'œuvre du passé, vous avez le *droit* de la connaître, et c'est l'instruction reçue à l'école qui vous en donne les moyens : aussi avez-vous le *devoir* d'être de bons élèves, attentifs, laborieux, studieux. Plus on a de droits, *plus on a de devoirs.*

Il faut qu'arrivé à l'âge d'homme, vous puissiez choisir vos idées.

Mais c'est surtout la jeune fille et la femme qui ont gagné en dignité. Chez les sauvages, elle est condamnée aux travaux monotones, rebutants ou pénibles.

Chez les Romains, la femme restait une mineure;

veuve, elle devenait dépendante de son fils aîné. Le mari pouvait la condamner à mort. En mourant, il pouvait lui imposer un second mari. Le père pouvait marier sa fille sans la consulter.

Mais le sort de la vieille fille, de la veuve pauvre et des femmes âgées surtout, était affreux dans l'antiquité. Elles étaient réduites à la mendicité dans une société sans bonté, où la charité n'existait pas.

Les premiers chrétiens introduisirent la charité dans le monde. Les petites sociétés chrétiennes vinrent en aide aux femmes âgées, aux veuves, aux orphelines, aux infirmes, aux malades, jusqu'alors abandonnées. Aussi, les femmes pauvres éprouvèrent une joie profonde. Assurées d'être secourues, d'avoir place aux repas du soir qui se prenaient en commun, elles se sentirent entourées de bienveillance.

Aujourd'hui encore, en Asie et en Afrique, des millions de femmes sont enfermées pour toujours, et en comparant leur sort avec celui de leurs sœurs musulmanes d'Algérie, les Françaises peuvent comprendre quelle haute dignité elles ont conquise.



Sujets à traiter oralement ou par écrit. — Quels bienfaits devons-nous à la coopération? Progrès de notre santé, de notre nourriture. Autres progrès à espérer. Nous-mêmes, quels progrès avons-nous faits? Ont-ils été faciles? Qu'entend-on par revenants? Comment lutter contre eux? Qu'est la liberté de penser? Qu'est la liberté politique? Dire en quoi la situation des enfants et des femmes s'est améliorée.

D. — *Seule l'entr'aide sociale a rendu possible la liberté. Le choix qui s'impose.*

SOMMAIRE

Être libre, c'est n'obéir qu'à la raison. Mais, pas de société, pas de raison : l'homme serait un barbare.

Or, sans justice, pas de société, donc pas de raison, pas de liberté.

Il y a deux versants : choisis d'être injuste et de retourner à la barbarie, ou choisis d'être juste et d'aider à la coopération sociale et au progrès.

Choisis le bon versant, et ne te décourage pas des échecs !

55. **Liberté n'est pas folie.** — Si un homme, pour montrer qu'il est libre, sautait par la fenêtre au lieu de descendre par l'escalier, nous dirions qu'il est fou.

Il ne faut pas confondre folie et liberté.

Être libre, ce n'est pas faire ce qui nous passe par la tête.

L'homme le plus libre qui fut jamais, c'est Socrate ; il ne craignait pas de s'amuser honnêtement, mais quand il le fallait, nul ne supportait plus gaiement la fatigue, la souffrance, la privation de nourriture et de sommeil.

Être libre, c'est obéir à la raison, et n'obéir qu'à la raison.

56. **Ce que c'est qu'obéir à la raison.** — N'obéir qu'à la raison, c'est refuser de subir la tyrannie de la gourmandise, de la paresse, de la violence.

On ne peut pas compter sur celui qui est dominé par sa gourmandise, par sa paresse, par ses colères. On ne sait pas s'il pourra sortir de son lit, s'il fera avec conscience le travail qu'on attend, s'il acceptera avec calme un reproche mérité. Lui-même ne le sait pas. On dit que l'Enfer est pavé de bonnes intentions. En effet, les faibles ont beaucoup de bonnes intentions ; à les entendre, ils vont en abattre, du travail ! Ils n'ont peur de rien, ni de la fatigue, ni de la faim, ni du froid, ni de la chaleur, et pourtant ils ne font rien. Ils tremblent à l'idée d'être envoyés par les camarades faire une réclamation juste au patron ; s'il fait froid, ils grelottent et perdent tout courage. S'il faut faire une heure de chemin de plus sans manger, il faut les entendre maugréer ! S'il fait chaud, ils sont anéantis.

Cela des hommes libres ? Allons donc ! On n'est libre que si on n'est pas l'esclave de son corps et de ses passions.

57. **Un enfant vraiment libre.** — Quand nous pourrons, sans mauvaise humeur, interrompre notre sommeil pour prendre un train matinal, ou allumer le feu au milieu de la nuit pour la maman malade, alors nous serons libres.

Quand nous pourrons supporter sans nous plaindre la faim, la fatigue, le froid ou la grande chaleur, alors nous serons libres.

Quand nous nous mettrons courageusement au travail ; quand nous ne nous laisserons abattre ni par la pauvreté, ni par la douleur, ni par le chagrin, alors nous serons libres.

Quand la grossièreté des autres ou leurs mauvais procédés nous laisseront calmes, sans poussées de colère ni de haine, alors nous serons libres.

Nous serons libres parce que nous obéirons à la raison et que nous n'obéirons qu'à la raison. Nous pourrons alors compter sur nous-mêmes, et on pourra compter sur

nous. Comme Socrate, nous refuserons d'être esclaves de notre corps lourd et paresseux, et de nos passions. Nous serons vraiment des hommes.

1° *Sans la société, les hommes seraient des brutes.*

58. **Un enfant, hors de la société, serait misérable.** — Lorsque Robinson Crusoé est jeté seul par un naufrage dans une île déserte, il trouve dans le navire des vêtements, des graines, des haches, des couteaux, un fusil, etc. De plus, il est instruit : il sait ce que les hommes de son temps savaient, et cela lui permet de « se débrouiller ».

Un petit enfant jeté seul dans une île, en admettant qu'il puisse y vivre, serait d'une ignorance totale. Il périrait, ne sachant rien, inférieur aux sauvages les moins intelligents qui ont appris au moins à reconnaître les plantes qu'on peut manger.

59. **Ce que nous sommes, nous le devons à la société.** — Si nous aimons la propreté ; si nous sommes bien couchés, bien logés, bien vêtus, bien nourris ; si nous sommes instruits ; si nous ne voulons pas commettre d'injustices ; si nous ne brutalisons pas nos camarades plus petits, nos sœurs plus faibles, c'est parce que ceux qui nous ont précédés ont travaillé, étudié pour nous rendre heureux, pour nous instruire, pour nous bien élever.

Isolés, nous serions à peine supérieurs aux animaux ; vivant en société, nous devenons des hommes.

60. **Celui qui trouble la vie en commun agit mal.** — Celui qui trouble la vie sociale, voici ce qu'il fait : autant qu'il le peut, il s'efforce d'empêcher le travail en commun, et par suite il essaie de ramener les hommes à la grossièreté, à la stupidité, à l'animalité.

Il en est de la société comme de l'école. Un élève sans-gêne, égoïste, à demi-fou, essaie de troubler la classe : il fait du bruit, dispute ses camarades ; il empêche tout le monde de travailler. Autant qu'il le peut, il tâche que ses camarades restent ignorants. Il est injuste et malfaisant.

61. **Nécessité d'être juste.** — De même, tout acte qui empêche les hommes de vivre en société, est malfaisant, car il tend à nous rendre moins intelligents, moins énergiques, moins humains.

En classe, il faut un règlement qui protège le travail des élèves contre les turbulents et les agités. De même, en société, il faut que la loi protège les laborieux contre les violents, les fainéants, les envieux, les menteurs, les exploiteurs.

62. — Quiconque n'est pas juste pour autrui est un ennemi de tout le monde, car si les injustes étaient très nombreux, vivre en société serait impossible ; ce serait la guerre, le désordre, le pillage. Plus d'éducation : en peu de temps ce serait le retour à la sauvagerie ; les hommes redeviendraient des brutes.

2° *Les deux versants : fais ton choix !*

63. **Notre double nature.** — Ici, faisons bien attention. Nous sommes à la source du bien et du mal.

Notre nature est double. Nous sommes à la fois des animaux et des êtres raisonnables. C'est la bête qui, en nous, est gourmande, malpropre, paresseuse, violente ; c'est la raison qui nous fait sobres, énergiques et bons.

Il faut que nous choisissions : chacun de nos actes est d'un animal ou d'un enfant raisonnable.

64. **La ligne de partage.** — Non loin du Gerbier-des-Joncs, de petits ruisseaux coulent sur le gazon. Suivant qu'ils glisseront à gauche ou à droite, leurs eaux iront à la Loire et à l'Océan brumeux, ou au Rhône et à la Méditerranée étincelante de soleil. C'est la ligne de partage des eaux, semblable au faîte d'un toit. Une motte de terre, un caillou, un brin d'herbe suffit pour que le ruisseau coule à l'Océan brumeux ou à la Méditerranée ensoleillée.

Il y a de même une ligne de partage qui sépare les volontés et les destinées : d'un côté, les enfants bons et loyaux ; de l'autre, les enfants méchants, brutaux, menteurs, sournois ; d'un côté, les penchants de la « bête humaine » ; de l'autre, la sagesse, la raison.

Toute pensée, toute parole, toute action tombe sur un versant ou sur l'autre ; regardons si nous voulons aller vers le soleil ou vers la brume, vers le bien ou vers le mal.

65. **Être injuste, c'est être un barbare.** — Si nous n'acceptons pas *de tout cœur* d'être justes, de respecter les autres, nous prenons le mauvais versant.

Nous acceptons alors de laisser gouverner notre conduite par la bête humaine, violente, gourmande. Nous acceptons que la force brutale prime le droit. Nous acceptons qu'il n'y ait plus de sécurité pour les faibles.

Quels résultats néfastes aurait l'injustice ! Qui voudrait travailler, si un plus fort pouvait s'emparer de la récolte ? Ce serait la guerre partout, l'assassinat, la haine, l'incendie, le pillage, l'insécurité et la misère universelle.

En quelques années, quel retour à la barbarie !

66. **Laideur de l'injustice.** — Oui, il faut réfléchir sur cette ligne de partage.

Dès que nous brutalisons un enfant plus faible, nous nous trouvons sur le versant de la bête humaine. Nous avons de la vie la même conception que les malfaiteurs.

Nos actes injustes signifient que nous approuvons leurs

méfaits. Quand nous agissons méchamment, nos sentiments sont les mêmes que ceux des scélérats.

Les pensées, les actes injustes sont comme les pensées et les actes des exploiteurs, des violents, des bourreaux. Chaque fois qu'un enfant est injuste, méchant, brutal, il est semblable à Néron brûlant les chrétiens, aux grossiers



Fig. 12. — Laideur d'un abus de pouvoir
(Un planteur fait fouetter un nègre).

Ceci se passait au temps de l'esclavage, aboli en 1848. Le maître, qui a droit de punir de mort ses esclaves, assiste impassible à cette scène de torture. Les motifs de pareils châtiments étaient souvent insignifiants.

barons féodaux du moyen âge qui foulaient dans leurs chasses les moissons des pauvres paysans. Il est semblable à ceux qui, sans jugement, enfermaient à la Bastille des innocents; semblable aux planteurs qui faisaient fouetter parfois jusqu'à la mort, leurs esclaves (*fig.* 12).

Voilà à quelle espèce de méchantes gens appartient un enfant dès qu'il commet une injustice. Il fait partie de la lie de l'humanité.

67. **Beauté de la justice.** — Au contraire, l'enfant loyal qui refuse de commettre une injustice, est de la famille des hommes les plus purs, les plus sages. Cette grande famille des justes est belle et glorieuse.

La vie d'un homme juste est un exemple, elle nous réconforte. Combien elle est plus noble que la vie grossière et barbare de l'injuste qui abuse de sa force!

68. **A chaque instant, nous choisissons d'être justes ou non.** — Elle est bien visible cette ligne de partage qui sépare les bons des méchants.

A l'école et chez nos parents, nous *choisissons* déjà un versant ou l'autre : un enfant juste sait qu'il doit faire silence en classe parce qu'il est injuste de fatiguer son maître etd'empêcher les autres d'écouter . Si chacun parlait, faisait du bruit, personne ne ferait de progrès. De même, l'enfant juste ne trompe pas son maître: en récitant, il ne lit pas ses leçons; il ne copie pas ses devoirs..

69. **L'enfant honnête.** — L'idée qu'on peut le considérer comme un menteur fait rougir un garçon honnête : il n'y a pas pour lui de pire insulte.

La seule idée de brutaliser un camarade plus faible, il la repousse comme une honte. A la maison, jamais on ne le prend à taquiner ses petits frères, à les contrarier. Son papa et sa maman ont confiance en lui. Si, dans un moment d'oubli, il fait une sottise, il le dit.

Quel charmant enfant! Tout le monde l'aime, chacun peut compter sur lui; plus tard il fera un vrai citoyen, n'ayant peur de rien ni de personne, parce que nul ne pourra lui faire un reproche légitime.

70. **L'enfant mauvais.** — Au contraire, l'écolier qui glisse sur l'autre versant, celui de l'injustice, est détesté. Il profite de ce que le maître a le dos tourné pour faire

du bruit, pour copier ses devoirs; nul n'a confiance dans sa loyauté. Il est sournois, hypocrite, menteur; il brutalise ses camarades plus faibles; jamais il ne vient en aide à sa mère; il est gourmand, coléreux, envieux, paresseux. Hélas! il fera plus tard un méchant homme : il est sur le mauvais versant, il a mal choisi!

71. **Ce que devient le mauvais enfant.** — L'ivrogne, le paresseux, qui devient un parasite, le mendiant, l'ouvrier des mauvais métiers, le meurtrier, l'escroc, le mauvais père, le mauvais mari, le mauvais citoyen, le mauvais Français, ont mal choisi étant enfants. Nous verrons qu'il est difficile, quand on a *l'habitude* de mal faire, de redevenir honnête; aussi, attention! quand nous sommes enfants, prenons garde de ne pas glisser sur le versant où il n'y a ni justice, ni raison, ni beauté. Choisissons d'être justes, raisonnables; choisissons le versant qu'ont choisi les hommes estimés et aimés de notre village ou de notre ville.

72. **Notre choix est fait.** — Nous sentons quelle laideur il y a à se conduire comme les tout petits qui ne sont pas raisonnables encore, qui sont gourmands jusqu'à se faire mal, qui ont de petites colères ridicules pour des riens, qui sont exigeants, égoïstes, qui font souffrir leur maman, trop faible devant leurs caprices. Nous ne voulons pas rester toute notre vie comme des bébés mal élevés. Pourquoi? Parce que *notre choix est fait:* nous voulons *qu'on puisse compter sur nous.*

73. **Ne nous décourageons pas de nos échecs.** — Les meilleurs, à certains jours, commettent des fautes dont ils ont honte ensuite. Ils éprouvent le besoin d'être méchants, brutaux ou paresseux. Ils ont des poussées mauvaises d'envie... « Cela a été plus fort que moi », disent-ils en rougissant. En effet, « cela » a été

plus fort que leur bon sens : c'est qu'il y a dans chaque enfant du bien et du mal. Le plus sage peut être vaincu par ses mauvais penchants.

Cela ne fait rien si nous n'essayons pas de nous tromper nous-même, si nous regardons en face la vérité; si nous avouons que nous n'avons pas agi comme un enfant raisonnable.

74. — Voici bébé qui essaie de marcher. Il tombe à chaque instant. Est-ce qu'il va rester par terre? Oh! que non! Il *veut* apprendre à marcher, et il *saura*. De jour en jour, il tombe moins souvent. Nous qui savons marcher, est-ce que nous ne tombons plus jamais? Est-ce que, lorsque nous tombons, nous restons étendus à terre, découragés? Nous nous relevons et nous nous moquons de nous-mêmes...

C'est ainsi qu'il faut faire lorsque nous tombons en apprenant à devenir raisonnables. Nous nous sommes laissés aller à un accès de paresse, ou de voracité, ou de colère, ou d'envie? Vite, moquons-nous de nous-mêmes! Disons-nous : je me suis laissé conduire par mes vilains revenants; je ne me suis pas conduit comme un enfant raisonnable, mais *je veux* être raisonnable, *et je le serai.*

Si je tombe souvent, tant pis, mais *je veux savoir marcher droit*, et je marcherai droit.



Sujets à traiter oralement ou par écrit. — Quand un enfant est-il libre? Que seraient les hommes sans la société? Pourquoi faut-il être juste? Que savez-vous de notre double nature? Parlez du choix que chaque enfant doit faire. Comparez l'enfant honnête à l'enfant mauvais. Doit-on se décourager après un échec?



II. — NOTRE ÉNERGIE. DEVOIR DE LA PRÉSERVER

Sommaire

Nous devons être énergiques et vivre la vie humaine la plus pleine et la plus riche possible. D'où trois catégories de devoirs.

A) Nous devons donner à notre corps la plus grande vigueur, en veillant sur notre nourriture, notre sommeil, notre respiration. En outre, les découvertes de Pasteur nous imposent une propreté méticuleuse.

B) Nous devons garder notre intelligence libre en évitant la précipitation et la prévention.

C) Nous devons acquérir une volonté puissante, en veillant sur la formation de nos habitudes.

D) Ainsi nous consoliderons en nous tous les aspects que prend une volonté robuste : patience, persévérance, courage, sang-froid, initiative, entrain, méthode.

A. — *L'énergie corporelle.*

75. **C'est l'énergie qui fait l'homme.** — Nous savons qu'on ne peut pas compter sur un enfant faible, pauvre d'énergie.

Il se décourage et pleure parce qu'il a froid, ou parce qu'il a trop chaud, ou parce qu'il a faim, ou parce qu'il a mal à la tête.

Inattentif, vite fatigué, un enfant sans énergie se laisse aller : c'est un « propre à rien ». Il travaille mollement, avec dégoût, et il sabote son ouvrage. Plus tard, il sera un mauvais ouvrier sur qui personne n'osera compter.

Incapable d'efforts patients, découragé avant de commencer sa tâche, c'est de la graine de fainéant, de faiseur de lundis.

76. **C'est le cerveau qui fabrique l'énergie.** — C'est le cerveau qui fabrique l'énergie. De même qu'un mécanicien doit soigner son moteur, de même nous devons soigner notre cerveau.

Il ne faut pas confondre la force musculaire avec l'énergie : un lutteur de foire est très fort ; il peut ne pas être robuste. Souvent les porteurs des Halles sont tuberculeux, maladifs.

Mais le cerveau, pour produire de l'énergie, doit être arrosé par un sang riche et pur.

77. **Il faut se faire un sang pur.** — Le sang est formé par la nourriture ; nous devons donc prendre une nourriture saine, simple, suffisante.

Une femme qui, par paresse ou par insouciance, ne prépare pas avec grand soin le repas de son mari et de ses enfants, est coupable, car une mauvaise nourriture est une cause d'affaiblissement. Mal nourri, l'homme a besoin de se « remonter », et pour se « remonter » il a la tentation de boire de l'alcool et s'il cède, il est perdu.

Combien de femmes achètent, quelques instants avant le repas, du tout fait, de la charcuterie : coûteux et mauvais aliments. Quand le mari ira dépenser l'argent du ménage au cabaret, elles payeront cruellement leur paresse, les mauvaises ménagères !

Beaucoup nourrissent mal leur famille par igno-

rance. Une ménagère avisée peut tirer parti d'un petit salaire et réduire les dépenses de nourriture, tout en donnant l'énergie au mari qui travaille.

Si peu ménagère qu'elle soit, une jeune fille consciencieuse peut faire de grands progrès dans l'art de nourrir son monde en étudiant chaque jour un bon livre de cuisine. Elle y gagnera que ses enfants, au lieu d'être malingres, tristes, chétifs, sans énergie, seront robustes et gais.

78. **Apprenez à manger raisonnablement.** — Rien ne détraque davantage l'estomac que les repas excessifs, et chaque fois que nous sortons de table lourds, congestionnés, avec l'envie de bâiller, nous avons mangé avec excès.

Rien ne nous fait plus ressembler à des animaux voraces que les banquets, que les repas de noce, où chacun mange à s'étouffer.

Ces repas plantureux sont un reste de barbarie; on comprend ces excès chez les sauvages qui jeûnent souvent et qui se rattrapent les jours de bonne pêche et de bonne chasse.

Une autre cause de délabrement de l'estomac, c'est la mauvaise habitude qu'ont les enfants de manger entre les repas. Quelque pauvre qu'elle soit, il n'est guère de famille dans laquelle les enfants n'aient toujours quelques sous en poche; ils achètent des bonbons, des oranges, mangent à toutes les heures et se ruinent l'estomac.

Il faut que les mamans aient le courage de fermer le buffet à clef, et qu'elles n'aient jamais la faiblesse coupable de donner aux enfants de quoi acheter des bonbons. Les enfants s'habituent à gaspiller leur argent par gourmandise, et plus tard, ils le dépenseront au cabaret. En attendant, ils se détraquent la santé, et ils apprennent qu'ils n'ont qu'à être insupportables pour avoir leur sou.

Beaucoup de jeunes filles se ruinent l'estomac en se serrant dans leur corset. Elles se préparent bien des souffrances pour plus tard.

79. **Le sommeil.** — Quand on travaille, le cerveau, les muscles, tout l'organisme s'use. Le sang emporte les produits de cette usure que les reins et la sueur rejettent au dehors. Mais vers le soir, le sang est trouble : c'est le sommeil qui va lui permettre de s'épurer. Un homme qui ne dort pas assez est à demi-empoisonné.

Mais celui qui fait le paresseux au lit quand il a assez dormi s'alourdit, s'épaissit : le cœur bat lentement, le cerveau est comme hébété.

Chose plus grave, la volonté engourdie ne peut plus lutter contre les bas instincts, et le vice ruine l'énergie et l'intelligence.

80. **Nécessité du grand air et de l'exercice physique.** — Le grand air est nécessaire. Ceux qui sont sédentaires sont comme des gens qui dorment trop. Les employés de bureau qui pendant leurs heures de liberté courent s'enfermer au café au lieu de marcher ou de jouer au grand air, détruisent peu à peu leur énergie et deviennent épais, paresseux, sujets à la maladie. A ne faire aucun exercice, notre corps s'alourdit et s'enlaidit. La culture physique lui assure une souplesse, une harmonie que les Grecs et les Romains cultivaient avec grand soin (*fig.* 13 et 14).

Bien des femmes, qui pourraient se promener, restent assises toute la journée. Elles payent cette immobilité par des maux de tête, par l'anémie et par mille souffrances. Il faut que les jeunes filles et les femmes fassent au moins le ménage qui oblige à des mouvements variés et doux, excellents pour la santé.

81. **De l'air pur! De l'air pur!** — Une condition importante pour que le cerveau fabrique de l'énergie,

c'est que le sang qui y arrive à flots, soit riche en oxygène. Il faut aérer largement et souvent les chambres qu'on habite; et surtout celle où l'on dort : car chacun, en respirant, vicie l'air. Il faut à chacun 10 mètres cubes d'air pur par heure. L'air vicié nous rend somnolents, lourds,





Fig. 13 et 14. — Deux des plus parfaites représentations du corps humain.

LE DISCOBOLE	LA VÉNUS DE MILO
(Statue de marbre. Musée du Vatican, Rome)	(Statue de marbre. Musée du Louvre)
Ce jeu, qu'aimaient les anciens, consistait à lancer le disque, gros palet de pierre, le plus loin possible.	*Bien que mutilée, cette statue de Vénus, déesse de la beauté, est très célèbre.*

paresseux et de mauvaise humeur. Rien de plus funeste que les fenêtres qui ne s'ouvrent pas, et que les lits fermés de Bretagne. Que d'écoles même où en entrant

on sent l'air vicié ! — Mais il fait froid ! — Ouvrez quand même les fenêtres largement et vite. Aérez la pièce. Si les murs n'ont pas le temps de se refroidir, l'air est renouvelé, sans que vous ayez froid.

Aérez donc souvent, *largement*, pendant une minute ou deux.

Fuyez l'atmosphère empoisonnée des cabarets et des cafés !

Les jeunes filles qui ont la poitrine serrée dans leur corset, sont en état habituel de respiration incomplète. Cette mode funeste diminue donc la pureté du sang et tend à ruiner la santé.

82. **Ayons la peau propre pour ne pas surmener les poumons.** — Vue avec un verre grossissant, la peau est comme une toile grossière percée de millions de petits trous appelés *pores* : aussi le sang qui passe près de la peau s'oxygène-t-il. La peau couvrant tout le corps, on comprend qu'une respiration qui s'effectue sur une surface aussi grande soulage beaucoup les poumons.

Or, si la peau n'est pas lavée souvent au savon et à l'eau tiède, les pores sont bouchés par la sueur, par des matières grasses, et par les poussières de l'air, qui forment une crasse plus épaisse que celle qu'on voit sur les vitres qu'on ne lave jamais. Aussi, ceux qui ne se lavent pas, ne respirent qu'avec les poumons qui se surmènent. De ce surcroît de travail infligé aux poumons, proviennent des fluxions de poitrine ou des pleurésies.

83. **Ayons la peau propre pour ne pas surmener les reins.** — De plus, le sang rejette beaucoup d'impuretés par la transpiration qui, même en hiver, est d'un litre par jour. La transpiration s'effectue par plus de deux millions de glandes, et par des petits conduits, qui mis bout à bout, auraient plus de trois lieues de long. Si ces conduits sont bouchés par la crasse, le sang ne peut se débarrasser

de ses impuretés, et les reins, obligés de faire tout le travail, sont surmenés.

84. **Comment se laver?** — Il faut donc se laver souvent. Une baignoire est inutile et coûteuse : debout dans un « tub » ou dans un baquet, ou plus simplement sur une tôle ou une toile cirée dont on a relevé les bords, on se savonne de la tête aux pieds, on se frotte avec une éponge ou un loofash[1], et on se rince à l'eau tiède qui seule dissout la crasse.

Nos jeunes filles, à la campagne surtout, ont tort de ne pas user de ces lavages très fréquents : aussi leur peau se fane vite et elles perdent de bonne heure leur fraîcheur et leur beauté.

85. **Soyons irréprochables.** — Il est essentiel de prendre dès l'enfance de *bonnes habitudes* de propreté. Il faut que la saleté devienne intolérable, bien plus, qu'on souffre à l'idée qu'une partie du corps n'est pas nette.

On compromet son énergie, et, par surcroît, on sent mauvais si l'on n'est pas très propre.

Ayons la tête irréprochable : combien de gentilles jeunes filles, quand on leur regarde le cuir chevelu, provoquent le dégoût! Nettoyons nos oreilles avec grandes précautions pour ne pas léser le tympan, et n'oublions pas les replis du pavillon ni les sillons dissimulés par derrière. Ayons les yeux bien nets, toujours, ce qui ne s'obtient qu'avec de l'eau bouillie tiède (l'eau froide est malfaisante pour eux). Reniflons de l'eau ayant bouilli afin de laver les parois internes du nez où se blotissent les microbes de la diphtérie, de l'érésipèle. Que nos dents soient irréprochables, lavées matin et soir et brossées à

1. Le loofash est le tissu d'une plante. Il ne s'encrasse pas : on peut le laver à l'eau bouillante. On le trouve à bon marché chez les pharmaciens.

l'eau tiède. Le cou, les aisselles, l'aine, doivent être lavés chaque soir avant d'aller au lit. Enfin, on devrait, en été surtout, se laver les pieds à la serviette mouillée, *chaque soir*, afin de les avoir aussi nets que les mains.

86. — Quant aux mains, veillons sur elles. Elles se salissent à bien des objets : perdons l'habitude de toucher les yeux, le nez, la bouche avec les doigts et d'y porter les poussières nuisibles. Songeons aux soins minutieux qu'un chirurgien prend pour nettoyer et stériliser ses mains avant une opération, et n'allons pas par de mauvaises habitudes, empoisonner les liquides du nez, de l'œil, de la bouche. Si nous avons des camarades qui ont des ophtalmies, des coryzas, de la tuberculose, gardons-nous de porter à la bouche leur porte-plume.

87. — Un gros danger, ce sont les ongles sous lesquels s'accumulent les saletés : il n'est rien de si répugnant et si dangereux qu'un homme aux ongles bordés de noir! Une égratignure de lui peut causer de graves inflammations, et en se grattant il peut empoisonner une plaie, un bouton, qui va se mettre à suppurer.

88. **Une armée immonde.** — Des millions de microbes malfaisants sont embusqués dans la salive, dans les replis de la peau, dans les liquides du nez, des yeux, sous les ongles. Cette armée immonde n'attend qu'une occasion pour envahir le sang et nous donner de graves maladies. Elle ne craint que le savon et l'eau!

Avec quel soin il faut travailler le lait! Un ustensile malpropre, des mains mal lavées suffisent à le faire « tourner » et aigrir. Il en est de même de notre sang : une écorchure mal soignée peut nous empoisonner. Un soldat qui n'a pas les pieds propres, voit ses écorchures s'envenimer[1].

1. Imprudente, la mère qui nettoie les yeux de son enfant avec de la salive!

89. **Jamais de suppuration!** — Toute suppuration est un danger. Le pus est un poison. Aussi, combien coupables les mamans qui ont la sottise de ne pas soigner par de fréquents lavages à l'eau *ayant bouilli*, la gourme de leurs enfants! Des sots croient qu'il ne faut pas faire passer les « clous », ni arrêter la suppuration : or le pus est un poison terrible. Parmi les aveugles, un quart ont perdu la vue à cause de la saleté. Le lavage fréquent des yeux malades, à l'eau ayant bouilli et chaude encore, eût sauvé bien des enfants de l'horreur d'être aveugles!

90. **Que l'eau que nous buvons soit pure.** — L'eau malpropre peut aussi empoisonner le sang. Aussi est-il coupable de boire de l'eau où les fumiers des animaux ou des hommes s'infiltrent. Les déjections sont un poison mortel.

Les poussières sont à craindre aussi, et une ménagère qui balaie à sec, ou qui brosse des souliers ou une jupe dans une chambre, peut donner une maladie, la tuberculose peut-être à ses enfants. Quiconque soulève de la poussière, commet un acte mauvais.

91. **Croyances dangereuses.** — Le public est crédule : il croit aux *rebouteurs*, très à craindre parce qu'ils sont ignorants. Combien ils estropient de gens chaque année!

La maladie affaiblit l'intelligence, et ceux qui souffrent sont *superstitieux*. Ils ont confiance dans les charlatans qui leur en imposent par leur toupet, leur aplomb. Ils ont confiance dans les remèdes vantés par les réclames des journaux: ils se font du mal et ils enrichissent des pharmaciens sans scrupules. Celui qui dépense pour faire de la réclame pour un médicament, compte sur la crédulité des malades ignorants.

92. **Appelez le médecin tout de suite.** — Le médecin peut beaucoup *au début* d'une maladie et il ne peut presque rien si on l'appelle trop tard. Il pourrait enrayer une pneumonie, faire surveiller un enfant atteint de typhoïde, qui mourra d'avoir mangé un morceau de pain.

93. **Les vrais remèdes.** — Espérer trouver la santé dans des médicaments, c'est une superstition. Croire qu'en avalant une drogue, on réparera un estomac que pendant des années on a fatigué en ne mâchant pas les aliments, ou en mangeant entre les repas, c'est croire aux miracles. Croire qu'un employé de bureau casanier, qui au lieu de se promener quand il est libre, est allé pendant des années s'enfermer au café, guérira sa neurasthénie autrement que par une vie énergique, c'est aussi naïf que de croire à une guérison par une neuvaine. Les vrais remèdes sont *le repos*, *une nourriture saine*, *la lumière*, *l'air pur*, *l'exercice*.

94. Il est un autre remède encore : la *volonté*. Nous devons vivre, même malades, avec une pleine confiance dans notre résistance, et refuser de faire attention à nos menues souffrances. Si un malade se laisse aller, son état empire : l'énergie de la volonté est une puissante cause de guérison.



Sujets à traiter. — Où se fabrique l'énergie? Pourquoi le sang doit-il être pur? Qu'est-ce que manger raisonnablement? Que savez-vous sur le sommeil? Sur la nécessité de l'air pur? Dites les deux raisons pour lesquelles nous devons tenir le corps propre. Nécessité des bonnes habitudes : pourquoi? Énumérez les dangers de la malpropreté. Pourquoi l'eau de boisson doit-elle être pure? Citez des croyances sottes. Quels sont les vrais remèdes?

B. — *L'énergie intellectuelle.*

95. **L'ignorant est comme en prison.** — L'ignorant est comme dans un cachot : il n'entend et ne voit que ce qui se dit ou se fait tout près de lui. Il ne sait pas ce qu'ont pensé les hommes intelligents des temps passés ; il ne sait pas ce que font et disent les savants, les penseurs de son temps.

Esclave des habitudes, des traditions, des superstitions, des laideurs de l'étroit milieu où il vit, il est emprisonné dans les pensées et dans les sentiments qu'on a autour de lui.

96. **Esclavage de l'ignorant. Dangers qu'il court.** — L'ignorant n'est pas un homme libre ; il a peur de tout et de tout le monde. Tous les maux semblent le guetter et les filous vivent de sa naïveté.

Il ne sait rien de ce qu'il faut savoir ; il ne sait pourquoi son vin s'aigrit, pourquoi son lait tourne. Il n'a aucun souci d'hygiène, il boit de l'eau contaminée et attrape la fièvre typhoïde. Combien de femmes, par ignorance, font mourir leurs bébés ! Combien d'imprévoyants font boire à leurs enfants du vin pur et même de l'eau-de-vie !

L'ignorant n'a aucune conscience de ses droits de citoyen : il croit que les gendarmes peuvent l'arrêter suivant leur bon plaisir ; il ignore les garanties que la loi lui donne,

Sur cette foule d'ignorants, les intermédiaires prélèvent chaque année un formidable impôt de sept milliards de francs. Les paysans du Danemark, instruits, ne sont pas si sots. Ils ne travaillent pas pour enrichir les malins : ils se sont syndiqués et ils se passent d'intermédiaires : ils font leurs affaires eux-mêmes !

97. **Notre vraie liberté.** — Être instruits, cela ne nous donne pas la liberté absolue.

Il y a des nécessités contre lesquelles nous ne pouvons rien, comme de vieillir. Nous ne pouvons empêcher la poudre de faire explosion si nous l'approchons du feu.

Nous ne sommes libres qu'en étudiant la réalité. Par exemple, il est impossible de marteler du fer à froid, mais dès que je sais qu'en le chauffant je puis le travailler, me voilà maître de lui donner la forme que je veux. De même, je ne ferai que rendre plus ivrogne, plus coléreux, plus triste ceux que je voudrais guérir si je ne sais pas le moyen de m'y prendre pour combattre ces mauvais penchants.

98. — Nous ne sommes donc libres que si nous savons comment nous devons agir. Nous userons notre énergie dans des efforts condamnés à avorter, si nous n'avons pas bien observé les choses et les gens.

99. **Les deux défauts qui empêchent de bien voir.** — Deux défauts empêchent d'observer et de réfléchir, deux défauts qui font que nous peinons souvent sans profit; ce sont : la *précipitation* et la *prévention*.

100. **La précipitation. Le bouc au fond du puits.** — Les agités, dispersés, superficiels, ne regardent jamais dans l'avenir : ils sont d'une curiosité niaise et qui veut toujours des spectacles nouveaux; ils sont « avides de nouvelles, friands d'émotions; ils lisent les journaux violents, font de la politique à tort et à travers ; ils pérorent dans les cafés, jouent aux courses. Ils se croient très intelligents, savent tout, mais *ils ne connaissent rien à fond* et bavardent intarissablement ».

Ils vont, viennent, font du bruit et s'agitent. On les trompe facilement avec de belles phrases, des promesses irréalisables.

Qui peut compter sur ces agités? Ils sont incapables de voir la réalité comme elle est : vaniteux, dépensiers, toujours à un sou près; les enfants, misérables, vagabondent dans les rues.

Vieux, ces agités sans prévoyance tombent à la charge de leurs enfants ou de la charité publique.

Les décisions de ces agités sont hâtives. Tel, alléché par les offres d'une compagnie d'émigration, débarque misérable, dans un pays où la main-d'œuvre est pour rien.

Combien de jeunes filles, trompées par de belles promesses, acceptent une situation à l'étranger, et elles s'aperçoivent, en y arrivant, qu'on les a trompées : isolées, désespérées, elles sont la proie des exploiteurs.

Les gens qui agissent avec précipitation, se heurtent à mille difficultés qu'ils n'avaient pas prévues. Rien ne leur réussit. Ils n'ont pas de chance!

Comme le bouc de la fable, ils sont toujours trompés. Ils descendent dans le puits pour faire boire le renard; celui-ci s'en va. Eux, ils restent au fond et le renard se moque d'eux par-dessus le marché.

En toute chose, il faut considérer la fin. Ne ressemblons pas au bouc; avant de descendre dans le puits, examinons d'abord comment nous en sortirons!

101. **Nombreux boucs dans le puits!** — Combien nombreux ceux qui, par étourderie et par précipitation, font comme le bouc!

L'enfant qui remet d'heure en heure de faire ses devoirs et qui arrive en classe, honteux, pour être puni de sa paresse. L'ouvrier qui a mille ennuis parce qu'il a pris avec trop de hâte ses mesures. L'emprunteur qui n'a pas réfléchi qu'il ne pourrait rendre. Le sot qui signe pour un ami peu consciencieux. Le jeune homme qui épouse une jeune fille sans bon sens, paresseuse et frivole.

Elle y descend aussi, la jeune fille qui épouse un buveur ou un joueur, ou un égoïste qui l'a séduite par ses belles manières.

Sont au fond du puits le père de famille gaspilleur qui n'a pas prévu la maladie et qui va à l'hôpital, laissant la femme et les enfants dans la misère ; le père qui n'a pas prévu la mort et qui, n'ayant fait partie d'aucune société de prévoyance, laisse ses enfants sur le pavé ; ceux qui n'ont pas prévu la vieillesse et qui tombent lourdement à la charge de leurs enfants. Que de boucs dans le puits !

102. **La prévention est une folie qui nous empêche de voir les choses comme elles sont.** — La prévention aussi est nuisible à l'intelligence, car c'est une espèce de folie qui nous empêche de voir les choses comme elles sont : une mère ne voit pas les défauts de ses fils. Un orgueilleux ne voit pas ses propres imperfections et un jaloux n'aperçoit que ce qui rabaisse ses camarades.

103. **Soyons de bons cochers.** — Toutes nos passions et nos émotions peuvent produire cette folie.

Les passions sont les chevaux qui traînent la voiture : sans eux, elle n'avancerait pas, mais le cocher doit les tenir afin qu'ils ne s'emportent pas et ne précipitent pas la voiture dans le fossé. De même, nos passions meuvent la volonté, mais maintenons-les sous la direction de la raison, de façon qu'elles ne nous entraînent pas hors de la vérité.

104. **N'agissons jamais sous le coup de l'émotion.** — Évitons, quand nous sommes en colère, de parler à la personne qui nous a irrités. Attendons que la colère soit calmée. Lorsque nous sommes calmes, prenons *la résolution de ne jamais agir sous le coup de la colère.*

De même, la peur trouble notre intelligence, nous fait

perdre notre sang-froid et nous fait commettre des sottises. Aussi, réfléchissons à l'avance, en famille, à ce qu'on devrait faire si le feu prenait, si une inondation survenait, si notre train déraillait, si le cheval de la voiture s'emportait, etc.

Nous ne pouvons qu'en réfléchissant à l'avance éviter l'aveuglement que produisent nos passions. Nous devons étudier quelles sont les passions qui nous troublent le plus, et d'avance prendre la résolution de rester calmes quoi qu'il advienne.

105. **Le nombre des cas ne prouve rien.** — Les superstitieux croient aux sorciers, aux somnambules, aux rebouteurs. Qu'un rebouteur guérisse une jambe cassée, ils le célèbrent cent fois ; mais qu'il estropie deux ou trois personnes, nos étourneaux n'y font pas attention !

Il en est ainsi des prédictions de l'almanach : s'il dit vrai un jour, chacun le remarque. Qu'il dise faux le reste de la semaine, personne n'y prête attention ! C'est ainsi qu'on dit qu'il y a un dieu pour les ivrognes, car on ne remarque jamais les accidents qui leur arrivent, tant on les trouve naturels ! C'est ainsi encore que les étourdis prétendent que les coquins ont de la chance.

Les sots remarquent uniquement ce qui confirme leur opinion. Chez les gens de bon sens, au contraire, un seul cas qui la contredit les fait réfléchir et douter ; aussi, laissent-ils les nigauds croire aux rebouteurs et aux almanachs.

106. **Les préventions religieuses, politiques, chauvines.** — L'aveuglement produit par la prévention est si terrible, que les fanatiques n'admettent pas qu'on puisse être honnêtes en dehors de leur religion. Ils refusent de voir les cas qui leur donnent tort. De même, les fanatiques antireligieux considèrent les croyants comme peu intelligents malgré les exemples contraires.

L'esprit de parti nous aveugle et nous empêche de rendre justice à nos adversaires.

De même, le patriotisme, lorsqu'il est fait de haine (chauvinisme), nous empêche de voir les qualités des nations étrangères et les services qu'elles nous rendent. Quelqu'un qui hait l'Angleterre refusera, par exemple, de penser qu'elle nous achète, chaque année, pour deux milliards de produits.

107. **Moyens pratiques d'éviter de commettre des fautes par prévention.** — Il n'y a qu'un moyen d'échapper à cette folie : c'est, quand nous sommes calmes, d'examiner loyalement pourquoi nous avons commis des fautes par prévention. Nous verrons alors que nous sommes enclins à la colère, ou à la jalousie, ou à la paresse, etc. Au moment des accès de colère ou de jalousie, nous voyons mal la réalité : nous agissons trop vite, sans avoir étudié les faits.

Aussi, quand nous sommes de sang-froid, prenons *la résolution de n'agir qu'après réflexion :* par exemple de ne jamais écrire une lettre sous le coup de la colère, ou de l'orgueil froissé, et d'attendre vingt-quatre heures avant d'agir ou de prononcer une parole qui peut être irréparable.



Sujets à traiter. — Pourquoi l'ignorant est-il un esclave? Comment devenons-nous libres? Dites ce que vous savez de la précipitation à agir, de la prévention. Pourquoi ne faut-il pas agir quand nous sommes en colère? Les cas qui conforment nos croyances ont-ils de la valeur? Citez des exemples de prévention. Comment les éviter?



C. — *L'énergie de la volonté.*

108. **Qu'est-ce que la volonté?** — On dit qu'un homme a de la volonté quand il supporte sans se plaindre le froid, la chaleur, la faim, la fatigue ou le danger.

On dit aussi qu'un homme a de la volonté quand il est capable, s'il est enclin à boire, de rester sobre, etc.

Mais, étudions de près ce qu'est la volonté.

Regardons un enfant en présence d'un bonbon qu'il aime : il tend les lèvres et s'avance pour le manger. S'agit-il d'une médecine à prendre? Voyez quels signes de dégoût, de répulsion : il se retire, ferme la bouche, repousse de tout son pouvoir la potion.

Nous faisons ainsi lorsque nous apercevons un ami que nous aimons : nous sourions, nous sommes contents; nous allons au-devant de lui avec élan, « à cœur ouvert ». Au contraire, si nous apercevons un homme laid, grossier, qui nous a fait du mal, nous éprouvons une répulsion : nous détournons la tête.

109. **Vouloir, c'est choisir même et surtout ce qui déplaît.** — Manger un bonbon ou recevoir quelqu'un que nous aimons, ce n'est pas un acte de volonté. Au contraire, boire une médecine, accueillir poliment l'homme que nous détestons, c'est déjà un effort. C'est vraiment de la volonté, que de boire la médecine ou de recevoir avec plaisir celui que nous détestons.

Nous comprenons maintenant ce que c'est que vouloir : c'est accueillir avec élan, avec joie, « à cœur ouvert », une idée désagréable, ou au contraire mal accueillir ou repousser une idée agréable.

110. **Un changement magique.** — Quoi! c'est cela la volonté? Oui, c'est cela.

Faire bon accueil aux idées qui nous déplaisent et mauvais accueil à celles qui nous plaisent, c'est cela qui est au commencement des volontés les plus puissantes.

Mais un changement magique se produit bientôt : l'enfant qui avale avec courage de l'huile de foie de morue, s'y habitue. Il finit même par la boire avec plaisir.

Ce changement d'une souffrance en plaisir, quelle fée peut le produire ?

Cette fée, c'est l'habitude.

111. **Les bonnes fées.** — L'habitude diminue l'effort et même le supprime. Par exemple, que de peine ont les petits à tracer leurs bâtons, puis leurs lettres ! Tandis qu'avec l'habitude nous écrivons sans même y penser. Aujourd'hui, sans effort, nous nous tenons bien à table, nous réprimons nos mouvements d'irritation ; nous nous levons le matin, etc. Les bonnes habitudes, comme des fées bienfaisantes, augmentent notre pouvoir et notre liberté. Grâce à elles, nous pouvons réfléchir en écrivant, nous pouvons causer à table sans nous préoccuper de nos mains, de notre couteau, de notre fourchette. Nous allons à bicyclette sans faire les contorsions du cycliste qui commence, et qui risque à chaque instant de tomber ! Quelle liberté ainsi conquise !

112. **Les fées mauvaises.** — Mais si nous ne surveillons pas la formation de nos mauvaises habitudes, peu à peu elles se renforcent, et la volonté ne peut plus les vaincre : un enfant qui se ronge les ongles, un ouvrier qui boit ne peuvent que difficilement se corriger.

Tandis que les bonnes habitudes diminuent notre peine, les mauvaises, comme des fées malfaisantes, finissent par nous réduire à l'impuissance. Aussi veillons soigneusement sur nos habitudes : ce sont elles qui nous rendront ou libres ou impuissants.

113. **Les hannetons.** — Mais s'il est nécessaire de consolider par l'habitude les succès de notre volonté, c'est l'effort de la volonté qui commence tout.

Celui qui est incapable de vouloir, est conduit par ses désirs, ses passions : ce n'est pas un homme, c'est un incohérent, sur qui nul ne peut compter. La colère, la vanité, la paresse le poussent tour à tour, et on ne sait jamais ce qu'il fera l'instant d'après : lui-même ne le sait pas. C'est Jean qui pleure et Jean qui rit. Il est comme un hanneton agité, qui n'a que des mouvements désordonnés.

Aussi, pour que nous soyons des volontés, il faut qu'en nous la raison commande aux désirs et aux passions.

114. **Comment faire pour vouloir?** — Mais comment faire pour *vouloir*, quand une passion chasse l'idée raisonnable? Il faut fixer son attention sur cette idée et l'encourager, comme nous ferions pour un ami qui nagerait contre le courant. Un enfant se sent-il de la colère contre sa maman qui l'a grondé? Qu'il pense à sa bonté, à ses caresses. Un imprévoyant s'efforcera de maintenir dans sa pensée l'idée de la misère à laquelle il s'expose. Un ivrogne ne sera sauvé que s'il accepte la vérité qui lui répugne : à savoir qu'il est un ivrogne.

De même, il faut refuser de penser à ce qui nous tente, et ne pas faire comme le malade à qui le melon donnait une crise, mais qui en parlait, qui voulait au moins le sentir! Il succombait à la tentation, naturellement. Il faut refuser de penser à ce qui tente. Regarde en face une idée désagréable, fais effort pour l'aimer ; au contraire, refuse de regarder, d'écouter une idée qui te plaît, mais qu'il faut repousser : voilà le secret pour être une volonté.

115. **La conversion morale.** — Lorsque nous apercevrons, clair comme la lumière, que la lâcheté devant l'effort, la colère, l'envie, font de nous des animaux

plutôt que des hommes, nous serons sauvés. Nous rejetterons avec dégoût la vie incohérente des faibles, ballottés par leurs passions successives : nous serons *quelqu'un* : on pourra compter sur nous.

Cette résolution de vivre en homme s'appelle la *conversion morale*. Se convertir, c'est donc prendre la résolution de ne pas être des incohérents, et de vivre en hommes. Quand on s'embourbe dans un marais, on fait effort pour regagner le terrain solide : si nous nous embourbons dans le marais des passions laides, par un effort énergique nous aborderons sur le terrain sûr d'une vie libre et digne.



Sujets à traiter. — Qu'est-ce que la volonté? Utilité des bonnes habitudes. Dangers des mauvaises habitudes. Faites le portrait d'un incohérent. Comment faut-il faire pour vouloir ? Qu'est-ce qu'une conversion morale?



D. — *Les aspects d'une volonté robuste.*

116. **On n'est pas un homme si on n'est pas patient.** — Qu'on puisse compter sur nous, tout est là. Mais cela suppose la patience. « Les Français, dit Franklin, sont comme des enfants qui sèment un grain de blé et qui le lendemain grattent la terre pour voir si ce grain pousse. » Ne méritons plus ce reproche; ayons le bon sens d'attendre que le temps fasse son œuvre. On n'aura pas du jour au lendemain une volonté ferme ; il faut la mériter par mille petits efforts que l'habitude consolidera.

Beaucoup d'enfants sont capables d'un effort énergique, *pourvu qu'il ne dure pas longtemps.* Mais une volonté qui ne dure pas n'est pas une volonté.

117. — Nos jours se composent de mille détails et les contrariétés ne manquent pas: tout ne va pas comme nous voulons! Qu'est-ce qu'un garçon qui vaincra sa mauvaise humeur, sa colère pendant une ou deux heures et qui sera grognon le reste du temps? Il faut être patient. Ce n'est pas grand'chose de travailler pendant le premier quart d'heure si on perd patience ensuite parce que le travail est monotone!

Imitez les mamans calmes : voyez comme elles sont patientes devant les exigences de leur petit bébé! Elles ne se lassent pas : faites de même quand vous avez une tâche pénible.

Soyez patients, si vos parents, souffrants ou fatigués, sont de mauvaise humeur. Ne répondez pas à leurs reproches, même injustes. Il leur a fallu bien de la patience pour vous supporter quand, enfants, vous faisiez cent sottises.

118. **Patience n'est pas résignation lâche.** — Mais si la patience est une belle vertu, faites attention! La mollesse, la paresse ressemblent souvent à la patience. Un « souffre-douleur », une « bonne pâte » est un garçon sans courage. Ce qui fait les despotes, les tyrans, c'est la lâcheté de ceux qui les supportent.

Contre l'ignorance, la misère, l'injustice, il faut lutter courageusement.

Trop souvent, on accepte des injustices sans protester de toute sa force : c'est lâcheté et c'est se faire un collaborateur de l'injuste, car il se gênera d'autant moins qu'on le laisse faire. Un apprenti ne doit pas se laisser traiter grossièrement par les ouvriers, un domestique par ses patrons.

Beaucoup de jeunes filles manquent de fierté, de dignité personnelles et elles tolèrent qu'on leur parle mal, qu'on les loge d'une façon honteuse : ce n'est pas résignation, mais manque de courage.

119. **Soyons persévérants!** — On ne peut pas dire qu'un bébé qui tombe à chaque instant sait marcher. De même, on ne sait vouloir que lorsqu'on peut vouloir longtemps.

Un capricieux commence à lire un livre, puis il se lève, regarde à la fenêtre, puis il caresse son chat : en somme il ne fait rien.

Au contraire, un enfant énergique, qui a résolu de lire un livre, ne se laisse pas distraire. Il lit page après page et quand il a fini le chapitre qu'il voulait lire, alors seulement il s'amuse.

La volonté ne peut être appelée volonté que si elle dure, si elle est persévérante.

120. **Effets étonnants de la persévérance.** — Ce que fait la persévérance est étonnant. L'eau finit par user

les rochers les plus durs; avec les années, vous usez les escaliers de pierre de l'école : de même la volonté persévérante use les obstacles les plus résistants. C'est coup de pelle après coup de pelle que le canal de Suez a été creusé. C'est sillon après sillon que les paysans ont labouré l'immense étendue du pays ; c'est pierre par pierre que les maçons ont construit les murs de l'école. En économisant chaque jour seulement 20 centimes et en



Fig. 15. — DESCARTES.

Dans son *Discours de la Méthode* (1637), Descartes a donné la règle fondamentale de la pensée libre : « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle. »



Fig. — 16. MICHELET.

Le premier, il a compris que le progrès est dû aux efforts des travailleurs, et non aux dévastateurs dont certains historiens ont admiré servilement les exploits malfaisants.

les versant à la *Caisse nationale des Retraites pour la Vieillesse*, un apprenti peut se faire 360 francs de rentes à 55 ans et, s'il meurt, la famille touche 1 000 francs.

121. **Par la persévérance nous devenons énergiques.** — Nous pouvons devenir de plus en plus énergiques en prenant de bonnes habitudes : un enfant coléreux et irritable s'efforcera de garder le calme ; un impatient prendra l'habitude de réfléchir avant d'agir.

C'est peu de chose que l'acte de volonté d'un enfant qui se met de tout cœur à sa tâche : mais ce sont ces petits efforts chaque jour renouvelés qui ont fait un Descartes (*fig.* 15), un Michelet (*fig.* 16)... Quel encourage-

ment pour nous que les résultats admirables d'une volonté qui sait persévérer ! Avec le temps, elle accomplit des prodiges.

122. **Choisissons d'être courageux ou lâches.** — Est courageux le garçon qui a la volonté de supporter la fatigue, la faim, le froid, la chaleur, les incommodités inévitables et de braver le danger.

Le contraire du courage, c'est la lâcheté de l'enfant sans énergie que la fatigue, la faim, le froid, rendent grognon, de mauvaise humeur et à qui tout danger « donne le trac ».

La vie d'un enfant sans courage est bien laide : il n'ose, l'hiver, se débarbouiller, parce qu'il fait froid. En récréation, au lieu de se réchauffer énergiquement en courant, il se plaint, récrimine contre le temps à qui cela est bien égal.

Voyez l'air ridicule des poules quand il pleut ! Un enfant sans courage est tout aussi pitoyable : c'est pourquoi on l'appelle une « poule mouillée ». Nul ne peut compter sur lui à cause de sa couardise : il a peur la nuit ; au moindre craquement d'un meuble, il tremble. Faut-il monter sur une échelle ou sur un mur ? La tête lui tourne. Fait-il froid ? Il est transi. Fait-il chaud ? Il s'affale.

123. **La vie demande du courage.** — La vie demande du courage. Nul n'est à l'abri des accidents, et en Allemagne, en une seule année (1890), il y a eu 8 500 accidents suivis de mort. Il y a eu 1 400 mutilés. 51 000 blessures ont produit une incapacité de travail plus ou moins longue. En 15 ans, on a compté 90 000 tués.

Bien des souffrances sont inévitables : nous avons mal à la tête, mal au ventre. Nous pouvons tomber et nous faire mal. L'hiver, les engelures, la bise glaciale rendent le travail pénible. L'été, ce sont les chaleurs excessives.

On ne peut travailler sans se couper, se piquer, ou se brûler.

124. **Nous vivons en présence du danger.** — Nul n'est

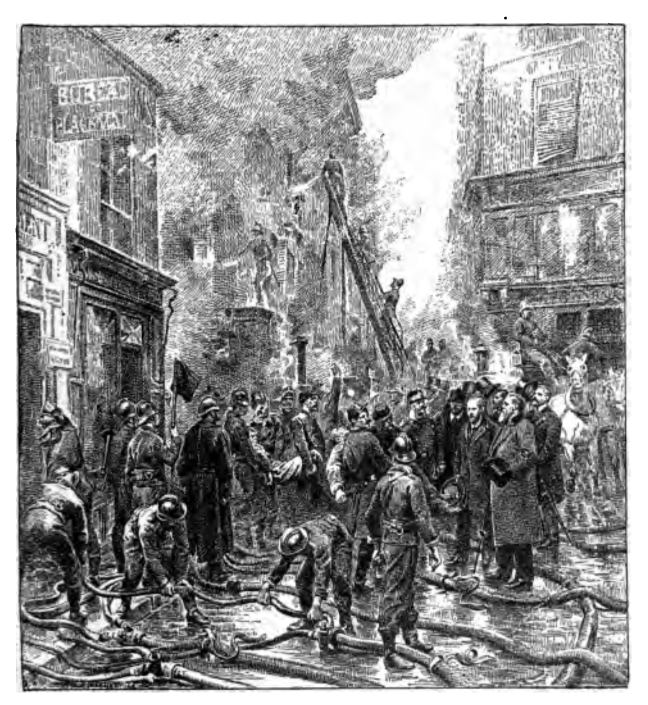


Fig. 17. — LE COURAGE CIVIQUE
(*Un incendie à Paris*, par DETAILLE).

Les pompiers risquent chaque jour leur existence. Leur sauvegarde, c'est le sang-froid. Pour eux, aucun mouvement ne doit être livré à l'hésitation. Ils ont tout prévu et exécutent leur mission avec le calme et la précision de soldats à la parade.

à l'abri du danger : combien de gens se blessent dans leur escalier, ou à table ! On peut boire la fièvre typhoïde

dans un verre d'eau. Une averse quand vous avez chaud peut vous donner une pneumonie. Celui qui sort bien portant, n'est pas sûr de ne pas être rapporté blessé.

Par conséquent, nous vivons dans le danger et dans l'incertitude. Nous ne changerons rien à cela! Résignons-nous, prenons gaîment notre parti de ce qui est, *n'y pensons pas*, et faisons ce que nous devons faire avec la tranquillité du pompier qui oublie que sa vie est chaque jour en danger (*fig.* 17).

125. **Grande misère des trembleurs!** — Nous pouvons choisir de trembler toujours, et comme certains fous (hypocondriaques) redouter toutes les maladies et mourir de la peur de mourir. Joli spectacle que celui de ces lâches!

Les gens sans énergie, aux prises avec les difficultés de la vie, sont à la fois pitoyables et ridicules. Il sont des personnages de comédie, comme Gnafron qui reçoit les coups de bâton de Guignol; comme le malade imaginaire qui est tout troublé parce que le médecin ne lui a pas dit s'il devait se promener dans la chambre en long ou en large![1]

126. **Le sang-froid.** — Insistons sur cette forme de courage que nous appelons le *sang-froid*. Qu'un danger imprévu, moins encore, une visite imprévue survienne, et nous voilà troublés : nous perdons notre calme et notre présence d'esprit; nous ne disons et ne faisons plus que des sottises.

Dans un incendie de village, les hommes étant à la foire du chef-lieu, les femmes affolées gémirent et prièrent au lieu d'éteindre le feu. Le village fut brûlé par manque de sang-froid. Lors de l'incendie de l'Opéra-Comique, tous voulurent sortir à la fois et personne ne put se sauver, les gens s'étant écrasés aux portes.

1. MOLIÈRE. *Le Malade imaginaire*, Acte II, sc. II.

127. **Il faut réfléchir d'avance.** — Pour garder son calme dans un incendie, il faut avoir réfléchi d'avance à ce que l'on fera : on ne s'exposera pas à sauver une vieille chaise et à laisser brûler un enfant ! Dans un incendie, les affolés commencent par ouvrir les fenêtres, ce qui équivaut à souffler de l'air sur le feu ! Une fillette dont les jupons brûlent se met à courir et elle active les flammes. Si un cheval s'emporte, il ne faut ni sauter ni rester debout : il faut se coucher dans la voiture.

Celui qui n'a pas de sang-froid dans le danger se conduit comme un enfant sans réflexion.

Dans la famille, on a constamment besoin de sang-froid : si le petit frère a une toux rauque suspecte, il faut de suite le traiter avec énergie. Dans le cas d'une brûlure, il faut de suite appliquer une solution d'acide picrique. Nous acquerrons du sang-froid si, chaque fois que nous sommes surpris, nous nous imposons de réfléchir un instant. Nous perdrons toujours moins de temps à réfléchir qu'à agir comme des fous.

128. **Expliquons-nous loyalement.** — Une autre forme de courage utile et rare, c'est de s'expliquer loyalement avec les gens. Si quelqu'un raconte que Pierre a médit de moi, il n'y a qu'une conduite digne : c'est que j'aille m'expliquer avec lui. Cela ne fait pas le compte des bonnes langues qui ont de la joie à brouiller les gens, mais cela nous empêche de nous aigrir, de dire peut-être du mal, à notre tour, de Pierre qui le saura. On arrive à se haïr, souvent pour une parole qui n'a pas été dite avec le sens méchant que d'autres ont rapporté. Il n'y a que les faibles qui gardent rancune sans s'être expliqués : si on agissait courageusement, il n'y aurait pas dans les villages ces haines vivaces qui divisent les familles, et qui diminuent le bonheur.

129. **La bravoure à la guerre.** — La bravoure est le courage au combat.

A la guerre, le courage, la fermeté sont à chaque minute nécessaires (*fig.* 18). Marcher par le froid ou par la chaleur, souvent avec les pieds blessés, avec des engelures, coucher sur la terre humide, souffrir de la soif et de la faim : il faut tout supporter gaîment. Ceux qui geignent sont de mauvais camarades, car le découragement est contagieux.

Les jours de combat, le bruit formidable du canon fait battre le cœur et donne la sueur froide — mais les braves reprennent vite leur sang-froid. Ils ménagent leurs cartouches. S'il possédait cent tireurs parfaitement calmes, un régiment serait invincible. On cite un combat, en 1881, où l'on tira 41 coups de canon et 33000 coups de fusil pour tuer 70 Arabes ! En Afghanistan, les Anglais, à 300 mètres, tirent 50000 coups et tuent 25 ennemis ! 12 hommes calmes et qui visent tranquillement valent un régiment d'affolés.

Soyons de sang-froid au feu, et nous serons invincibles

130. **Comment on fait reculer l'ennemi.** — Si on avance *avec calme*, l'ennemi prend peur. *Jamais* l'ennemi ne vous attend si vous êtes résolus. Quand deux masses de cavalerie se précipitent l'une contre l'autre, *jamais* il n'y a choc, car les moins courageux tournent bride : toujours le vaincu perd beaucoup d'hommes frappés par derrière, tandis que le vainqueur ne perd presque personne. On a donc un avantage énorme à être les plus énergiques.

131. **Les hommes-horloges.** — Lorsque nous avons plusieurs devoirs donnés à l'avance, nous perdons du temps si nous ne savons pas commencer résolument. Beaucoup aiment mieux être commandés que d'avoir à *choisir* entre plusieurs choses à faire : ils sont comme des horloges qui marchent quand on les a remontées, mais qui ne peuvent pas « se remonter » elles-mêmes.

Les femmes souffrent de porter un corset, qui comprime l'estomac, rend la digestion pénible, et gêne les



Fig. 18. — Le courage militaire

(*Le Départ pour la Guerre*, par Rude, sur l'Arc de Triomphe, à Paris).

L'ennemi est à la frontière. Sous l'inspiration du génie de la défense nationale, jeunes et vieux marchent au devant de l'envahisseur : la Patrie est en danger!

mouvements respiratoires, mais elles ne font pas l'effort de *commencer* à s'habiller plus intelligemment.

De même, par routine, les mamans tuent chaque année des milliers d'enfants parce qu'elles les font manger trop.

132. **Les routiniers.** — De ce manque d'initiative, nous souffrons à chaque instant. Un observateur a écrit, pour le prouver, une page amusante :

« Vous vous levez, et en vous habillant, vous prenez une fiole contenant un tonique qui vous a été ordonné; vous comptez les premières gouttes, mais voici que le liquide se met à couler le long de la bouteille, par la raison qu'on a façonné le rebord du goulot sans s'occuper de sa destination. Cependant, des millions de ces fioles sont annuellement fabriquées par les verriers et vendues par des milliers de pharmaciens : preuve qu'on ne fait pas dans le commerce de grands frais de bon sens. Vous descendez déjeuner, vous voulez prendre de l'huile avec votre poisson : la bouteille a le même défaut que la fiole; elle est toute visqueuse des gouttes qui coulent le long du verre et elle tache la nappe. Voilà une autre catégorie de commerçants également si économes de réflexion, qu'ils ne font rien pour parer à un inconvénient manifeste. Le déjeuner achevé, vous prenez votre journal. Avant de vous asseoir, vous voudriez mettre un peu de houille sur le feu; vous en prenez un morceau avec les pincettes; il vous échappe. S'il est gros, il faudra vous y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à l'enlever, parce que les extrémités de la pincette sont polies. Les générations de fabricants se succèdent sans qu'on ait l'idée si simple de les dépolir au moyen de quelques coups de ciseau.

« Vous parvenez enfin à saisir votre morceau de charbon et à le poser sur le feu, et vous prenez votre journal. Vous n'êtes pas au bas de la première colonne que les

changements de position auxquels vous invitent vos sensations, viennent vous rappeler que les hommes ne savent pas encore faire un fauteuil. Cela continue de même toute la journée. Observez et critiquez : vous verrez que l'immense majorité des hommes ne dépensent qu'une somme très minime d'intelligence ».

133. **L'entrain.** — Une autre forme de l'initiative, c'est de se mettre rondement à son travail. Combien d'écoliers prennent avec mollesse leurs livres, leurs cahiers, bâillent, regardent en l'air, et perdent, sans s'en douter, bien des quarts d'heure !

S'ils ne savent pas se mettre au travail, les enfants dépourvus d'initiative ne savent pas jouer non plus. Ils n'organisent pas gaiement leurs jeux. Inertes, apathiques comme des malades, ils s'ennuient.

Ayons donc de l'initiative ! Commençons avec énergie ce que nous avons à faire ; attaquons vigoureusement la besogne et le plaisir. Si j'avais à choisir un ouvrier, ou un employé, ou même un mari pour ma fille, mon choix serait vite fait : je tâcherais de savoir s'il saute courageusement de son lit le matin ; s'il se débarbouille avec décision ; s'il attaque vivement son travail.

134. **Les empotés.** — S'il est lent à se débarbouiller, à s'habiller, s'il fait tout mollement, je ne le choisirais pas : ce sera un paresseux, toujours mécontent, qui manquera le train et laissera échapper les bonnes occasions. Tout le monde aide celui qui s'aide, mais c'est perdre son temps que d'aider qui ne s'aide pas lui-même. Mauvais ouvrier, mauvais employé, mauvais mari : c'est « un raté », qui sabotera son travail, gâtera sa vie et la vôtre, si vous la lui confiez. Il vous faut quelqu'un qui ne soit pas un empoté, qui sache faire de belle besogne et qui, rentré à la maison, sache tout animer de sa joyeuse et féconde activité.

135. **Le désordonné.** — Une autre forme de la volonté, c'est l'*ordre*, qui consiste à mettre les choses à la même place, de façon à n'avoir pas à les chercher.

Le désordonné est un égoïste qui fait travailler les autres pour lui. Si, après avoir joué, nous obligeons notre maman, déjà trop occupée, à ranger nos jouets, nous abusons de sa bonté.

En outre, comme tous les paresseux, ceux qui ne se donnent pas la peine de ranger leurs affaires sont bien sots, car ils doublent leur propre peine : ils ne trouvent plus rien. Sont-ils pressés, quelle mauvaise humeur ! « On leur a caché leur béret; on leur a pris leur livre ! »

Il faut se moquer d'eux et se bien garder de les aider ; ils prendront ainsi l'habitude de tout mettre en ordre. Quelle commodité, le matin, de trouver ses vêtements soigneusement rangés la veille, les cahiers, les livres à leur place habituelle !

Une ménagère sans ordre perd beaucoup de temps, car le nombre des objets est considérable et si on ne les remet toujours à la même place, on ne les retrouve pas facilement : on bouleverse trois ou quatre tiroirs; on chiffonne le linge, les vêtements. A la cuisine, on casse beaucoup parce qu'il faut remuer dix objets pour en trouver un et parce que des assiettes sont posées, en grand danger, sur des bols ou sur des petits pots.

A ce tohu-bohu, préférez un ménage soigné, où chaque chose est à sa place. Prenez l'*habitude* de l'ordre : chaque chose à une place, toujours la même.

Sujets à traiter. — Nécessité d'être patient. Distinguer la patience de la résignation. Qu'est la persévérance? Est-elle utile? Quels progrès permet-elle? Peut-on compter sur l'enfant sans courage? Montrez l'utilité du courage. Qu'est le sang-froid? Comment en acquérir? Pourquoi faut-il s'expliquer avec les gens? En quoi consiste le courage à la guerre? Il faut se mettre à l'ouvrage résolument. Comment les routiniers vous font-ils souffrir ? Qu'est-ce que l'entrain ? Décrivez les mous et les désordonnés.

III. — NOTRE LIBERTÉ EN DANGER. LES MALADIES DE LA VOLONTÉ. MOYENS DE LES GUÉRIR.

Sommaire

De terribles dangers menacent notre liberté. Ces dangers sont :

A) L'alcool.

B) Les revenants, la colère.

C) La malveillance, l'orgueil: la susceptibilité, le mensonge, etc.

D) L'argent et ses méfaits. Le besoin d'excitations violentes.

E) La tristesse, la timidité, la paresse, la peur.

On peut lutter avec succès contre ces dangers qui tendent à ruiner notre énergie.

A. — *L'alcool.*

136. **L'alcool excite agréablement.** — Un alcoolique, un ivrogne sont dignes de pitié, car ce sont des faibles de volonté. Il n'y a rien à dire contre l'usage modéré du vin, du cidre, de la bière. Ce serait une folie que de vouloir interdire d'en boire, mais il ne faut pas en abuser.

La légère excitation que produit l'alcool est agréable. L'ouvrier dont le travail est rude et monotone ; le désœuvré qui s'ennuie, ont plaisir à ce premier degré de l'ivresse qui leur fait voir tout en beau, les rend gais et contents.

Le danger commence. Peu à peu, pour se procurer la même excitation agréable, il faut boire un peu plus, puis un peu plus, et encore davantage; et petit à petit, on devient un alcoolique.

137. **Danger terrible!** — Très vite se développe l'impérieux besoin de boire. L'ouvrier quand il se sent fatigué, l'homme de bureau quand il s'ennuie, éprouvent l'irrésistible envie de « prendre un petit verre » « pour se remonter ». Ils sont perdus! Le besoin ne fera que grandir. S'ils ne réagissent, ils deviendront vite esclaves de ce besoin : ils éprouveront un malaise lorsqu'ils n'auront pas bu.



Fig. 19. — BUVEUR ET FUMEUR (d'après le tableau de BROUWER).

L'alcool est un poison, le tabac est un stupéfiant : voyez l'air hébété de ce pauvre fou. De quoi peut-il être capable ?

Bientôt le besoin de boire devient plus fort que la raison: le pauvre malade de la volonté ne peut plus résister! Quel désespoir! Il n'est plus maître de lui! Il boit même s'il veut ne pas boire. Il est perdu.

138. **Bon-à-rien, voilà ce que devient l'alcoolique.** — Les conséquences de l'alcoolisme sont tristes! Chaque jour le buveur perd de son énergie physique. Il est disposé à la tuberculose; il s'intoxique par le tabac (*fig.* 19); il

est sans résistance contre les maladies. Ce qui est plus grave, c'est que sa dignité s'en va ; il cesse d'être un homme pour devenir une véritable brute. On ne peut compter sur lui, car *il ne sait plus vouloir*. Ouvrier, on ne peut lui confier aucun travail délicat ou pressé. Partout où du sang-froid est nécessaire, on le refuse. Un maître-maçon, un couvreur, n'en veulent pas. On ne peut le laisser approcher des machines où il risque de se faire prendre. Père de famille, il ne peut nourrir sa femme et ses enfants qui pleurent de honte de le savoir méprisé. Citoyen, on achète son vote pour un verre.

En outre, un alcoolique a bien des chances d'avoir des enfants épileptiques ou détraqués. Hélas ! il ne fait pas de mal qu'à lui seul et il est très coupable.

139. **Un danger national.** — L'alcoolisme constitue un danger national[1]. Que chacun passe en revue dans son village natal les individus dont l'alcool a fait des *déchets sociaux* : les familles désolées, ruinées ; les enfants jetés à la misère, au vice, à la honte ; les gens dont la raison a sombré, soit parce qu'ils ont trop bu, soit, ce qui est plus effrayant, parce que leurs parents ont aimé boire ! Multiplions les résultats par le nombre des villages français, et nous serons épouvantés des ravages du fléau ! (*fig.* 20).

En ville, promenons-nous dans une rue ouvrière un samedi soir : dénombrons les bouges, les « assommoirs » où des brutes humaines vocifèrent, réforment le monde en paroles et finissent par se battre, et multiplions cette vision sinistre par des milliers de visions analogues que donneraient des centaines d'autres rues.

Le dimanche, promenons-nous devant les cafés et comptons les messieurs « bien mis » qui boivent l'ab-

1. « Sur 100 conscrits, 65 ont été l'année dernière refusés devant les conseils de revision dans les vallées des Vosges. 57 sur 100 ont été refusés devant les conseils de revision du département de l'Orne. »

sinthe et font ainsi provision de violence, de brutalité, de déraison pour le logis. Nous pourrons même apercevoir des enfants à qui les parents coupables font goûter le poison! Songeons à tous les cafés semblables où des centaines de mille de Français s'efforcent de nous faire une nation de déséquilibrés, de fous, d'épileptiques, et, inquiets de l'avenir, persuadons à nos amis de refuser « apéritifs » ou « digestifs » dont ils s'empoisonnent. Faisons le serment

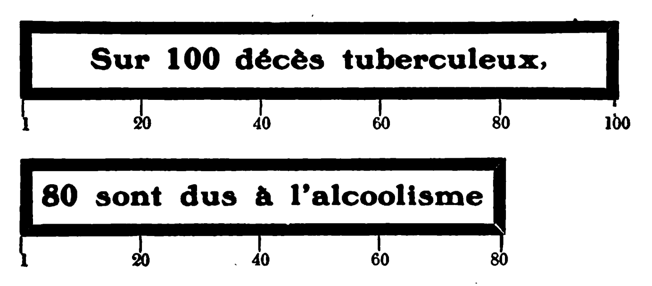


Fig. 20. — On a figuré ci-dessus, d'une façon parlante, les ravages néfastes de l'alcool sur les organismes déprimés par la tuberculose. Sur 100 décès de tuberculeux, 80 sont des tuberculeux alcooliques. On a pu dire avec raison : *L'alcool fait le lit de la tuberculose.*

que, chefs de famille, jamais, *jamais* nous ne toucherons aux alcools, car ils menacent de conduire une partie de la nation dans les hôpitaux d'aliénés et ils multiplient les actes insensés et les crimes!

140. **Que faire?** — Que faire contre cette passion qui est dangereuse parce qu'elle commence doucement, et se développe peu à peu? Réduire le nombre des cabarets? Peut-être, mais les lois sont impuissantes. On ne peut s'adresser qu'à la raison et à la volonté. Je passe chaque jour devant une foule de cafés et de cabarets: je n'ai jamais la tentation d'entrer. Un buveur, lui, traversera la ville pour aller boire! Il mangera salé pour se donner

soif! *Il n'y a que ceux qui ne veulent pas boire qui ne boivent pas.*

141. **Un seul remède : la volonté!** — Il n'y a qu'un remède à l'alcoolisme, c'est que chaque enfant décide pour lui-même qu'il boira du vin, du cidre, de la bière avec modération, et qu'il décide aussi que jamais il ne boira de l'absinthe, ni du vermouth, ni des apéritifs, ni de l'eau-de-vie, ni des liqueurs.

Il faut que celui qui se sent faible, ne fréquente pas des camarades buveurs. Il faut qu'il sache, avec bonne humeur, endurer leurs plaisanteries et repousser avec fermeté leurs invitations. S'il ne peut éviter d'entrer, qu'il prenne un café ou du lait, ou au pis aller un verre de vin, ou de bière, *jamais d'eau-de-vie* ni surtout *d'absinthe.*

142. **Eau-de-mort.** — Les buveurs, surtout ceux qui sentent qu'ils commencent à être esclaves de leur vice, essaient de s'excuser par de mauvaises raisons. Ils sont aidés par le langage : ils croient qu'une « boisson forte » fortifie. N'est-il pas désolant qu'on appelle eau-de-vie un poison qui est une *eau-de-mort?*

143. **L'alcool ne réchauffe pas et n'enlève pas la fatigue.** — Les buveurs disent que boire « réchauffe et soutient ». C'est une illusion. L'eau-de-mort fait que le sang se porte à la peau. On se sent chaud au visage, mais étant près de la peau, le sang se refroidit davantage et un thermomètre suffit à prouver que le buveur s'est *en réalité* refroidi.

« Ça ôte la fatigue ». Illusion encore. L'alcool endort le cerveau et le buveur sent moins la fatigue, mais cette illusion ne la détruit pas.

144. **L'alcool ne conserve que les cadavres.** — Mais un tel, qui est très vieux, a toujours bu! Donc l'alcool

conserve. Superstition ! Le vieux buveur use une santé robuste qu'il a reçue de générations de gens sobres et sains; mais il l'use si bien que ses enfants à lui seront des déséquilibrés. Il ressemble à un homme qui a hérité d'une grosse fortune et dont les enfants seront dans la misère. L'alcool ne conserve que les cadavres d'animaux que les naturalistes mettent dans des bocaux.

145. — D'autres disent « c'est le métier qui veut ça ». Sottise, car aucun métier ne veut que l'on s'affaiblisse, qu'on perde sa raison. Si on a soif, qu'on boive de l'eau coupée de vin, ou mieux de l'eau sucrée, et coupée de quelques gouttes de vinaigre.

146. **Le buveur nous nuit.** — D'autres buveurs disent : « Je suis libre de boire, je ne fais de tort qu'à moi. » Erreur ! Le buveur fait tort à ses enfants qui naîtront déséquilibrés ou épileptiques. Il fait tort à sa femme qu'il a trompée en lui promettant de travailler pour elle, et qu'il jette dans la misère. De plus, s'il continue, il deviendra un *déchet* social, un fainéant que nous devrons nourrir, et qui sera malade à nos frais dans les hôpitaux. Non, il n'a pas plus le droit de boire avec excès que de voler, et *cela nous regarde tous*.

147. **Ce qu'il faut répondre.** — Appelons toujours l'eau-de-vie eau-de-mort. Ne laissons jamais affirmer sans protester que l'alcool réchauffe, ou qu'il ôte la fatigue, ou qu'il conserve. Ne laissons pas dire que le métier veut qu'on boive de l'alcool, ni que boire ne fait de tort qu'au buveur.

Les buveurs sont des faibles de volonté. Leur désir de boire et de s'excuser leur fait répéter les mêmes excuses. Ne les écoutez jamais sans les contredire. Dix fois, vingt fois, cent fois s'il le faut, affirmez qu'en disant que « le métier veut ça », ils se trompent. C'est en répétant des

centaines de fois la vérité à un fou, qui ne *veut* pas l'entendre, qu'on le guérit.

Un buveur a vraiment une folie qui commence; il essaie de se tromper; il refuse de voir la vérité; obligeons-le à la regarder en face.

Ne laissons jamais dire le lendemain d'un excès de boisson : « Comme nous nous sommes amusés! » Vous vous êtes fatigués, oui; vous avez crié, oui; vous vous êtes conduits comme des barbares, oui. Vous vous êtes amusés? Oh! que non!

148. **Comment s'excuse l'ivrogne.** — « Combien d'excuses l'ivrogne ne trouve-t-il pas à chaque nouvelle tentation! C'est un nouveau crû dont il faut qu'il apprécie la qualité... Le vin est versé, ce serait un péché de le laisser perdre. Eh, quoi! Il y en a d'autres qui boivent, et il serait bien grossier de ne pas accepter une invitation. Ou bien notre homme se dira qu'il ne saurait sans cela venir à bout de son travail; ou bien qu'il ne boit pas pour boire, mais pour ne pas trop sentir le froid; ou bien que c'est fête aujourd'hui; ou bien qu'il le fait pour s'encourager avant de prendre la plus énergique résolution d'abstinence qu'il ait jamais prise; ou bien ce n'est que pour cette fois-ci: une fois n'est pas coutume! etc. — C'est, au bout du compte, tout ce que vous voudrez, excepté *d'être un ivrogne*. Voilà l'idée qui ne veut pas rester dans la conscience du malheureux, l'idée à laquelle il ne peut pas faire attention. Mais si une fois il devient capable d'accepter cette façon de voir les choses, s'il se cramponne à cette idée qu'être ce qu'il est, c'est être un ivrogne et rien d'autre, il n'est pas probable qu'il le restera longtemps. »

Donc le premier moyen de combattre cette passion, c'est de s'obliger à regarder ce qu'on est, et de se dire : « Si je bois ainsi, *c'est que je suis réellement un ivrogne*. »



Fig. 21. — La paix au foyer
(d'après un tableau de Brouillet. Musée du Luxembourg).

Ici, tout respire le bonheur, et le secret de ce bonheur,
c'est l'union dans la famille.

Rôle des femmes dans la lutte contre l'alcool. — Une jeune fille soucieuse de son bonheur doit prendre garde d'épouser un jeune homme qui a déjà l'habitude de boire.

Elle se préparerait un avenir affreux. Les enfants d'alcooliques sont souvent rachitiques, dégénérés, ou épileptiques.

La femme et la jeune fille, quand le père ou le fils commencent à boire, doivent employer toute leur énergie pour les empêcher de devenir des ivrognes.

L'homme qui commence à boire est un malade, atteint d'une folie naissante. C'est au début qu'il faut essayer de lutter : plus tard, ce sera très difficile.

Il faut *chercher les causes* qui affaiblissent la volonté, et les faire disparaître ou bien les atténuer. Le mari, le frère, le fils est-il épuisé et découragé par un travail rebutant et monotone? Tâchons de lui trouver du travail ailleurs. Si c'est impossible, ingénions-nous pour le bien nourrir et faisons-le coucher de bonne heure chaque soir et laissons-le tard au lit le jour de repos.

S'il s'ennuie, entourons-le bien. Ayons le soir, de temps en temps, la visite d'amis qui ne boivent pas. Le dimanche, l'hiver, organisons à la maison une partie; quelques crêpes ou beignets, une bouteille de vin du pays, du café ou du lait et de la gaîté : les plus pauvres peuvent avoir ce plaisir. L'été, réunissons-nous à une ou deux familles et allons dîner dans les bois. En un mot, faisons-lui goûter cette *paix du foyer* dont il est si difficile de se passer (*fig.* 21).

Si nous habitons la ville, allons parfois au théâtre avec notre mari. S'il pleut, que les enfants fassent une lecture émouvante. Surtout, gardons-nous de répondre à la mauvaise humeur par de la mauvaise humeur : que de ménagères toujours tristes, plaintives, grondeuses, acariâtres, chassent leur mari au

cabaret! Il faut du plaisir et de la joie : choisissons des plaisirs et des joies saines.

Faisons notre intérieur propre et gai. Imitons cette femme qui « si elle n'avait qu'un croûton de pain pour le dîner, veillait à ce qu'il fût convenablement apprêté ».

Femmes et jeunes filles, soyez toujours bien proprettes. Rien ne rebute comme une femme en loques, sordide.

L'eau et le savon ne sont pas chers : qui dit malpropre, dit fainéante, et cette fainéantise rend la maison odieuse.

Il ne faut pas raisonner, encore moins injurier un homme qui a bu : presque tous les drames de l'ivrognerie proviennent de l'imprudence ainsi commise. Lorsque l'ivrogne est gris, on ne doit que le soigner. C'est lorsqu'il est à jeun qu'on peut le raisonner. Alors, ne lui permettons jamais de s'excuser sans l'obliger à bien voir ce qu'il fait. Patiemment, doucement, combattons les excuses qu'il donnera. Dans sa folie commençante, il essayera de se tromper lui-même, de se payer des mauvaises raisons étudiées ci-dessus. Ne le laissons pas faire. Montrons-lui aussi la saleté des cabarets, l'air vicié qu'on y respire. Jolie société que celle d'ivrognes, au visage aviné et répugnant, qui chantent d'une voix éraillée ou se disputent!

Il faut l'obliger à bien voir, à détailler les misères et la honte d'une famille de buveurs et opposer à ce triste tableau celui d'une famille d'ouvriers laborieux, économes, estimés et heureux.

Il faut patiemment, mais avec résolution, faire des appels énergiques, clairs, mais affectueux à son intelligence et l'obliger à bien voir en face ce qu'il ne veut pas voir. Prions ses amis de nous aider dans notre tâche afin de sauver une volonté qui fléchit.

Veillons sur son entourage. N'hésitons pas à rompre brutalement avec les camarades buveurs qui essaient d'entraîner notre malade. Au besoin, obligeons-le à changer d'atelier; changeons même de quartier pour éviter des fréquentations mauvaises.

Si malgré notre patience, notre affection, notre énergie, nous ne parvenons pas à le sauver, quel désespoir! La mère aura de lourdes responsabilités, et elle devra examiner sérieusement si le souci de l'éducation des enfants ne l'oblige pas à se séparer d'un malheureux qui la plonge dans la misère, qui la bat et qui donne un exemple affreux aux garçons qui grandissent. Mais elle n'aura le droit d'en venir là que si elle a tout fait pour guérir le pauvre aliéné auquel son sort est lié.



Sujets à traiter. — Pourquoi boit-on? Danger de boire. Que devient l'alcoolique? Quels dangers nous fait-il courir? Comment s'excuse un ivrogne? Quel est le remède à l'alcoolisme? L'alcool réchauffe-t-il? Conserve-t-il? Ce qu'il faut dire à l'alcoolique. Comment lutter contre l'alcool? Que peuvent faire les jeunes filles et les femmes?



B. — *Les revenants : la colère.*

149. **La colère est un accès de folie.** — Nous ne devons nous laisser guider que par la raison. Nous cessons d'être un homme quand une violente émotion comme la colère nous fait perdre la raison. La colère est un court accès de folie (*fig.* 22). Chez l'individu en colère, la « bête humaine », tranquille d'habitude, s'insurge ; elle réduit au silence la raison, et l'homme redevient une brute.

Regardez la laideur d'un enfant en colère ! Les sourcils sont froncés, le visage est rouge, les narines sont frémissantes et dilatées, les dents serrées et découvertes, comme prêtes à mordre ; les poings sont crispés, prêts à frapper brutalement, à donner peut-être un mauvais coup. Deux enfants qui se battent sont comme deux chiens furieux.

La colère violente est une attaque de convulsions ou d'épilepsie. L'individu est fou, car il ne comprend plus rien ; il devient incapable de réfléchir aux conséquences de son action : il ne raisonne plus. On voit des mères en colère battre leur enfant au risque de l'estropier pour la vie. D'autres lui tirent violemment les oreilles risquant de lui déchirer le tympan et de le rendre sourd. Combien de maris dans un accès de fureur alcoolique, cassent leur mobilier, blessent leur femme ! La colère est si bien un accès de folie que, chaque jour, des malheureux tuent sans le vouloir, désespérés, mais trop tard : un coup de pied dans le ventre, et voilà un meurtrier ! Combien d'enfants, d'un coup de pierre, crèvent un œil ou blessent gravement d'autres enfants !

150. **La colère modérée, demi-folie.** — La colère est terrible parce qu'elle devient facilement violente. Même

d elle est modérée, c'est un accès de folie, car le eux continue à crier quand on ne peut plus l'en- 'e.

demi-fou qu'est un homme de mauvaise humeur te pour rien et sans esprit de justice. Quand le dîner



Fig. 22. — LA GUERRE AU FOYER
(d'après le célèbre peintre anglais HOGARTH).

un tableau de la désunion; chacun est livré à ses instincts et vic- e ses nerfs. C'est la colère déchaînée dans toute sa stupidité : enfants s s'enfuient.

n retard, il ne s'inquiète pas de savoir si c'est pour ıotif légitime et il « bougonne » au lieu d'aider sa ıe. Il s'irrite parce que la soupe est trop chaude, ou froide, ou pas assez salée, ou trop salée ; il n'est is content et, quand il part, on respire ! C'est un -joie.

151. **Il n'y a guère de bonnes colères.** — Aucune éclipse de la raison n'est bonne. Or, la colère empêche de bien observer et de bien raisonner. Elle ne peut être excusée que lorsqu'elle est transformée en *indignation* contre les maux occasionnés par des personnes vicieuses ou paresseuses. C'est alors une révolte légitime contre le mal, contre quelqu'un ou quelque chose « d'indigne ». Mais cela ne supprime pas le mal. Il vaut mieux en rechercher les *causes* et les modifier. Par exemple, nous sommes indignés de voir des jeunes filles s'exténuer tard la nuit pour gagner un salaire misérable. Examinons si, en achetant trop bon marché, nous ne sommes pas *cause* pour notre part de cette cruauté. Au lieu de nous indigner, n'achetons rien et empêchons les autres d'acheter chez les couturières, tailleurs, lingères qui ne payent pas assez leurs ouvriers. Ne demandons à l'indignation que l'énergie pour observer, réfléchir et trouver les *causes* du mal et pour y porter remède.

152. **Les causes de la colère.** — La colère a des causes. Elle vient souvent de la faiblesse : les malades s'irritent facilement, ainsi que les vieillards. Mais beaucoup de gens se mettent en colère parce qu'ils sont excités par l'abus des viandes et du vin, par les apéritifs, par l'eau-de-vie.

Le seul remède, c'est d'éviter les fatigues inutiles, c'est une nourriture douce et le refus de tout alcool.

Quand les petits enfants sont irritables et qu'ils crient pour rien, c'est souvent la punition du père, qui a bu autrefois trop de petits verres, d'absinthe ou de vermouth, et son enfant est né avec un cerveau excitable.

Les mamans qui allaitent leurs bébés doivent faire très attention : elles boivent souvent du vin pour se « remonter ». Or, le vin contient de l'alcool. La bière aussi et cet alcool passe dans le lait et les enfants sont excités, agités, ils crient, ils ont même parfois des convulsions.

153. **Ne répondons jamais à la colère par la colère.** — Une fois que nous aurons résolu de faire effort pour ne jamais perdre notre sang-froid, même si nous vivons auprès de colériques, nous souffrirons moins. Si nos parents sont irritables, cherchons-en la cause : c'est ou la fatigue, ou la mauvaise santé, ou l'alcool.

Si les causes ne peuvent être atténuées et que l'existence soit trop pénible, travaillons avec un redoublement de courage à apprendre un métier afin de trouver des conditions qui permettent une vie saine.

Si on nous accuse injustement, ne répondons pas : à quoi bon? Nous nous justifierons *après*, quand la raison sera revenue. Si on est trop méchant ou brutal, sortons sans rien dire, revenons plus tard. N'opposons jamais la colère à la colère, car on s'exaspère les uns les autres et il n'en résulte rien de bon : essayons d'une diversion. En parlant d'autre chose, en éveillant d'autres associations d'idées, on peut souvent dissiper l'obsession du coléreux.

Si la colère est contagieuse, le calme l'est aussi : soyons donc calmes. A la colère n'opposons que la tristesse et le sang-froid, car c'est un mauvais moyen, si quelqu'un perd la raison pour un moment, de la perdre aussi soi-même.

154. **Comment maîtriser sa colère.** — Si tu es naturellement colérique ou irritable, prends la résolution, et penses-y souvent, d'être maître de tes « revenants ». Dis-toi que tu veux rester libre et, quand tu seras bien persuadé que toute colère est un accès de folie, dis-toi bien que tu ne veux pas être un fou, même pour un moment.

Un bon moyen d'apaiser sa colère, c'est d'éviter de parler. Chaque mot donne en effet une impulsion nouvelle à l'excitation, de sorte qu'en exprimant son irritation, on la fait croître. C'est la boule de neige.

155. **Évitons les colériques.** — Nulle folie n'étant aussi contagieuse que la colère, évite la société des enfants

irritables. Fuis les disputes! Un camarade colérique étant un camarade qui a des accès de folie pendant lesquels il insulte, ou frappe, ou déraisonne, il faut éviter de jouer avec lui et décider que tout enfant qui, au jeu, se met en colère est disqualifié et doit quitter la partie jusqu'à ce que sa raison ait repris le dessus.

156. **Que faire si on nous insulte?** — Si quelqu'un t'insulte grossièrement, pourquoi avoir une crise de folie? Reste calme. Seras-tu moins raisonnable qu'un grand chien qui passe dédaigneux devant un roquet qui aboie? Les injures ne prouvent que la mauvaise éducation de celui qui insulte. Parce que celui qui m'injurie a trop bu, faut-il que moi, qui n'ai pas bu, je perde la raison comme lui?

157. **La colère coûte cher.** — Aucun fléau n'a plus coûté à l'humanité que celui-là: c'est une folie contagieuse, car des nations entières entrent en fureur et font la guerre pour des motifs stupides. On se massacre pour des croyances (guerres de religion), pour posséder des pays inutiles (guerre entre la Russie et le Japon pour la Mandchourie). On brûle les maisons, on brûle les récoltes, on prend plaisir à faire souffrir : c'est la bête humaine devenue féroce. Toute l'histoire n'est pleine que de massacres inutiles.



Sujets à traiter. — Montrer que la colère est un accès de folie. Y a-t-il de bonnes colères? Énumérez les causes de la colère. Comment se conduire en présence d'un coléreux? Que faire si on est coléreux soi-même? La colère est-elle inoffensive?

C. — *La malveillance, l'orgueil, la susceptibilité, le mensonge, etc.*

158. **La médisance.** — Tu es en colère parce qu'on a mal parlé de toi? Mais toi, n'as-tu jamais mal parlé des autres, et souvent avec bien de la légèreté? De plus, sais-tu si celui qui rapporte les paroles n'essaye pas, par perversité, de brouiller ensemble les gens? Il y a des méchants qui excitent les chiens pour les faire battre. De même les malveillants excitent sournoisement les gens, heureux d'avoir semé la haine et les colères. Ils sont bien méprisables et le moyen de les réduire à l'impuissance, c'est d'aller s'expliquer franchement avec ceux dont ils ont rapporté les propos.

Si tu es en colère parce qu'on t'a manqué de parole, ou qu'on a manqué d'égards envers toi, ou qu'on a fait une sottise qui t'ennuie, demande-toi si tu es parfait, si jamais tu n'as manqué un rendez-vous, ni commis une maladresse envers autrui? Tu verras que nous souffrons tous, à chaque instant, des imperfections de la nature humaine. Le seul moyen pour toi d'en moins souffrir, c'est de faire effort pour te perfectionner, pour devenir calme, patient, généreux et, pour cela, tu dois *refuser* de mal parler des autres.

159. **L'orgueil est une faiblesse de volonté.** — D'ailleurs, d'où vient que nous sommes si susceptibles? C'est que nous ne sommes pas modestes : dans notre orgueil, nous nous figurons que nous sommes le centre du monde. Chacun doit faire attention à moi, être plein d'égards pour moi : si quelqu'un, pressé, ou distrait, ou inattentif,

comme je le suis souvent moi-même, passe sans me saluer, ou en me saluant à peine, me voilà blessé! N'est-ce pas ridicule?

Qu'est-ce que cela peut me faire, si je suis courageux et si je vis honnêtement, qu'un tel ne fasse pas attention à moi? Tant pis pour lui. Je sais comment je vis et je n'ai besoin d'être approuvé que par ma conscience et par ceux qui me connaissent et qui m'aiment. Si mes parents et mon maître m'aiment et m'estiment, je puis dédaigner les camarades d'école peu intelligents qui se moquent de moi ou me dédaignent parce que je suis moins bien habillé qu'eux, ou parce que mes parents sont moins riches que les leurs.

160. **Si on est injuste pour nous, l'avenir sera juste.** — Même si personne ne m'aime parce que je suis laid et contrefait, je ne me fâcherai pas. Comme Michelet, quand il était petit et pauvre et qu'on se moquait de lui au lycée, je réagirai. La vie est longue pour ceux qui sont énergiques et droits, et elle leur réserve bien des compensations. Si le présent te fait souffrir, compte surtout sur toi-même. D'ailleurs, sois tranquille: si les hommes sont injustes, ils sont inconstants, ils ne sont pas injustes longtemps et tout garçon honnête et énergique finit par s'imposer à l'estime de son entourage. Donc, même dédaigné, ne te mets pas en colère, essaie de *valoir mieux* et l'avenir te donnera ta revanche.

161. **Le boudeur est un malade.** — Examinons un enfant boudeur ou une fillette boudeuse. Ils sont « butés », grincheux, désagréables.

C'est une espèce de colère sourde: elle se traduit par une mauvaise humeur qui dure des heures et parfois des jours, et même des semaines. Le boudeur n'écoute aucun conseil, aucune bonne raison: il a donc un véritable accès de folie.

Mais presque toujours les boudeurs sont des malades : on n'en obtient rien par la violence. Il faut essayer de la douceur patiente, et si elle ne réussit pas, il faut attendre que la crise soit passée. C'est *après*, dans l'intervalle lucide entre deux accès, qu'il est possible de montrer doucement la laideur et la sottise de la bouderie.

Parfois la plaisanterie réussit. « J'avais, écrit une dame, une amie boudeuse, mais très intelligente.

« A l'annonce d'un accès, je lui disais : « Notre brouille « est-elle définitive, alors tout est bien. Mais si tu dois « dans une heure ou huit jours vivre de nouveau en bon « accord avec moi, autant que ce soit tout de suite. » Elle riait et la bouderie était terminée. »

162. **La susceptibilité est une faiblesse douloureuse.** — L'enfant susceptible est facile à offenser. La susceptibilité rend malheureux. N'est-il pas douloureux, si quelqu'un sourit, de croire qu'il se moque de moi? Si quelque distrait ne me voit pas dans la rue, d'en être blessé?

Y a-t-il un *esclavage* pire que de faire dépendre notre tranquillité d'esprit, notre contentement, des égards, de l'attitude plus ou moins polie, de l'amabilité de quelqu'un qui est distrait ou malveillant?

Il ne faut jamais essayer de guérir quelqu'un de susceptible par la moquerie. Il faut, au contraire, l'encourager, lui donner confiance en lui-même, lui montrer quel esclavage c'est que d'être trop sensible à l'opinion des autres.

163. **Le mensonge. Il est difficile de voir la vérité.** — Qu'un accident arrive, chacun le raconte avec des détails différents, et cependant tous mentent certainement, sauf un. Peut-être mentent-ils tous. J'ai vu un enfant se sauver étourdiment et tomber sous les roues d'un char. Un individu accusa, de bonne foi, le charretier qui avait une vilaine figure, d'avoir *poussé* l'enfant : on l'au-

rait arrêté si je n'avais pu affirmer son innocence. Déjà, la foule le menaçait; or, j'avais aperçu le charretier se jeter en avant pour chercher à retenir l'enfant, et c'est ce geste qui le fit accuser.

Il est difficile de voir la vérité et de la dire telle qu'elle est, et pour ne pas mentir, il faut savoir bien regarder, bien écouter.

164. **Quelle sottise que de mentir!** — Voir et dire la vérité donne à la conduite quelque chose de loyal, qui inspire confiance à tout le monde. Ne pas mentir, c'est une force très grande. Si nous prenons un commerçant à tromper une seule fois, nous n'aurons plus confiance en lui. Une domestique qui nous a menti une seule fois, devient suspecte. De même, un enfant qui ment reste discrédité : on n'aura plus en lui cette confiance qui fait la vie de famille si douce. Aussi quelle sottise que de perdre la confiance de ceux qui nous entourent!

165. **Le menteur est un faux-monnayeur de la parole.** — La vie sociale repose sur la confiance : la famille, c'est le mari et la femme ayant confiance l'un dans l'autre; l'école, c'est la confiance des élèves dans la loyauté du maître; l'armée, c'est la confiance que chacun fera son devoir.

Nous vivons tous de confiance.

Les menteurs qui tendent à détruire cette confiance nécessaire sont aussi ennemis de la société que les faux-monnayeurs.

166. **Nos passions sont cause de bien des mensonges.** — Nos passions (colère, amour, haine, etc.) faussent notre vue des choses. Un fanatique ne peut admettre qu'un libre-penseur soit honnête. En politique, les hommes aveuglés par la haine calomnient leurs adversaires.

Une mère est portée à excuser chez son enfant des fautes graves.

Dès qu'on est la proie d'une passion surtout mauvaise, on vit dans le mensonge : on perd le sentiment de la vérité.

167. **On ment parce qu'on est lâche.** — D'où vient cette laideur du mensonge? D'abord de sa cause habituelle qui est laide. Cette cause, c'est un manque de courage, une faiblesse pitoyable, une véritable lâcheté.

Beaucoup d'enfants mentent par peur d'un reproche ou d'une correction. Un enfant a mal agi, il rentre les vêtements salis ou déchirés, les chaussures mouillées: pour expliquer ses malheurs, il ment, il invente des histoires dont d'ailleurs les parents ne croient pas un mot. C'est manque de courage : l'enfant n'ose avouer la vérité. Emporté par le désir de jouer, il est entré dans l'eau, il a refusé de penser qu'il faisait mal. Il a été faible une première fois, en se laissant vaincre par sa passion à jouer, et maintenant il faiblit devant la peur d'une punition méritée; il ment. Il a été deux fois lâche.

168. **Mensonges des paresseux.** — Le paresseux lui aussi, est lâche devant l'effort à faire. Il n'est jamais prêt. Il sait mal ses leçons; il fait ses devoirs sans conscience. Il essaye de tromper son maître ou ses parents, plutôt que d'avouer sa faute et de dire: « Oui, je suis un paresseux, j'ai peur de la besogne ». Il invente des circonstances extraordinaires qui l'ont *empêché* de faire son devoir! Il a été lâche devant le travail : il est lâche une deuxième fois en essayant d'éviter les conséquences de sa paresse.

169. **Mensonges des vaniteux.** — On ment beaucoup par vanité, pour paraître ce que l'on n'est pas. Le menteur se vante, comme les chasseurs, de prouesses qu'il n'a

pas faites; il se vante de relations qu'il n'a pas, d'une fortune qu'il n'a pas, de succès qu'il n'a pas eus.

Le vaniteux ne ment pas seulement en paroles : il ment aussi par ses actes. Il se donne beaucoup de mal pour *paraître* riche : il exhibe des toilettes non payées; il a un salon qu'il doit, etc. Ce mensonge en actes est d'autant plus inutile qu'il ne trompe personne. Si nous n'avons pas de fortune, cela se voit à bien des détails, qui trahissent la pauvreté. On voit les oreilles de l'âne sous la peau du lion : on a une belle robe et des bottines éculées! On ne trompe jamais longtemps, et les gens sont impitoyables pour les vaniteux qui « jettent de la poudre aux yeux ». Cette vanité, nous le verrons, amène souvent des malheurs.

170. **Les vaniteux sont des serfs.** — D'ailleurs la vanité est un état d'esprit d'esclave ou de serf. Quelle honte pour un homme de n'avoir conscience de sa dignité que si les autres la respectent!

Ces pauvres sots ne sont sûrs d'exister que si les voisins pensent qu'ils existent.

Un « homme » ne consent pas à se faire l'esclave de l'opinion de gens souvent malveillants ou mal renseignés: il ne reconnaît d'autre juge que sa conscience. Aussi les mensonges du vaniteux sont-ils l'aveu qu'il est courbé devant ce maître capricieux qu'est l'opinion publique.

171. **Mensonges calomnieux.** — Il est d'autres mensonges plus laids : ceux que l'on fait sur quelqu'un qu'on jalouse ou qu'on déteste. La haine et la jalousie nous rendent aveugles pour les qualités. En revanche, elles nous rendent clairvoyants pour les défauts: elles changent même le bien en mal! Aussi ces vilaines passions sont-elles cause de bien des mensonges. Se laisser diriger par elles, c'est se livrer au mensonge. L'esprit de parti, par exemple, pervertit si bien l'intelligence, que les exaltés

prêtent à leurs adversaires les vilenies les plus invraisemblables.

172. **La méchanceté est une des deux choses absolument mauvaises.** — La méchanceté est, comme la paresse, absolument mauvaise. On peut faire quelque chose avec l'orgueil, avec la colère. En les dirigeant bien, l'orgueil peut se changer en dignité, la colère en indignation contre l'injustice; mais il n'y a rien à faire d'un méchant. Le méchant est malveillant, malfaisant, volontiers cruel : il ne peut être que nuisible.



Sujets à traiter. — Que faire en présence d'une médisance? d'un manque d'égards? d'une injustice? Comment faire en présence d'un boudeur? d'un susceptible? Est-il facile de savoir la vérité? Est-il intelligent de mentir? Énumérez les causes du mensonge. Que penser du vaniteux? Quels sont les mensonges les plus laids? Y a-t-il quelque chose d'utilisable dans la méchanceté?



D. — *L'argent et ses méfaits. Le besoin d'excitations violentes.*

173. **L'argent. Son pouvoir terrible.** — L'argent a un pouvoir terrible, car il représente la possibilité de faire *travailler* autrui. D'autre part, nous-mêmes, nous avons besoin d'argent pour vivre et pour faire vivre les nôtres. Nous pouvons être malades, devenir estropiés ; nous vieillirons et deviendrons moins capables de travailler : aussi est-il prévoyant de ne pas dépenser au fur et à mesure tout l'argent que nous gagnons.

L'ouvrier qui peut avoir quelques avances gagne en indépendance ; il peut refuser des conditions de travail indignes d'un homme. Celui qui n'a aucune avance est livré sans défense à ceux qui veulent le payer trop peu pour un dur travail.

En outre, les économies du travailleur ont une valeur morale, car épargner suppose un grand effort de volonté. Il faut savoir, en vue d'un avenir lointain, renoncer à bien des jouissances, à bien des tentations, à bien des fantaisies.

Combien de mères de famille ne peuvent entrer dans un grand magasin sans être affolées et sans acheter des choses inutiles. *Il n'y a rien de plus cher que ce qui est bon marché et dont on n'a pas besoin !*

174. **Effroyable gaspillage d'argent.** — Il est triste de songer combien il entre de gaspillage dans nos dépenses.

Gaspillage, les bonbons ou les gâteaux pour les enfants, le tabac, les petits verres d'alcool ou les verres de

vin. Dans les grandes villes, le brillant comptoir du marchand de vins attire les faibles comme la lampe, le soir, attire les mouches. Un ouvrier qui dépense une partie de sa paye à jouer aux courses ou à boire le samedi et le dimanche, est un fou. Ce qui rend la ville meurtrière, ce sont les occasions de dépenser et de s'étourdir : c'est l'entraînement.

175. **La vanité sotte.** — Une autre cause de gaspillage, c'est une vanité sotte qui nous porte à paraître plus riches que nous ne sommes. Madame ou Mademoiselle veulent des toilettes qui attirent les yeux. Un petit employé veut un salon : mais, nous l'avons vu, mille détails dans la toilette ou dans le salon trahissent la pauvreté, et on ne trompe que les sots.

176. **Le vrai luxe.** — Osons rester simples. Le vrai luxe, c'est la propreté parfaite: elle vaut mieux que les tapis et les tentures, nids à poussières!

Propreté, air pur, lumière, voilà le luxe des gens intelligents. Un petit ménage qui sacrifie la meilleure chambre pour un salon et qui s'endette pour acheter des meubles inutiles est un ménage peu intelligent.

177. — Ceux qui ont de petites économies sont souvent guettés par les voleurs. Aussi ne gardez pas d'argent chez vous. Ne vous laissez pas non plus tenter par des offres de placements à gros intérêts. L'argent ne rapporte pas plus de 3 à 4 %. Si on vous offre plus de 4 %, c'est que le placement est dangereux. A 6 %, vous avez probablement affaire à des escrocs. Placez donc votre argent en rentes sur l'État ou sur les chemins de fer : laissez spéculer ceux qui ont de l'argent à perdre.

178. **Genre de bonheur que peut donner l'argent.** — Il ne faut pas beaucoup d'argent pour être heureux. L'ar-

gent ne donne pas les joies profondes de la vie, qui sont: la santé, les affections de la famille, le sentiment des beautés de la nature, les joies de l'esprit. Ces joies ne sont données qu'aux natures généreuses. Aux têtes vides, aux pauvres de cœur et d'esprit qui s'ennuient, l'argent donne les plaisirs de la vanité (beaux habits, meubles inutiles, dîners fins), qui ne remplacent pas les joies réelles!

179. **Le vrai bienfait de l'argent.** — L'avantage de l'argent, c'est de donner la sécurité contre une maladie possible. Grâce à lui, le père de famille est assuré du lendemain pour ses enfants et pour sa femme. Quelle douleur de penser qu'une maladie, un accident, la perte d'une place peuvent plonger dans la misère noire ceux dont nous avons pris la responsabilité!

Rendons impossible ce malheur!

Coupables sont les ouvriers, les employés qui, pouvant mettre de côté *si peu que ce soit*, ne le font pas sous prétexte que ce n'est pas la peine!

Deux ou trois centaines de francs économisés peuvent, à un moment critique, donner du courage et permettre d'attendre une bonne occasion. Au contraire, l'imprévoyant se trouve toujours face à face avec la misère. Les bons ouvriers n'ont pas de pires ennemis que les gaspilleurs obligés d'accepter le travail à des prix de famine.

180. **L'ouvrier qui boit fait de la misère.** — En se privant de boire inutilement, l'ouvrier qui saurait résister aux occasions, serait plus heureux, plus libre, plus indépendant que bien des employés. Il est difficile d'évaluer ce que l'ouvrier dépense au cabaret. Ce qui passe, petit verre par petit verre, dans la poche du marchand de poison, c'est la sécurité, le bonheur de la famille; c'est l'apprentissage d'un bon métier pour les enfants; c'est la vieillesse assurée, honorée, tranquille.

181. **Mouches et araignées.** — O les sots! Ils ont la chance d'avoir un travail rémunérateur, et, viennent la maladie, la vieillesse, ils seront aussi misérables que des mendiants!

Enfant, regarde avec pitié ces malheureux qui boivent au cabaret. As-tu vu une araignée engluer une mouche dans ses fils, la sucer et la rejeter vidée? Le marchand d'alcool attire, lui aussi, l'ouvrier, l'englue par l'habitude de boire; il s'enrichit de son salaire et le rejette misérable, propre à rien, vidé.

182. **L'avare est un fou.** — La crainte du lendemain, le sentiment insupportable de l'insécurité pousse des personnes mal équilibrées à amasser plus d'argent qu'il n'est nécessaire. Ces avares vivent si misérablement qu'on se demande en quoi la misère réelle serait plus dure pour eux. De plus, ils perdent le sens moral; ils lésinent, volent; ils exploitent les malheureux, prêtent à des intérêts usuraires. Ils sont méprisés, haïs, même de leurs enfants qu'ils condamnent aux privations.

Étrange folie produite dans les cerveaux faibles, par la peur de l'avenir! Parfois à cette peur, se mêle l'orgueil déraisonnable d'entasser et de se sentir puissant par l'argent.

183. — Les parents pourraient enrayer cette passion à son début. Mais quand l'avare est la proie de sa passion, il va vêtu sordidement, et n'est plus sensible à l'opinion. Il en arrive, comme les aliénés, à ne rien voir, rien entendre, rien *accepter* qui contredise son idée fixe.

184. **Autres boucs dans le puits.** — Les gens qui font des dettes, imitent le bouc.

Ils achètent à crédit quelque objet qui leur plaît, qui leur paraît à bon marché et dont ils pourraient se passer; ou bien encore, ils empruntent une petite somme qu'ils

pensent pouvoir rendre. Ils ne réfléchissent pas que s'ils ne peuvent déjà joindre les deux bouts, ils ne pourront plus tard faire face à la fois à leurs affaires, à l'arriéré et aux intérêts de l'argent emprunté ! Les voilà plongés dans des tracas pour n'avoir pas su différer l'assouvissement de leur désir jusqu'au moment où ils auraient pu payer comptant. Leur dignité est compromise, car une dette qu'ils ne peuvent payer à la date fixée les met dans un état de servitude insupportable vis-à-vis du créancier. Un homme digne, qui veut rester libre, ne fait des dettes que s'il est sûr de pouvoir s'acquitter au jour promis.

185. **Les trois catégories de gens qui ont besoin d'excitations.** — Regardez autour de vous et vous verrez que la vie est monotone, plate, triste pour trois sortes de gens : pour les oisifs ; pour les ouvriers, et pour les employés qui travaillent sans goût à des besognes machinales ou excessives.

Les oisifs ne savent comment passer les vingt-quatre heures de la journée, et ils font des sottises ou des folies pour « tuer le temps », ou bien ils chassent, ou ils jouent,

Le travailleur mal nourri, écrasé par une tâche trop lourde, accablé par un trop grand nombre d'enfants misérables, se laisse tenter par le seul plaisir facile qu'il connaisse : il boit.

L'ouvrier ou l'employé qui ne s'intéressent pas à leur tâche, attendent la sortie de l'atelier ou du bureau avec l'impatience d'élèves paresseux qui regardent toutes les minutes si l'heure va sonner. Le dimanche, les voilà libres. Au café, ils jouent aux cartes ; aux courses, ils parient et éprouvent les émotions du jeu. Au café-concert, ils applaudissent d'ineptes chansons obscènes : ils bissent les couplets grossiers. Ils fument, boivent, se livrent dans des débits à des libations excessives et font pis encore. Puis, toute la semaine, ils racontent leurs tristes « plaisirs » avec des exagérations mensongères ; ils essaient

de s'en faire accroire à eux-mêmes et ils recommencent, le dimanche suivant, cette vie dégradante.

186. **Les jeux de hasard.** — Regardez les joueurs: ils ont l'esprit tendu, ils sont agités par l'inquiétude, la



Fig. 23. — PRÉTENDUS PLAISIRS
(*Le jeu*, d'après GERMAIN, XVIIIe siècle.)

« Y a-t-il attention plus triste, plus sombre et plus mélancolique que celle des joueurs? » Joie de ceux qui gagnent, chagrin et colère de ceux qui perdent, sont également blâmables.

crainte. « Y a-t-il attention plus triste, plus sombre et plus mélancolique que celle des joueurs? » Le jeu n'est pas une récréation, mais une violente excitation (*fig.* 23.) Le spectacle des joueurs dans une maison de jeu ou sur le champ de courses est effrayant. Cela un plaisir? Allons donc!

De plus, lorsqu'on joue gros jeu, que représentent les enjeux? « Un champ de blé qui mûrit au soleil à mille lieues de là; tout à côté... un pré, un bois... une bou-

tique au fond d'une petite ville »... La perte des louis d'or et des billets bleus va se « répercuter et s'amplifier au loin... » Elle va démolir la maison où moururent les parents, « enlever à l'aïeul son fauteuil coutumier », fermer un atelier, priver de pain des enfants, briser une vie. Que de douleurs, de malheurs, de ruines accumule cette horrible passion du jeu! Le joueur ne réfléchit plus il n'est plus libre : c'est un aliéné. Je ne puis regarder les habitués d'un café jouer aux cartes « leurs consommations » sans trouver qu'ils sont bien énervés, et que ce n'est pas un plaisir. C'est une excitation fiévreuse, d'où l'on sort moins calme, moins attentif au travail et moins gai. C'est un énervement malsain.

De plus, on prend vite le *besoin* de ces excitations violentes, et l'habitude prise, on ne peut plus s'en passer.

187. **Les romans-feuilletons.** — Une autre forme d'excitation, fréquente chez les jeunes filles, c'est le trouble et la fièvre qu'elles recherchent dans les romans que les journaux publient en feuilletons. Presque sans exception, ces « feuilletons » sont bêtes. Les personnages y agissent de la façon la plus contraire à la vérité, et les événements sont invraisemblables. Ces lectures, si on les faisait en réfléchissant, seraient insupportables : mais on lit vite, on admet toutes les absurdités à cause de l'angoisse qu'on trouve dans les situations tragiques. Avec quel dégoût on revient ensuite à son travail monotone et aux bonheurs simples, sans incidents, de la vie de famille! Les exaltées, faibles d'intelligence, trouvent ensuite la vie ordinaire insipide! Heureuses encore si elles n'essaient de mettre du roman dans leur vie aux dépens de leur bonheur et de leur honneur!

188. **Les vrais plaisirs sont calmes et ils ne s'achètent pas.** — Est-ce à dire que nous devions tristement passer

notre temps de loisir? Non. La tristesse est coupable, mais rejetons les plaisirs *qui ne sont pas des plaisirs*, quoique tout le monde les appelle ainsi. Il ne faut pas confondre être heureux avec s'étourdir par des excitations coûteuses et violentes comme celles de l'alcool et du jeu. Ne confondons pas avec de la joie la violente excitation de ces conscrits ivres qui braillent dans la rue. Autant dire qu'un chien qui aboie avec fureur est heureux.

Les plaisirs profonds, durables, sont des plaisirs calmes, et ils ne sont pas des plaisirs coûteux.

Les vraies joies sont à la portée du plus grand nombre. Ce sont d'abord les joies du travail que nous étudierons bientôt. Puis ce sont les joies de la nature, dont sont malheureusement privés les ouvriers des villes qui ignorent la beauté des saisons. Comme des aveugles, ils ne voient pas la splendeur des levers ni des couchers du soleil. La lune et les étoiles n'existent pas pour eux, ni les champs, ni les forêts, ni les grands horizons. Ils sont privés de la camaraderie des animaux, du chant des oiseaux et de la liberté au grand air qui fait le plus pauvre enfant de la campagne plus heureux et plus libre que les enfants riches des villes.

189. **Nous laissons perdre bien des joies.** — Ces joies, l'instruction nous les découvre : les poètes et les écrivains qui ont décrit la nature, nous révèlent des beautés que nous ne regardions pas. « Que de paysans ne comprennent pas l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot, la mystérieuse beauté des choses... et le spectacle perpétuellement nouveau du firmament, de la terre, du jour, de la nuit, des saisons... » Ils ne font pas attention à mille beautés qui plongent les artistes dans le ravissement.

190. **La joie d'aimer.** — A ces plaisirs s'ajoute le bonheur de l'affection et de la sympathie. Dans la pauvreté

la plus grande, on peut aimer sa mère, ses frères, ses sœurs et plus tard sa femme et ses enfants (*fig.* 24). Une famille où l'on bat les enfants, où l'on se dispute, où pleuvent les vilains mots est chose triste, mais au milieu de cette tristesse, l'enfant sent tout de même qu'il n'a d'autre appui dans la vie que son père et sa mère, à moins qu'ils ne soient tout à fait dégradés. A part ces cas exceptionnels, si nous ne savons pas aimer, si nous ne savons pas avoir des amis, c'est que nous sommes égoïstes et secs. Dans les plus pauvres familles, on pourrait passer avec des amis des soirées gaies en ne dépensant pas le quart de l'argent gaspillé au cabaret.

191. — Bien mieux, entre les ouvriers qui gagnent leur vie de chaque jour, les relations sont cordiales : ils savent s'entr'aider. Les ouvriers ne sont pas séparés en *castes fermées ;* il y a entre eux plus de fraternité et plus de sympathie, par suite plus de bonheur que chez les fonctionnaires, les commerçants et les riches. Or, les relations affectueuses avec nos semblables sont la grande source de joie : un roi en est privé, n'ayant autour de lui que des gens qui ont intérêt à être aimables. Les plus pauvres ont ce trésor de l'affection, à moins qu'ils ne le gâchent par leur mauvaise humeur et par leur irritabilité.

192. **Notre bonheur dépend de nous.** — Quelle que soit notre situation, nous ne pouvons être heureux que par l'énergie de nos sentiments. Si je suis aimant, juste, si je suis curieux de science, si j'aime la nature, si je suis calme, si j'ai de l'empire sur moi, si je suis désintéressé, généreux, actif, je serai heureux. Au contraire, si je suis sec, égoïste, agité, brutal, grossier, gourmand, je ne trouverai aucune sympathie autour de moi, et fussé-je millionnaire ou empereur, je serai très malheureux.

La source de tout bonheur est en nous-mêmes.

Malheureusement, des ouvriers et des paysans qui ont



Fig. 24. — Aimer, se marier, est une chose grave
(*L'Accordée,* d'après un tableau de Greuze. Musée du Louvre).

C'est au village, chez un riche fermier, le jour où le notaire dresse le contrat. L'émotion gagne tout le monde. La maman, les sœurs sont inquiètes de la séparation. Le père, aux cheveux blancs, donne avec la dot, quelque sage conseil. Et les fiancés eux-mêmes sont pénétrés de la gravité du moment. Quel tableau touchant que celui de deux jeunes gens qui s'aiment et vont fonder une famille !

bien des joies qu'ils pourraient cueillir, les perdent par suite d'un préjugé malfaisant : ils croient, les sots, que beaucoup d'argent est nécessaire pour être heureux! « Vivant au milieu des adorateurs de la richesse, ils se regardent comme dégradés parce qu'ils n'ont rien, » et ils sont sans force pour repousser ce mensonge.

193. **Ce n'est pas le bonheur qui nous manque, mais nous qui manquons au bonheur.** — Aux joies du travail, de la nature, des affections du cœur, ajoutons l'intérêt sans bornes et toujours renouvelé apporté par les livres. Ils nous font vivre dans la société des penseurs, des voyageurs, des hommes les plus spirituels de tous les pays et de tous les temps. Si nous avons besoin de courage, nous avons les moralistes réconfortants. Que de joies nous donnent la musique et le chant que nous négligeons trop! En outre, les grands artistes, dont les musées et la gravure et la photographie répandent les œuvres, nous aident à sentir dans la nature et dans les émotions de l'enfant, de la femme, de l'homme, des beautés profondes ou délicates que nous n'avions pas découvertes.

Ce ne sont donc pas les joies saines, durables, incessamment renouvelées, qui nous manquent. C'est nous qui, par égoïsme, par défaut d'énergie faisons nos journées ternes et tristes : l'ennui est une preuve que la volonté est malade. Ce n'est pas le bonheur qui nous manque, mais nous qui manquons au bonheur.

Sujets à traiter. — Quel pouvoir nous donne l'argent? Énumérez les gaspillages d'argent. Quel est le vrai luxe? L'argent donne-t-il le bonheur? Quels sont les avantages de l'argent? Que perd l'ouvrier qui boit? A quel animal peut-on comparer le marchand d'alcool? Les avares ont-ils leur bon sens? A qui compare les gens qui s'endettent? Qui sont ceux qui ont besoin d'excitations Que représentent les enjeux des joueurs? Doit-on lire les romans feuilletons? Définissez les vrais plaisirs. Énumérez des joies qu nous perdons. De qui dépend notre bonheur? Qui fait nos journées tristes?

E. — *La tristesse, la timidité, la paresse, la peur.*

194. **La tristesse.** — La tristesse est une maladie de la volonté. Ses ravages peuvent être dangereux, car elle nous déprime autant qu'une grande fatigue. Elle tarit la salive, les sucs digestifs, d'où lourdeur dans la digestion, absence d'appétit. Le cœur bat lentement et irrégulièrement. La force physique baisse.

L'intelligence devient paresseuse, l'attention difficile. Ceux qui se laissent aller à la tristesse tombent dans l'apathie : rien ne les intéresse. Ils finissent par perdre toute volonté.

195. **L'égoïsme de la tristesse.** — Non seulement une personne triste se fait du mal à elle-même, mais elle est un rabat-joie. Elle assombrit ceux qui vivent auprès d'elle et elle ruine le bonheur de sa famille, de ses enfants. Notre tristesse est donc un malheur pour nos proches et pour notre entourage dont elle diminue l'entrain et la gaîté.

Beaucoup de femmes se laissent déprimer: constamment elles se plaignent.

Chez une maman qui donne le sein à son enfant, le chagrin peut faire diminuer le poids d'un enfant de près de 500 grammes en quelques jours.

Aussi est-ce égoïsme que de se laisser aller à la tristesse.

On peut presque toujours se guérir : c'est une question de volonté.

196. **Comment se guérir.** — Pour guérir de cette maladie, il y a d'abord un traitement physique : le repos, la bonne nourriture, le grand air pur. Mais le traitement est surtout moral : évitons la société des personnes sans gêne qui nous imposent leur tristesse. Évitons la solitude où l'on « rumine » ses chagrins. Recherchons la société et l'amitié des gens joyeux. Si nous sommes de loisir, lisons des écrivains gais. Nous devons, *avant tout, éviter de penser à nos contrariétés, à nos chagrins :* mais rien ne vaut le travail pour guérir.

Si nous avons autour de nous une personne frappée par un deuil, il ne faut pas lui parler de son chagrin, ni la plaindre. Il faut l'obliger à s'occuper de détails et à travailler. Entourons-la, parlons-lui de tout ce qui l'intéresse, sauf de son chagrin. Au besoin, traitons-la avec quelque rudesse : citons des gens qui courageusement ont supporté des malheurs plus terribles que les siens.

197. **Ce que voudraient ceux que nous pleurons.** — Si nous avons perdu un être que nous aimions de tout notre cœur, songeons combien il souffrirait s'il nous voyait rongés par le chagrin ! Ce n'est pas en les pleurant que nous aimons vraiment nos morts, mais en continuant à vivre, en les associant par la pensée à notre vie, en travaillant courageusement, en devenant plus intelligents et meilleurs, et tels qu'ils seraient heureux et fiers de nous voir.

Au fond des chagrins inconsolables, il y a souvent de l'égoïsme : c'est sur nous-mêmes que nous pleurons. Du moins sachons pleurer seuls et n'imposons pas aux autres le spectacle de notre douleur.

198. **La peur.** — La peur est aussi un signe de débilité. On ne peut pas compter sur un enfant qui a peur de l'obscurité, des coups, etc. Il faut se corriger en s'appliquan à « considérer les raisons, les objets et les exemple

qui persuadent que le péril n'est pas grand ; qu'il y aura toujours plus de sécurité en la défense qu'en la fuite ». Il faut penser à la joie qu'on aura de s'être vaincu, et à la honte de céder.

Mais il ne faut jamais brutaliser un enfant qui a peur de s'endormir le soir sans lumière. Prévenez-le que le lendemain on ne laissera la lumière que dans la pièce à côté et amenez-le, en le raisonnant, à demander lui-même qu'on éteigne la lampe.

Les terreurs nocturnes, les cauchemars, viennent souvent aux enfants qui ont trop mangé le soir ou qui ont bu du vin.

Toute personne qui raconte des histoires de croque-mitaine, de loups-garous, de diables, de démons, de revenants est un malfaisant qui peut détraquer l'imagination d'un enfant peureux.

199. **La timidité.** — Les conséquences de la timidité sont pénibles. Un enfant timide se raidit, il cesse d'être lui-même, et il paraît orgueilleux quand, au contraire, il souffre de n'oser parler, ni agir. Le timide, qui se sent mal jugé, en devient triste. C'est un infirme social, car il n'ose se mêler aux autres, se faire connaître, se faire aimer. Farouche, il vit seul, et devient son propre bourreau.

Il doit donc se guérir : il doit dominer par la volonté son impressionnabilité. Qu'il s'exerce à se tenir droit, à regarder franchement les gens dans les yeux, à faire des gestes fermes, décidés, à parler d'une voix mâle. Un camarade qui se moque d'un timide lui fait du mal : il est lâche de railler les défauts physiques ou la pauvreté ou la timidité d'un enfant. Au contraire, entraînons-le, montrons-lui qu'il est aussi adroit que les autres et qu'il peut faire aussi bien : entourons-le, aimons-le, sachons le réconforter.

200. **La paresse.** — La paresse est, avec la méchanceté,

un des deux défauts absolument mauvais et dont il n'y a rien à tirer.

Les paresseux comme les vagabonds, les bohémiens, les chemineaux, sont capables d'efforts violents, *pourvu qu'ils ne durent pas*. Ce qui est pénible au paresseux, qui est un malade de la volonté, *c'est de faire effort longtemps*.

Sont de vrais paresseux, les enfants bien portants qui jouent avec entrain, mais à qui les efforts d'attention qu'il faut répéter, comme à l'école, sont insupportables

201. **La paresse la plus répandue, c'est la répugnance à réfléchir à l'avance.** — Réfléchir *à l'avance* à ce qu'il faut faire; examiner *comment* il faudra s'y prendre, c'est ce que peu de gens s'obligent à faire. L'écolier qui n'a pas pris la décision de travailler à ses devoirs, est, au dernier moment, affolé et bâcle sa tâche. Il en est ainsi dans la vie. Ceux qui n'ont pas pris l'habitude de *penser à l'avance* à leur travail, sont de mauvais ouvriers : car dans une culture, il faut prévoir de loin, et le jour où tout le monde est au travail pour les semailles, il faut avoir du grain pour semer! Quand le four est chaud, il faut que la pâte soit pétrie.

Combien de jeunes femmes, par paresse de réfléchir, ne prévoient rien! Elles font cuire le déjeuner au dernier moment, et quand le mari arrive, la viande est crue à l'intérieur, quoique brûlée à la surface. Les petits pois pourraient servir de gros plomb pour le fusil de chasse, tant ils sont durs!

202. **Cette paresse fait de simples manœuvres.** — Les paresseux pour qui est pénible l'effort de réfléchir à l'avance et de prévoir, que peuvent-ils être? Des ouvriers d'usines, esclaves de la machine, destinés à faire toujours le même geste : racommoder un fil qui casse et remettre le métier en mouvement. Des domestiques médiocres à qui il faudra donner des ordres précis pour tous les ins-

tants de la journée et qui travailleront sans rien prévoir, comme des horloges qui ne marchent que si elles sont remontées.

203. **La paresse profonde.** — Au contraire, les vrais paresseux ont une répugnance même pour le travail qui ne demande aucune réflexion. Ce qui leur pèse, c'est la *monotonie* du labeur, et si faible que soit l'attention qu'exige une occupation routinière, elle les lasse.

Et alors ? Alors on a un propre à rien, dangereux, car cette paresse peut prendre toutes les formes d'une volonté malade : imprévoyance, ennui et par suite besoin d'excitations malsaines ; mensonge, etc.

Le paresseux est réduit à la vie animale qui demande peu d'efforts : il n'a ni dignité, ni liberté.

204. **Tout paresseux est envieux.** — Comme tous les *ratés*, le paresseux est envieux ; il est jaloux de ceux qui travaillent et sa malveillance en fait un calomniateur. A un camarade qui a vaillamment travaillé et qui est arrivé à une situation, il dit : « Tu en as de la chance ! » On est tenté de lui répondre : « Non, je n'ai pas eu de chance, mais pendant que tu restais au lit tard le matin, pendant que tu buvais et jouais durant des heures chaque jour, je travaillais. On récolte ce qu'on sème ; tu n'as pas semé, il n'est pas étonnant que tu n'aies pas de récolte à engranger ».

Les fainéants, qui n'ont pas réussi dans la vie, sont les plus acharnés à décrier les hommes qui font honneur à leur pays. Le paresseux est aigri, mécontent, envieux et méchant.

205. **Le paresseux est une sorte de mort.** — Le paresseux n'existe guère plus qu'un mort : on ne sait jamais s'il aura le courage d'accomplir sa tâche. Il irrite ceux qui l'emploient, car il ne fait rien consciencieusement :

son air languissant et mécontent est désagréable; jamais une obéissance vive et instantanée.

Si c'est une jeune fille qui balaye, elle ne nettoiera pas les coins; elle poussera les ordures sous les meubles. Faute de se baisser pour éponger l'eau répandue, elle traînera partout ses pieds mouillés et donnera plus d'ouvrage à faire qu'elle n'en fait.

Un enfant paresseux essaiera de copier ses devoirs, de tromper son maître. Toujours distrait, évaporé, il ne s'applique à rien. Vérifier la règle ou l'orthographe d'un mot sur laquelle il hésite, c'est trop pénible! Aussi ne fait-il aucun progrès.

Ouvrier, au lieu de réfléchir à ce qu'il fait, et de travailler en conscience, il restera routinier et « sabotera » sa tâche. En un mot, *nul ne peut compter sur le paresseux.*

206. **Criminel par paresse.** — Non seulement il est une cause de souffrances par son manque de conscience, mais encore il peut causer à son patron de graves ennuis et se trouver criminel sans le vouloir : une défectuosité dans une barre de fer, dans une corde, peut coûter la vie à des mineurs, à des ouvriers montés sur un échafaudage; un écrou insuffisamment serré peut causer un déraillement. Combien d'incendies sont dus à l'incurie d'un maçon qui, pour s'éviter de la peine, a laissé affleurer une poutre dans la cheminée!

Ajoutons à ces maux causés par la paresse, les charges écrasantes qui pèsent sur nous du fait des vagabonds, des coureurs d'hôpitaux et de prisons, des mendiants, des voleurs, des ouvriers de mauvais métiers, des journalistes de bas étage, des parasites de tout ordre que nous entretenons à grands frais.

207. **Mauvais calcul !** — Le paresseux est bête : il fait un mauvais calcul; comme il n'a pas d'habitudes laborieuses, les moindres efforts lui pèsent. Les initiatives que

lui impose la vie courante : les visites à faire, les lettres à écrire, les démarches à tenter, le travail obligatoire, le service militaire, lui sont beaucoup plus pénibles qu'aux autres travailleurs, et il n'est jamais récompensé par la joie du travail bien fait.

208. **Certaines paresses sont guérissables.** — Lorsque la paresse, le manque d'entrain viennent d'une santé faible, il faut beaucoup de soins, une bonne nourriture, du soleil et du grand air. Les promenades fatigantes sont nuisibles : il faut un peu d'exercice et beaucoup de repos dans l'air pur. Il faut veiller à ce que les digestions ne soient pas lourdes et que l'enfant ne soit pas congestionné après le repas. Il faut ensuite l'habitude du travail quotidien, courageux, mais n'allant jamais jusqu'à la fatigue. Pas de vins, jamais de préparations alcoolisées, mais de l'huile de foie de morue et des glycérophosphates, et, comme dans la guérison de la timidité, il faut s'exercer à des gestes fermes, décidés. Il faut surtout ne pas se décourager et savoir que la volonté se conquiert.

209. **Sachons faire l'éducation de notre volonté.** — Lorsque la paresse n'a pas pour cause la mauvaise santé, il faut essayer d'un travail agréable. Souvenons-nous qu'avec un tout petit peu de volonté, on peut en acquérir un peu plus, puis un peu plus, et ainsi de suite [1]. Souvenons-nous, en outre, que la volonté a sa source dans les sentiments et que nous pouvons arriver à aimer ce que nous n'aimions pas d'abord. Par exemple, un enfant prendra goût à son travail s'il fait des efforts, d'abord ennuyeux, pour contenter sa mère. Peu à peu, grâce à l'habitude, et grâce aux satisfactions qu'il ne manquera pas de rencontrer, il finira par aimer réellement le travail

1. Lire plus tard : JULES PAYOT, *l'Éducation de la Volonté.*



Sujets à traiter : *Voir page* 128.

r. — L'ÉNERGIE EN LUTTE CONTRE LES FORCES HOSTILES : LE TRAVAIL

SOMMAIRE

C'est par le travail que les hommes ont conquis leur liberté intérieure, car le travail est une école pour le corps, l'intelligence et la volonté.

Il est la forme par excellence de la coopération. Beaucoup de nos souffrances proviennent du mauvais travail et des mauvais coopérateurs.

Le travail crée du bonheur par ses effets matériels. Il en crée aussi par ses effets moraux sur notre énergie.

210. **Dans la cage aux lions.** — Les badauds admirent une dompteuse dans la cage aux lions : son sang-froid fait éclater la supériorité de la volonté d'une femme frêle sur la force bestiale. Mais nous n'avons pas besoin d'aller au cirque pour admirer l'énergie. Nous sommes toujours comme dans une cage de bêtes féroces et, à chaque instant, sous peine de mourir, il nous faut lutter contre le froid, la faim, la souffrance, la maladie, le malheur, et aussi contre la méchanceté, le mensonge, les abus de la force ou de l'argent.

Pour nos pauvres ancêtres, la lutte était plus dure encore : le danger les guettait partout et ils vivaient dans la terreur.

C'est par le travail que les hommes sont sortis de « cette

cage aux lions » et en comparant notre vie avec celle des ancêtres, nous sommes émus devant tant d'efforts qui nous ont fait la vie douce ! Comment pourrions-nous ne pas sentir notre poitrine s'enfler d'espérance, en songeant à l'avenir qui attend nos arrière-petits-enfants ? Le travail, c'est la liberté.

211. **L'école du travail.** — Le travail donne aux muscles force et précision ; il fait circuler le sang et transforme le corps en une machine obéissante et bien réglée. En outre, il est l'école de l'intelligence : il apprend à observer avec soin, et « à ouvrir l'œil ». Le menuisier, le maçon ont à prendre leurs mesures exactement ; le fondeur, le forgeron doivent avoir du sang-froid et du « coup d'œil » ; chaque ouvrier évalue l'étendue, le poids, le degré de dureté des matériaux dont il se sert. Il faut que le paysan, pour tracer son sillon droit, fasse attention. C'est pourquoi Anaxagore disait : « L'homme est intelligent parce qu'il a des mains. »

212. **La dissipation punie.** — Des contremaîtres que nul ne trompe, surveillent le travail et punissent toute dissipation : ils ne pardonnent jamais. Ce sont d'impitoyables éducateurs ! Ces contremaîtres qu'on ne peut mystifier, sont les lois naturelles : menuisier, tu as mal pris tes mesures ? Tu referas cette fenêtre ! Tourneur, tu as mal calculé ton pas de vis ? Recommence ! Et tous sont punis : le cordonnier qui a mal coupé son cuir, la couturière qui a donné un coup de ciseau de trop ! Le mal est irréparable.

Le médecin malpropre qui opère sans prendre toutes les précautions d'asepsie, empoisonne son malade que nul ne sauvera.

Quoi que fasse notre fillette, si elle a laissé bouillir son œuf plus de trois minutes, jamais plus il ne redeviendra un œuf à la coque !

La mère qui soigne son enfant avec des remèdes de

bonne femme le tue et nul pouvoir humain ne le ressuscitera !

C'est ainsi que tout travailleur paie sa sottise.

213. **La précipitation punie.** — La précipitation est châtiée avec autant de sûreté. Mauvaise affaire que d'être énervé, « emballé ». A quoi sert de se fâcher contre le fer, le bois, la pesanteur ? Que le paysan peste ou non, la récolte ne lève pas un jour plus tôt.

Nous sommes pressés ? C'est bien : ce tison qui n'est pas pressé de se refroidir, nous brûle cruellement. Observons les camarades : l'un toujours affairé et inattentif, se cogne la tête, se pince les doigts, se donne des coups de marteau sur la main : tout lui est ennemi. Les choses s'ingénient à faire mille espiègleries aux impatients ! L'enfant réfléchi, calme, trouve les objets dociles, et il n'a à souffrir ni de leur malice ni de leur taquinerie. *La grande règle de vie, c'est de ne faire qu'une chose à la fois, avec calme.*

214. **Le désordre puni.** — Regardons le matin, le petit Paul qui est en retard pour aller en classe : comme tout va de travers pour ce petit garçon qui n'a pas d'ordre !

Au lieu d'agir avec d'autant plus de méthode qu'il est plus pressé, il s'impatiente : au lieu de chercher objet par objet, il pense à tous à la fois et ne trouve rien. Il s'affole : *on* a caché sa ceinture, son béret, *on* a pris son cahier; les choses semblent se moquer de lui et éprouver du plaisir à l'affoler ! Il est de si mauvaise humeur, si maladroit, qu'il fait rire tout le monde. Il part exaspéré !

Comédie amusante que donnent les impatients, depuis l'agité qui agace par ses questions les employés parce que le train n'arrive pas à l'heure, jusqu'à l'ouvrier désordonné qui ne trouve jamais ses outils. En ramassant ses copeaux, il se coupe grièvement : le ciseau qu'il cherchait lui enseigne l'utilité de l'ordre.

215. **Ordre et méthode toujours nécessaires.** — Il faut de l'ordre partout. « Pour faire la soupe, il a fallu penser par avance à tout : acheter un morceau de viande, avoir dans sa poche l'argent pour le payer, au bras le panier pour le mettre, aller au jardin, arracher des carottes ou couper un chou, mettre l'eau sur le feu. Il faut avoir du charbon prêt, les légumes épluchés, et quand l'eau est encore froide, y mettre viande et carottes. Il faut écumer la surface, saler le tout, etc. La méthode consiste à faire, au moment convenable, chacune de ces opérations. Pas de méthode, pas de soupe, mon bonhomme! » Eh! bien, *tout ce qu'on fait dans la vie, si on veut que la chose réussisse, doit être fait avec méthode.*

Beaucoup de femmes compliquent leur travail faute de réfléchir. Il faut toujours se demander *pourquoi* on fait ce qu'on fait et *comment* il faut le faire. Ainsi, on ne balaiera pas une pièce en laissant ouverte la porte d'une pièce voisine déjà nettoyée. Mieux encore, on ne balaiera pas à sec, puisque balayer c'est déplacer la poussière et non l'enlever. Il n'est pas un détail du ménage qui ne puisse être amélioré avec de la réflexion, et il n'y a pas une jeune fille sur dix qui essuie sa vaisselle intelligemment, bien assise devant la table.

216. **Initiative et décision.** — Le travail donne de l'initiative; il est nécessaire que la volonté soit prompte : quand il faut lever une charpente, soulever de lourds fardeaux, emplir un moule de fonte en fusion, chacun doit être alerte, voir vite et agir sans perdre une seconde.

Une maîtresse de maison qui a des invités, doit avoir la décision et le coup d'œil d'un général sur le champ de bataille.

Aussi, faisons vivement ce que nous faisons. Écoliers, mettons-nous rondement à notre leçon, à notre devoir.

N'attendons pas pour nous mettre au travail de nous sentir « en train ». Quand nous voulons sauter, nous prenons de l'élan; de même, quand nous commençons un devoir, faisons d'abord quelques efforts pour prendre de l'élan et l'ardeur viendra tout de suite. Il faut se mettre au travail même sans goût, car dès qu'on a fait quelques efforts, l'entrain vient.

217. **Le travail a créé le pain.** — La plupart des plantes qui servent à notre alimentation ont été *créées* par l'homme; des générations de cultivateurs les ont améliorées. Le froment ne pousse nulle part à l'état sauvage : c'est l'intelligence et le travail humains qui l'ont fait.

Aussi regardons avec respect le pain qu'on met sur la table. Que d'intelligence et de travail il représente! Avec le boulanger qui pétrit sa farine, collaborent les hommes qui ont inventé la culture, amélioré le blé, perfectionné le labour, les semailles, les moissons, imaginé le fléau, puis les machines à battre, à vanner; qui ont découvert l'art de broyer le grain pour en faire la farine, l'art de faire la pâte; trouvé le levain, les propriétés de la cuisson.

Nous ne connaissons pas le nom de ces bienfaiteurs, mais ces amis morts travaillent en quelque sorte avec le boulanger. D'autre part, les paysans qui ont cultivé leurs champs, semé, récolté, etc.; les ingénieurs et les ouvriers qui ont construit les routes, les chemins de fer, les locomotives et les wagons qui ont apporté le blé, etc., tous ont travaillé à me donner le pain que je mange.

218. **Les anges gardiens.** — On disait dans le temps que chaque enfant avait son ange gardien qui veillait sur lui et qui l'aimait. Chaque travailleur en a des milliers. Le bûcheron n'est pas seul dans sa forêt: il est entouré d'invisibles collaborateurs qui sont ses anges gardiens. A chaque coup de cognée qu'il donne, l'univers collabore

avec lui, ajoutant à sa force celle de la gravitation universelle. Avec lui collaborent aussi les efforts de millions d'âmes humaines qui ont peiné, et passé par des alternatives de tristesse et de joie ! C'est non seulement la pesanteur terrestre qui aide le bûcheron à entailler le chêne, mais, avec lui assènent les coups, les innombrables inventeurs et travailleurs qui ont peu à peu remplacé la hache de silex préhistorique par le terrible tranchant de la cognée d'acier.

219. **L'égoïste coopère malgré lui.** — La coopération est inévitable au point que l'égoïste lui-même ne peut travailler pour lui seul. Le paysan avare et dur, qui défriche un coin de terre, qui draine un marécage, qui arrache une mauvaise herbe, qui détruit une bête malfaisante, assainit son pays. Sans penser à autre chose qu'à son gain, il travaille pour tous : ses pensées sont égoïstes, mais ses actes sont féconds et généreux. L'avare sordide se trouve, en fin de compte, avoir accumulé du bonheur et de la joie pour autrui !

220. **Le travailleur crée du bonheur.** — Vivifions notre travail par la pensée du bien qui en résulte. La réflexion que ce que nous faisons est utile à l'un de nos semblables, à une famille, à une cité entière, ne doit-elle pas nous donner du courage ? Chaque pierre que le maçon élève, chaque coup de rabot du menuisier, chaque coup de bêche du paysan, c'est un peu du vêtement chaud qu'on achètera pour la vieille maman qui nous a tant aimés, pour la fillette qui va à l'école ; c'est un peu des bons souliers du petit garçon ; c'est de la bonne nourriture, c'est du feu l'hiver pour ceux qu'on aime !

« La maison qu'on bâtit procurera chaque jour, à chaque heure, à toute une famille, du bien-être et de la joie. Elle sera encore un doux abri, un lieu de réunion intime, un séjour d'affection après que je dormirai dans

la tombe. » Quel réconfort que de créer du bonheur pour les autres !

221. Le mauvais ouvrier fait souffrir les autres. — Si le bien que nous accomplissons dépasse le moment présent, il en est malheureusement de même du mal que nous faisons.

Chaque manque de conscience d'un ouvrier se traduit par des souffrances pour quelqu'un. La ménagère, à chaque instant, éprouve de la peine parce qu'un meuble est fait sans intelligence. Combien de gens perdent du temps et se font « du mauvais sang » parce qu'une cheminée tire mal ! Le linge brûlé par le chlore d'une blanchisseuse indélicate, s'use rapidement. La nourriture préparée sans soin est mauvaise et lourde, etc. Un romancier célèbre, Émile Zola, est mort asphyxié par une cheminée mal construite.

Un mauvais ouvrier peut donc causer la mort d'autrui. De même, s'il laisse une « paille » dans un anneau de chaîne, il est responsable de la rupture qui précipite au fond du puits une dizaine de mineurs.

222. Impôt formidable sur la désunion. — Les mœurs du paysan ont été faussées par les gouvernements monarchiques qui avaient peur de la liberté et qui tremblaient dès que quelques citoyens formaient une société.

La république, elle, n'a pas eu peur de la liberté. On lui doit la loi bienfaisante sur les syndicats. Un syndicat agricole qui se fonde, et qui unit les paysans a cent fois plus d'importance qu'un comité politique qui surexcite les haines. Il est des pays, comme le Danemark, où les paysans sont syndiqués. Leurs bénéfices sont plus grands, tandis que les paysans et les consommateurs français, parce qu'ils ne savent pas s'unir, coopérer, s'organiser, payent chaque année sept milliards de francs aux intermédiaires, aux « leveurs », aux acheteurs en gros. Ce

prélèvement est un impôt formidable sur le manque de sympathie et de cordiale collaboration : la désunion se paye cher !

223. **Nous avons intérêt à nous unir.** — Le jour où les habitants d'un village prendront conscience de la communauté de leurs intérêts, leur situation sera bien améliorée.

Peu à peu, les machines seront achetées par les communes ou par des syndicats. On s'associera pour l'assurance agricole, pour les irrigations, les drainages, les analyses de terrains, les achats de bestiaux, de semences, de plants, d'engrais. Pour nos paysans, l'isolement c'est la ruine : la coopération les sauvera et les enrichira.

Les haines de village font toujours le jeu de quelqu'un. Nos vrais amis, ceux dont les intérêts sont les nôtres, ce sont les villageois qui travaillent comme nous. Les intermédiaires sont heureux de nos haines, car elles leur permettent de nous rançonner.

224. **Le travail nous a sauvés.** — Nous devons tout au travail.

Sans lui, la race humaine fût demeurée méprisable. Un monde, qui eût spontanément offert à nos besoins ce qu'ils demandaient, eût été un monde sans efforts, sans travail, sans courage, sans héroïsme et sans génie. « Un monde sans lutte, sans obstacles, sans danger et sans mort, eût fait de nous une race croupissante. La pauvreté est l'institutrice du genre humain. »

Nous devons notre énergie à la lutte contre les difficultés et les dangers.

« Un travail facile, agréable, ne fait pas de robustes esprits, ne donne pas à l'homme le sentiment de sa puissance, ne le forme pas à la patience, à la persévérance, à la constance de la volonté, cette force sans laquelle tout le reste n'est rien. Ce sont, il est vrai, des maîtres sévères



Fig. 25. — Le plus ancien et le plus noble des metiers : le travail de la terre (*Labourage nivernais*, d'après le tableau de Rosa Bonheur. Musée du Luxembourg).

que la souffrance et le besoin, la fureur des éléments et la vicissitude des choses humaines; mais ces rudes précepteurs font ce que nul ami indulgent et compatissant ne ferait pour nous. »

225. **La plus variée et la plus profonde des joies.** — De plus, le travail intelligent, réfléchi, nous donne une joie intense et durable. Quelle joie quand nous avons bien réussi un problème, ou un devoir! On nous entend chanter dans toute la maison, et nous rions tout seuls. Le menuisier qui a bien réussi un meuble; la mère de famille qui a bien réussi un déjeuner offert à des amis, éprouvent la joie de la difficulté vaincue. Le jardinier qui a bien dessiné un jardin, mène le dimanche sa femme et ses enfants contempler son ouvrage. Quelle joie pour la jeune fille dont le ménage est reluisant de propreté!

Mais c'est l'agriculture, si variée, qui est la source des joies les plus profondes (*fig.* 25).

« Je ne connais pas, disait un paysan philosophe, de plus grand plaisir que de labourer; quand je vire mes sillons, il me semble que je suis roi. Cultiver la terre est par excellence la fonction de l'homme. »

226. **L'erreur malfaisante des oisifs.** — Malheureusement, la plupart des écrivains n'ont pas travaillé de leurs mains. Ils considèrent le travail manuel comme une servitude, et la vie du paysan comme médiocre. Comment pourraient-ils enseigner que le travail est l'épanouissement le plus complet de l'intelligence et de la volonté humaines?

Notre affranchissement ne doit pas consister à travailler peu, à mener une vie de fainéants et de chercheurs de distractions.

L'homme heureux et digne est celui qui met dans son travail son intelligence et son énergie, que ce soit le laboureur qui trace son sillon droit comme un fil tendu,

ou la ménagère qui fait un gâteau parfait. Aucun plaisir n'est comparable à celui de la lutte intelligente et émouvante de l'homme contre la matière : qu'il s'agisse du menuisier qui fait un meuble pratique, de la couturière qui réussit une robe, nulle distraction, ni les cartes, ni le cabaret, ni la bonne chère ne valent ce sentiment d'énergie saine, robuste, joyeuse que donne le travail intelligent accompli de tout cœur.



Sujets à traiter (*page 116*). — Quels ravages fait la tristesse? Peut-on s'en guérir? Comment aimer nos morts? Comment se corriger de la peur? de la timidité? Que faire des paresseux? Quelle est la paresse la plus répandue? Y a-t-il une autre sorte de paresse? Pourquoi les paresseux sont-ils envieux? Peut-on compter sur un paresseux? Montrer que la paresse peut être criminelle. Est-elle un bon calcul? Comment se guérir de la paresse?

Sujets à traiter. — Qu'entend-on en disant que les hommes sont toujours en lutte? Pourquoi le travail est-il une école? Comment sont punis la dissipation? la précipitation? le désordre? Montrez que tout travail demande de la méthode, de l'initiative. Qui a créé le pain? Avons-nous des collaborateurs invisibles? Montrez que l'égoïste, même quand il travaille, crée du bonheur. Par quelles pensées vivifier notre travail? Comment le mauvais ouvrier nous fait-il souffrir? Montrer que la désunion coûte cher. Avons-nous intérêt à nous nuire? Que seraient les hommes sans le travail? Quelle est la joie la plus profonde? Les oisifs sont-ils dans le vrai?



V. — LES CONDITIONS NÉCESSAIRES DE LA COOPÉRATION SOCIALE, OU DEVOIRS SOCIAUX

SOMMAIRE

Il y a des conditions sans lesquelles la coopération sociale est impossible. Remplir ces conditions est un devoir. Qui ne les remplit pas est notre ennemi, puisque tendre à détruire la société, c'est tendre vers la bestialité.

Ces conditions constituent les devoirs sociaux, qui comprennent :

A) Les devoirs de justice.
B) Les devoirs de tolérance.
C) Les devoirs relatifs à la propriété.
D) Les devoirs de solidarité.
E) Les devoirs de charité.

A. — *La justice.*

L'injuste est un ennemi pour tous, qu'il soit un meurtrier, un exploiteur vivant du travail d'autrui ou un calomniateur. Respectons donc la vie, la réputation, le bonheur d'autrui.

227. **Pour être juste, deux choses nécessaires.** — Pour être juste, que faut-il ? Voir ce qui est juste et ce

qui ne l'est pas et prendre la résolution de ne faire que ce qui est juste.

Pour distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas, érigeons en loi universelle ce que nous faisons. Nous mentons? Qu'arriverait-il si tout le monde mentait?

Nous faisons du bruit en classe? Qu'arriverait-il si tous les élèves faisaient aussi du bruit? La vie en société ne serait plus possible.

228. **L'injuste est un ennemi de tous.** — Toute injustice, si nous l'érigeons en loi universelle, détruit la vie sociale. Par suite, tout injuste est notre ennemi. Autant qu'il le peut, il nous ramène à l'état de barbarie, car les hommes n'en sont sortis que par le travail en commun. Cela, tout enfant intelligent le comprend clair comme le jour.

229. **Ne soyons pas des meurtriers.** — Si on érigeait en loi universelle le droit de tuer les gens qui nous gênent, quelle affreuse barbarie régnerait! Aussi le premier devoir de justice est-il de ne pas tuer. « Ne soyons pas meurtriers. »

Un enfant honnête a une si grande horreur d'un assassin, que ce n'est pas la peine d'en parler. Mais d'habitude les meurtriers, comme les ivrognes, se sont engagés sans le savoir sur la pente où ils ont glissé.

230. **Les criminels dangereux.** — Les criminels dangereux sont ou des vicieux ou des paresseux orgueilleux et envieux. Ils ne se croient pas appréciés à leur valeur et ils recherchent les éloges de leurs semblables, chenapans qui « posent » pour la cruauté. Ils assassinent pour être admirés par les brutes qu'ils fréquentent, et pour étonner les gens. Tels sont les fameux « apaches » qui tuent parfois à la suite d'un pari.

231. **Les revenants meurtriers.** — Mais la plupart des meurtriers le sont sans le vouloir : ce sont leurs « revenants » qui tuent.

Dans un accès de fureur ils « voient rouge »! Ensuite ils n'ont pas assez de leurs yeux pour pleurer leur crime.

Aujourd'hui, fréquents sont les meurtres commis sous l'influence de l'alcool, et surtout de ce violent poison qu'est l'absinthe.

D'autres tuent dans un accès de jalousie qui les rend fous.

Comme on le voit, les passions violentes, la haine, la jalousie, la fureur alcoolique peuvent faire d'un homme un assassin. Il faut veiller sur soi : bien à plaindre sont les faibles de volonté chez qui la raison cesse d'être maîtresse! Ils peuvent être criminels, et quelle vie de regrets, de chagrin et de honte ils se préparent!

232. **Meurtriers au détail.** — Mais à côté de ces meurtriers « en gros », il y a bien des meurtriers « au détail ». Le chagrin ruine la santé et abrège la vie. Il en résulte que ceux qui infligent à autrui des souffrances sont des meurtriers : le chagrin tue plus de gens que le couteau.

Meurtrier « au détail » l'enfant qui persécute chaque jour un plus petit que lui; meurtrier de sa femme et de ses enfants, le père qui boit et fait mourir les siens de honte et de chagrin; meurtriers les gens durs, méchants ou orgueilleux qui blessent, humilient, rabaissent autrui; meurtriers les tristes qui sont pour tous des « rabat-joie ».

233. — La peine physique, la fatigue excessive, les mauvais traitements, la mauvaise nourriture abrègent la vie. Aussi quiconque fait travailler des enfants ou des jeunes filles avec excès, est-il un meurtrier. C'est encore un meurtrier le chef de famille paresseux ou vicieux qui laisse sa femme et ses enfants dans la misère!

234. **Meurtriers « au bacille ».** — Depuis les découvertes de Pasteur, on connaît une nouvelle forme d'assassinat. Les malades atteints de variole, de fièvre typhoïde, de tuberculose, s'ils ne prennent pas les précautions nécessaires, communiquent leurs bacilles et blessent ou tuent d'autres personnes. Un tuberculeux qui crache par terre, les parents d'un typhique qui déversent ses déjections sur un fumier, sont des meurtriers plus dangereux souvent que « l'apache » qui guette le passant le couteau à la main : l'apache ne tue qu'un individu, tandis que le meurtrier « au bacille » peut être cause de la maladie et de la mort d'un grand nombre de personnes.

235. **Ceux qui tuent sont des stupides.** — La plupart de ceux qui tuent ou font souffrir sont grossiers et stupides; ils ne peuvent pas se représenter les souffrances qu'ils infligent. Sans sympathie pour autrui, ils n'ont que des sentiments épais, et ils sont vraiment inachevés. Ils ne sont pas encore des hommes puisque l'idée que quelqu'un souffre par leur faute, ne leur est pas intolérable.

236. **Ne faisons pas le métier du bourreau.** — Respecter la vie et le bonheur d'autrui est un devoir sacré pour nous.

Aussi, même si nous sommes en état de légitime défense, nous ne devons tuer ou blesser gravement que si réellement notre vie est en danger. Mais quelle injustice affreuse que de tuer un voleur qui prend des fruits ! Quelle injustice, quand on est en sécurité, de tuer un voleur qui fuit ! Depuis quand le vol mérite-t-il la peine de mort ?

237. **La peine de mort.** — Lorsque la société condamne à mort, elle n'est plus en état de légitime défense, puisque le criminel est en prison. A ceux qui deman-

daient la suppression de la peine de mort, on répondait : « Que messieurs les assassins commencent! » La société doit-elle suivre des exemples partis d'aussi bas? Les assassins, qui sont des brutes, vont-ils être chargés de nous dire ce qu'il est humain de faire?

238. **L'argument du coup de poing.** — Deux chiens se battent, rien à dire, car ils sont sans raison. Mais que deux enfants se battent, eux qui sont raisonnables, voilà qui est laid. Ils font comme les animaux soumis à la loi du plus fort. Qu'arriverait-il si chacun avait recours à l'argument du coup de poing? Ce serait la fin de l'union qui n'existe que par la justice, ce serait le retour à la barbarie.

Regardons deux enfants qui, furieux, essaient de se renverser et de se frapper ; quelles figures congestionnées! quels yeux! Quelle bouche crispée! C'est la brute qui réapparaît.

239. **Le duel.** — Les duellistes remplacent le poing par le fleuret ou par le pistolet. Mais les hommes raisonnables savent que la passion trouble le jugement, que la prévention empêche de voir la vérité et la justice. Quand un différend les divise, ils doivent s'en remettre au jugement d'arbitres plus calmes. Aussi les vrais coupables, dans un duel, sont-ils les témoins. Ils sont de sang-froid : leur devoir est de ne permettre le combat que lorsque l'injure reçue est irréparable. Comme il est des misérables qui ne s'abstiennent d'actes contre l'honneur que par la peur d'un duel, il faut que ces malfaiteurs sachent qu'au besoin vous saurez les châtier; mais le duel ne peut trouver des excuses que s'il punit une injure très grave qui ne peut être réparée par aucun moyen raisonnable. Car il est des cas où la société ne nous protège pas assez. Mais au régiment, où les officiers peuvent rendre une justice exacte, le duel est une survivance des temps barbares.

240. **Les horreurs de l'esclavage.** — Primitivement, on massacrait les prisonniers de guerre. Peu à peu on s'aperçut qu'il était plus profitable de les faire travailler. On avait ainsi des bêtes de somme plus intelligentes que les bœufs ou les chevaux. Cette exploitation des vaincus



Fig. 26. — DÉLIVRANCE DES ESCLAVES PAR BRAZZA.

L'explorateur français DE BRAZZA, commissaire général du Congo, de 1886 à 1897, s'efforça d'arrêter la vente du *bois d'ébène*, c'est-à-dire des nègres. Afin de faire comprendre ses intentions à ces populations primitives, il acheta lui-même des convois d'esclaves; puis, ayant fait dresser devant sa case un mât portant le drapeau tricolore : « Voyez, dit-il à ces sauvages, tous ceux qui touchent notre pavillon sont libres, car nous ne reconnaissons à personne le droit de retenir un homme comme esclave. » Et, sur-le-champ, il les faisait remettre en liberté.

réduits en esclavage dura en Europe pendant toute l'antiquité.

Dans les pays chauds, les blancs ne pouvaient pas travailler la terre. Ils se servirent d'esclaves nègres, que des bandits appelés *négriers* achetaient ou faisaient prisonniers en Afrique, et qu'ils transportaient aux colonies. Cet horrible trafic continue dans le centre du « continent

noir » : les marchands d'esclaves incendient les villages, tuent les petits enfants et les vieillards, et emmènent les femmes et les hommes valides qui meurent en foule pendant les longs trajets qu'on leur impose à coups de bâton. Les infortunées populations du Soudan occidental et du Congo ont, en moins de deux siècles, fourni SOIXANTE MILLIONS D'ESCLAVES. L'occupation de ces pays par nos troupes a mis un terme à ces horreurs (*fig.* 26). Avec les remparts d'Abomey, de Tombouctou, avec la prise des Béhanzin, des Samory, ont disparu pour toujours les derniers marchés et les grands pourvoyeurs d'esclaves. Nous avons le droit d'être fiers d'avoir achevé dans nos colonies l'œuvre d'émancipation commencée par nos pères de 1791.

Dans les fêtes au Soudan, les vieillards interrompent les danses et racontent aux jeunes gens gais et insouciants « les appréhensions de leur propre jeunesse, la terreur de s'endormir libres et de se réveiller esclaves, l'horreur des pillages et la crainte des caravanes Ils leur font sentir leur bonheur de pouvoir échapper, par la protection des Français, aux tortures physiques et morales qui ont tué tant des leurs ! »

241. **Nos frères des colonies.** — Il ne faut pas croire que la cruauté des « négriers » a disparu. Nous avons de nombreux sujets de races différentes : sauvages de la Nouvelle-Calédonie, nègres de notre immense empire du Soudan, Arabes d'Algérie, Annamites du Tonkin, Malgaches de Madagascar, etc. Nos colons ont beaucoup à se reprocher à l'égard des indigènes. Les Annamites sont très civilisés. Les nègres ne sont pas inférieurs aux Gaulois qui vivaient trois cents ans avant l'ère chrétienne. En général, ils sont bons, intelligents, très dévoués. Ils ont un vif sentiment de l'équité, ils sont très honnêtes et très polis.

Aux États-Unis, les nègres instruits et d'une valeur morale incontestable, sont nombreux : considérons donc

les habitants de nos colonies comme des frères plus jeunes, à qui nous devons une justice impartiale et une bonté accueillante. Les exploiter, les insulter, c'est un abus odieux de la force. C'est, en outre, un crime contre la patrie, car si nous irritons par exemple les Indo-Chinois contre nous, nous perdrons cette belle colonie trop éloignée pour que nous puissions la défendre si les habitants ne nous aident. Ils ne le feront que si nous respectons leurs mœurs, leur religion, leur dignité.

242. **L'esclavage atténué ou annexion.** — Aujourd'hui, on n'emmène plus en esclavage les peuples vaincus dans une guerre. L'esclavage s'est atténué : on annexe un territoire comme l'ont fait en 1870 les Allemands pour l'Alsace-Lorraine. On oblige les peuples annexés à entrer malgré leur volonté dans une autre patrie. C'est un abominable abus du droit du plus fort, une forme d'esclavage qui doit disparaître et que notre conscience réprouve.

243. **Forme récente de l'esclavage.** — Il est une forme plus atténuée d'esclavage. Vaincus en 1871, nous avons dû payer aux Allemands cinq milliards de francs. Cela impose à chaque famille française une dette perpétuelle de cinq cents francs, soit environ dix-huit francs d'intérêts par an. Un ouvrier qui gagne trois francs par jour, travaille une semaine « pour le roi de Prusse », soit un an en cinquante-deux ans. Voilà de quel prix nous payons notre manque de volonté en 1871, car nous pouvions, avec quelques mois d'énergie encore, éviter de si cruelles conditions. Si une nation criminelle nous déclarait la guerre, nous devrions vaincre à tout prix, car un nouveau tribut de guerre rendrait la vie impossible aux paysans et aux ouvriers qui seraient hors d'état de payer les impôts.

244. **L'esprit de domination.** — Dans la plupart des écoles, on trouve des enfants qui ont l'esprit de domina-

tion. Ils veulent qu'on leur obéisse : si on joue au cheval, ils n'acceptent que de conduire. Si on joue à cache-cache, ils veulent bien se cacher, mais non chercher. Ne jouez pas avec ces despotes : s'ils ne se soumettent pas à la règle commune, laissez-les seuls. Plus tard, ils rendront la vie dure à leur femme et à leurs enfants.

245. **« Négriers ».** — L'esprit de domination est fait d'orgueil et de dureté. Si la paresse et l'avarice s'y joignent, ces vilaines passions s'entendent à établir un véritable esclavage autour d'elles. Esclavage, le travail excessif imposé à des ouvriers peu payés (salaires de famine). Esclavage, l'exploitation des mousses à bord des navires, des orphelines exténuées de travail au Bon-Pasteur de Nancy (procès de 1903).

« Négrier », l'ouvrier dont la femme en rentrant de sa journée s'exténue à monter de l'eau, à soigner les enfants, à faire la cuisine, tandis que monsieur, assis, lit son journal ou cherche querelle. « Négrier », l'ouvrier qui boit son salaire et oblige sa femme à faire des ménages.

Ame de négrier, la femme qui voit son mari travailler et qui n'économise pas, nourrit mal son homme, ne reprise pas le linge, ne raccommode pas les vêtements. Combien de paresseuses empêchent la famille de sortir de la misère!

246. **Le poison du servage.** — L'ignorance du paysan lui donne la peur de toute autorité. Il accepte qu'un commis d'administration le rudoie, se moque de lui, le renvoie. Il croit que l'autorité peut le mettre en prison à sa guise, que les gros propriétaires disposent de la justice, de la gendarmerie! Il n'a pas conscience de ses droits, de sa dignité de citoyen. Partout survit la peur de l'ancien serf taillable et corvéable à merci. Le paysan a encore dans les veines « le poison du servage ». Il n'a pas conscience de la liberté et des droits que lui a conquis la Révolution, et

il n'a pas la fierté du citoyen d'une république. Il a une déférence injustifiée pour les gens enrichis même par l'usure et pour les « messieurs » même s'ils sont indignes. C'est un état d'esprit de serf : il faut que nos paysans ne respectent que l'honnêteté, le courage et l'intelligence.

247. **Souffrances infligées par le calomniateur.** — Il est douloureux d'encourir le mépris à la suite d'un mensonge ou d'une mauvaise action !

Nous avons le besoin d'être estimés par nos camarades, par nos parents, par nos maîtres. Nos parents ont besoin d'être estimés par leurs voisins et par leurs amis.

Aussi, celui qui blesse ce besoin, qui ment sur notre compte, qui nous fait du tort, nous cause de cruelles souffrances. Qu'un jaloux, un haineux nous calomnie, et aussitôt les têtes légères qui jugent sur des apparences, et les malveillants colportent le mensonge. Sans que nous sachions pourquoi, les gens nous sont hostiles !

248. **Les scélérats ont plus de garanties qu'un honnête homme.** — Un criminel est jugé par un jury. Il peut récuser les jurés qu'il croit trop sévères ou prévenus. Un avocat le défend : il fait venir les témoins qui peuvent dire du bien de lui.

Voilà quelles précautions on prend pour juger des scélérats ; mais s'il s'agit d'un honnête homme ou d'une honnête femme, personne ne les défend ; ils ne sont pas informés qu'on les accuse, ni de quoi on les accuse. N'est-ce pas à la fois lâche et criminel ?

249. **Méprisons les journaux diffamateurs.** — Le journal sert trop souvent aujourd'hui de tribune aux diffamateurs. Il est vrai que, diffamés, nous avons le droit de répondre par un article double de l'article qui attaque ; mais les lois sont mal faites, et il est difficile d'obtenir d'un journal qui nous calomnie des dommages-intérêts. Aussi, les adversaires de la liberté, comptant sur l'envie qui est

le mal des démocraties, ont essayé de déshonorer les meilleurs serviteurs du pays, et parfois ils ont réussi.

Nous devons avoir un profond mépris pour les journaux qui admettent la diffamation.

250. **Ne soyons pas des « recéleurs ».** — Les souffrances infligées par la calomnie sont graves : c'est une jeune fille qu'on perd de réputation sur de simples apparences ; c'est une servante que sa maîtresse accuse de vol ; c'est un employé, un fonctionnaire qu'on perd dans l'esprit d'un chef.

N'oublie jamais qu'en écoutant une calomnie, tu te fais le complice du calomniateur. Si les honnêtes gens avaient plus de courage, la calomnie serait moins fréquente. Si le recéleur est aussi coupable que le voleur, celui qui écoute la calomnie est un « recéleur ».

251. **Ne poussons personne au désespoir par notre sévérité.** — Les enfants sont sévères dans leurs jugements. Ils séparent les gens en bons et en méchants. Ils ne voient pas qu'eux-mêmes sont à la fois bons et méchants. Cette sévérité désespère ceux qui en sont victimes. Si nous avions été mal élevés ; si nous avions été entourés de vilains camarades, qui sait ce que dans un moment d'étourderie ou de tentation, nous aurions fait ? Il faut être charitable : sachons pardonner et n'ayons pas une langue venimeuse à l'égard des autres.

252. **Le médisant.** — Médire diffère de calomnier, en ce que le médisant n'invente pas, ne ment pas.

Médire des gens qui ont de petites manies, de la vanité, qui sont paresseux, qui se donnent de la peine pour qu'on les croie riches, c'est bien innocent !

Mais si on attaque la conduite, comme on n'a pas pu faire une enquête et qu'on n'a pas entendu les accusés

dans leurs moyens de défense, forcément on ment et par suite, on calomnie.

Étant jeunes, nous nous moquions de l'avarice d'un collègue qui n'eût pas dépensé un sou mal à propos. Il endurait sans rien dire nos railleries. Plus tard nous sûmes que le pauvre jeune homme avait à sa charge son père aveugle et sa mère impotente.

253. **Guérissons-nous de la jaunisse.** — Celui qui médit est toujours poussé par des sentiments aigres : malveillance, jalousie, orgueil. Il ne peut plus voir la vérité. Ces sentiments sont comme une jaunisse de l'esprit qui nous fait voir tout en jaune ! Aussi, si nous voulons faire notre devoir et nous faire aimer, chaque fois qu'on attaquera quelqu'un devant nous, rendons l'accusation douteuse et gardons-nous de la jaunisse des envieux !



Sujets à traiter. — Que faut-il pour être juste? Pourquoi l'injuste est-il notre ennemi? Pourquoi ne faut il pas tuer? Quels sont les criminels dangereux? Y a-t-il des criminels sans le vouloir? Qu'est-ce qu'un meurtrier au détail? Y a-t-il d'autres meurtriers? Sont-ils de vrais hommes, ceux qui tuent? Parlez de la légitime défense. La peine de mort est-elle défendable? Est-il beau de se battre? Que pensez vous du duel? Que savez-vous de l'esclavage? Quels sont nos devoirs envers les Malgaches, les nègres, les Annamites? Y a-t-il des formes d'esclavage atténuées? Montrez les maux produits par l'esprit de domination. Qu'est-ce que le servage? Souffrances infligées par le calomniateur. Citer des exemples. Faites la différence entre calomnier et médire.



B. — *La tolérance.*

SOMMAIRE

Être juste, n'est pas la seule condition qui rende possible la coopération : il faut encore être tolérant. C'est aux intelligences énergiques, que nous devons tous les progrès. Les routiniers et les orgueilleux, en persécutant les novateurs, ont retardé la marche en avant.

254. **Nos actes plus importants que nos croyances.** — Mon voisin est-il honnête, juste, courageux, je l'aimerai, qu'il pratique ou non une religion. Est-il violent, brutal, paresseux, orgueilleux ou avare, je ne pourrai l'aimer, même s'il se dit religieux.

Ce qui fait un bon père de famille, un bon citoyen, un voisin sur qui on peut compter, c'est une volonté solide, droite, juste. Ce qu'on fait, voilà l'important et non ce qu'on pense.

255. **La cause réelle des disputes politiques.** — Dans les familles désunies, est-ce parce qu'on ne pense pas de même qu'on se dispute ? Non, c'est parce qu'on ne s'aime pas ; c'est parce que le mari boit ou parce que la femme est paresseuse, ou parce qu'on est orgueilleux, violent...

De même les partis ne se disputent pas parce que leurs opinions politiques ou religieuses diffèrent : ils se disputent et se diffament parce qu'ils se jalousent, se haïssent. C'est le manque de bonté, c'est l'orgueil, c'est l'esprit de domination, c'est l'envie qui font qu'on se veut du mal :

les croyances religieuses, les opinions politiques ne sont que des prétextes.

256. **Les cerises gâtées.** — Au marché, les fripons cachent les cerises gâtées sous des cerises fraîches : de même les intolérants essaient de cacher leurs vilains sentiments, haine, envie, orgueil, en les recouvrant de leurs opinions politiques ou religieuses. Il est plus agréable de dire : « Je suis républicain » ou « Je suis royaliste »; « Je suis catholique » ou « Je suis anticlérical » que de se dire : « Je suis une âme haineuse, orgueilleuse, envieuse ! »

257. **Personne ne détient toute la vérité.** — Le malheur est qu'on n'essaie pas de comprendre et d'aimer ses adversaires.

Or, la tolérance consiste à les écouter avec sympathie.

Quelqu'intelligent que nous soyons, nous avons besoin que des intelligences puissantes voient pour nous. Combien de ménagères avaient aperçu le couvercle de la marmite soulevé par la vapeur ! Mais Papin, le premier, se dit : « Pour soulever un couvercle qui pèse, il faut que la vapeur soit *une force* ». Découverte dont les conséquences sont énormes. — C'était facile à observer ! — Oui, mais il fallait y penser ! — Il en est ainsi partout.

258. Les savants et les philosophes, même s'ils détruisent des idées que nous aimons, travaillent pour établir la vérité. Personne, ni savant, ni académie, ni église ne connaît toute la vérité, car on ne la découvre que peu à peu : les plus grandes intelligences de l'antiquité et du moyen âge ont cru à la sorcellerie à laquelle nous ne croyons plus !

259. **A bas les chemins de fer !** — La découverte faite, ceux dont elle dérange les habitudes et lèse les intérêts

sont furieux : les aubergistes, les voituriers, les marchands de chevaux ont maudit l'invention des chemins de fer.



Fig. 27. — Les hommes de progrès sont trop souvent victimes des préjugés routiniers (*Jacquard poussé dans le Rhône*).

Les bienfaiteurs de l'humanité, les penseurs, les inventeurs ont eu à lutter contre les préjugés, les routines, les défenseurs de l'erreur menacée par la vérité. Voyez Jacquard, l'inventeur du métier à tisser, que les ouvriers lyonnais voulaient noyer (1810), pour défendre ce qu'ils croyaient être leur intérêt.

Les bateliers ont brisé le premier bateau à vapeur de Fulton.

De même, quand le Christ a prêché une doctrine nouvelle, les croyants et les prêtres de la religion établie l'ont fait mourir.

260. **Orgueilleux et moutons de Panurge.** — Toute idée nouvelle trouve deux sortes d'opposants intolérants: les faibles d'esprit ou de volonté et les orgueilleux. Les premiers, moutons de Panurge timorés, peu intelligents, sont affolés lorsqu'on change quelque chose à leur routine.

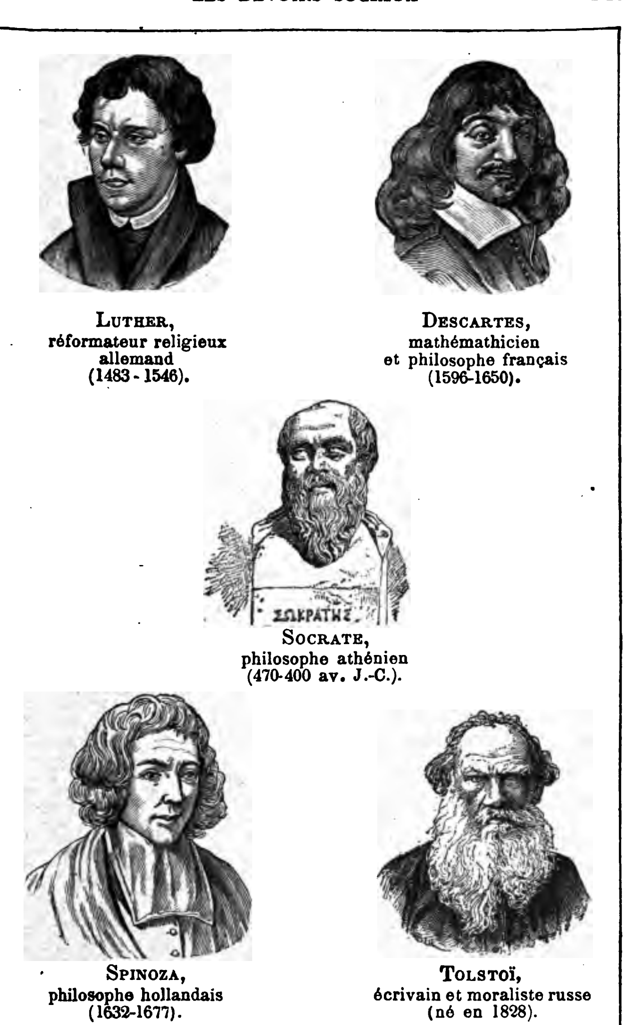
Les autres protestent par orgueil. Examinons-nous et nous surprendrons un mouvement de mauvaise humeur contre ceux qui se permettent de ne pas être de notre avis. « Se croit-il plus intelligent que *les autres?* Nous prend-il pour des sots? » Voilà ce que nous fait penser notre orgueil. Si nous sommes raisonnables, nous réprimons ce mouvement mauvais, nous écoutons et nous réfléchissons. L'orgueilleux, lui, refuse d'écouter et il cherche à empêcher l'adversaire de parler.

261. **La « meute hurlante ».** — On ne pourra jamais évaluer le mal que ces intolérants ont fait à l'humanité. Appuyés sur la foule ignorante, ils ont mené une guerre sans pitié contre les intelligences audacieuses, contre les inventeurs, contre ceux à qui nous devons nos progrès.

Qu'on passe en revue Fulton, le constructeur du premier navire à vapeur, ruiné et désespéré par la haine de ses contemporains; Jacquard, l'inventeur du métier à tisser (*fig.* 27); et dans l'ordre de la pensée, Socrate, condamné à boire la ciguë (*fig.* 28), le Christ crucifié, Luther réduit à se cacher, Galilée condamné à la rétractation (*fig.* 37), Descartes obligé de se réfugier en Hollande, Spinoza excommunié, Auguste Comte révoqué, Tolstoï anathématisé, etc.

Oui, les bienfaiteurs des hommes, les penseurs, ont eu à lutter contre la meute hurlante des préjugés, des routines, de l'orgueil et des erreurs menacées par la vérité.

262. **Carpes et brochets.** — Respectons et aimons ceux qui ne pensent pas comme nous : les contradicteurs nous sont nécessaires. Sans eux, nous cesserions de réflé-



LUTHER,
réformateur religieux
allemand
(1483-1546).

DESCARTES,
mathémathicien
et philosophe français
(1596-1650).

SOCRATE,
philosophe athénien
(470-400 av. J.-C.).

SPINOZA,
philosophe hollandais
(1632-1677).

TOLSTOÏ,
écrivain et moraliste russe
(né en 1828).

Fig. 28. — QUELQUES HÉROS DE LA PENSÉE LIBRE.

chir, nous nous enfoncerions dans nos habitudes, nos préjugés : ainsi les carpes s'enterrent dans la vase et y prennent mauvais goût si les brochets ne les obligent à se remuer, à rester alertes, toujours en éveil.

Soyons reconnaissants à ceux qui, dans la sincérité de leur conscience, font effort pour détruire les inexactitudes que la longue ignorance, dont nous émergeons à peine, a mélangées à la vérité.

L'erreur seule craint la lumière de la discussion : la vérité a tout à gagner au grand jour. Celui qui abandonne le calme, le sang-froid nécessaires à la recherche, a tort. Ceux qui crient, vocifèrent, injurient, ont tort. La violence est signe de faiblesse ; celui qui discerne la vérité n'a pas à se fâcher, car la raison est puissante : lorsqu'on l'a pour soi, on a conscience qu'on est soutenu par une force contre laquelle la persécution ne peut rien.

263. **L'ancienneté d'une croyance ne prouve rien.** — « La suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Les hommes qui vivaient il y a longtemps, étaient ignorants comme des enfants. Si nous sommes plus savants qu'eux, c'est que « nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis ». Opposer aux vérités d'aujourd'hui des idées très anciennes, c'est comme si on disait à un homme qui n'a pas cessé de s'instruire : « Mais tu ne pensais pas ainsi quand tu avais dix ans ! Tu avais peur de la nuit, tu croyais au loup-garou, au diable qui emporte les enfants méchants. Donc, aujourd'hui, tu as tort de ne pas penser comme à dix ans » ! Si on vous parlait ainsi, vous ririez. Ils méritent aussi qu'on se moque d'eux, ceux qui voudraient nous obliger à respecter une croyance peu raisonnable, sous prétexte qu'elle est très ancienne.

264. **L'école laïque fondée sur le respect mutuel.** — On a fait longtemps une terrible opposition aux écoles laïques, parce que les républicains ont voulu qu'on y enseignât aux enfants à se respecter et à s'aimer, sans s'occuper de leurs croyances. Pour cela il fallait des maîtres capables de se placer à un point de vue plus élevé que celui des diverses religions, et d'enseigner au catholique la fraternité avec le juif, aux protestants l'amour des catholiques et aux catholiques celui des protestants. Qui ne voit que, pour faire l'union entre ces ennemis irréconciliables, il faut l'école laïque fondée sur la loi de justice qui impose le respect mutuel sans distinction d'opinions ?

265. **Laissons chacun penser librement !** — Il n'y a pas deux enfants, pas deux frères qui aient les mêmes goûts, les mêmes désirs. De même, il n'y a pas deux personnes appartenant au même parti politique ou à la même religion, qui pensent de même. Entre la bonne vieille qui se représente Dieu comme un vieillard à grande barbe, et un philosophe comme Descartes, quelle différence ! Il n'y a pas deux arbres identiques, deux chiens identiques, et on voudrait trouver deux hommes identiques ! Laissez donc chacun se développer librement, et penser comme il le veut.

266. **Ne nous occupons jamais des croyances.** — N'imposons rien, sinon le respect de la loi de justice. Sans lui, la société se dissout ; c'est le retour immédiat à l'ignorance, à la sauvagerie.

Un incroyant qui est juste est honnête : il sera un loyal mari, un bon père de famille, un bon ouvrier, un citoyen probe. Il sera plus estimable qu'un croyant qui reste avare, dur et égoïste. Ne nous occupons donc jamais des croyances : la conduite seule nous regarde.

267. **C'est l'intelligence qui nous divise le moins.** — C'est l'intelligence qui nous divise le moins : la région où nous sommes divisés, c'est la région basse où grouillent l'égoïsme, l'orgueil, l'envie, la haine, etc. Au contraire, plus notre intelligence est cultivée, plus nous apercevons que le respect de la justice est nécessaire pour que nous puissions être heureux et pour que nous puissions développer notre énergie et notre intelligence.

268. **Les doctrines « dangereuses » elles-mêmes sont utiles.** — Quant aux intelligences « paradoxales » qui soutiennent des doctrines jugées dangereuses, elles sont utiles : elles nous obligent à « confronter » nos croyances avec les faits.

Quand on croit un reçu faux, on le rapproche de la souche dont on l'a détaché ; de même quand on attaque nos idées, nous devons les confronter avec la réalité pour voir si elles ne sont pas fausses.

Il n'est pas mauvais que de temps en temps quelqu'un prétende que le pont sur lequel on passe depuis longtemps menace ruine : on vérifie et on le consolide s'il le faut.

Mais gardons-nous de confondre les écrivassiers qui surexcitent les passions basses, avec les penseurs désintéressés.



Sujets à traiter. — Montrez que ce qui est important, ce ne sont pas les croyances, mais les sentiments. Peut-on connaître toute la vérité ? La vérité a-t-elle des ennemis ? Citez des exemples. Qu'arriverait-il si tous pensaient de même ? Que prouve, en faveur d'une croyance, son ancienneté ? Sur quelle idée juste repose l'école laïque ? Faut-il imposer les idées par la force ? Que pensez-vous des doctrines hardies ?

C. — *La propriété.*

Sommaire

La propriété, actuellement, est une condition nécessaire de la liberté, car elle en est la seule garantie. Quiconque y porte atteinte est un ennemi social car il diminue la sécurité.

Le jour, encore éloigné, où les progrès de l'éducation et de l'entr'aide sociale garantiront à tous sécurité et liberté, peut-être la propriété se transformera-t-elle.

Ses bienfaits sont atténués par les méfaits de l'argent, et par les innombrables formes que prend le vol.

269. **L'homme valait moins que la propriété.** — La propriété n'a été possible que lorsque les hommes ont cessé de former des peuplades de pasteurs nomades: elle n'a pu se développer que lorsque celui qui labourait et qui semait a été sûr de récolter — car sans sécurité qui eût voulu travailler?

Aussi, quand la propriété fut constituée, elle devint le centre de la civilisation: les lois la protégèrent par des châtiments terribles. On trouva même naturel de faire travailler des esclaves : la valeur de l'homme était moindre que celle de la propriété.

270. **L'homme vaut mieux que la propriété.** — Aujourd'hui la propriété commence à ne plus être l'objet premier de nos préoccupations: le respect de la vie humaine, le souci de l'hygiène, du développement intellectuel et moral des travailleurs, prend la première place, et la propriété vaut moins que la vie humaine.

On commence à comprendre que le propriétaire a de grands devoirs, comme de garantir la vie et la santé de ceux qui travaillent pour lui.

271. **La propriété garantie de la liberté.** — Actuellement, par suite de l'égoïsme, de l'intolérance, de l'esprit de domination des hommes, *être propriétaire, c'est le seul moyen d'être libre.* Le paysan qui possède de quoi vivre est roi sur ses terres et il peut penser comme il le veut, sans avoir à craindre personne.

Toutefois, en s'unissant en puissants syndicats, les ouvriers se mettent en mesure de faire respecter leur liberté. Mais, en nombre immense, les ouvriers non syndiqués sont encore soumis aux caprices et au bon plaisir de ceux qui possèdent.

272. **Les équivalents de la propriété.** — Comme tout le monde ne peut être propriétaire, il faudra qu'on trouve un moyen équivalent d'assurer la liberté individuelle. Aujourd'hui, un officier est « propriétaire » de son grade, un professeur de sa chaire. Ils ne peuvent être révoqués qu'après avoir été jugés par un tribunal impartial. Dans l'avenir, les ouvriers, tous solidaires, ne permettront pas qu'un ouvrier puisse être renvoyé à cause de ses opinions politiques ou religieuses. Ils en appelleront à un tribunal comme celui des prud'hommes. C'est dans le même esprit de justice qu'ont été abolis à l'école les cruels châtiments d'autrefois. Le maître ne se sent pas diminué par la limitation de son pouvoir, au contraire, son honneur est d'être juste.

273. **La propriété, garantie de la sécurité.** — La propriété qui garantit la liberté individuelle, assure en outre la sécurité du lendemain. Pour un père de famille, intolérable est la pensée que sa maladie ou sa mort peut rendre

sa femme misérable et réduire ses enfants à la mendicité! Le paysan, petit propriétaire, n'a pas cette crainte.

274. **Équivalents pour garantir la sécurité.** — La sécurité du lendemain, on commence à l'organiser. La mutualité, les lois qui protègent les ouvriers contre les accidents, les assurances contre la vieillesse, nous font entrevoir une cité plus fraternelle où aucun ouvrier laborieux n'aura à redouter pour lui ni pour les siens la misère provenant de la maladie, de la vieillesse, de la mort. Mais aujourd'hui, la propriété est la seule garantie certaine de la sécurité de la famille.

275. **Pouvoir redoutable de l'argent.** — Regardons bien cette pièce d'argent, cette pièce d'or ou ce billet de banque. Qu'est-ce? C'est la possibilité de faire travailler autrui. C'est donc un pouvoir redoutable.

276. **Usons avec honnêteté de ce pouvoir nécessaire.** — Comment userons-nous de ce pouvoir nécessairement dévolu à tous? Ai-je le droit de demander au travail d'autrui plus que j'apporte moi-même par mon travail? En d'autres termes, la seule justification de la propriété est-elle le travail? C'est ce que pensent beaucoup d'ouvriers, et au point de vue de la justice, il leur semble que celui qui ne travaille pas n'a pas le droit de posséder de l'argent, c'est-à-dire le pouvoir de faire travailler les autres à sa place. Mais le rêve d'une justice complète aboutit à de grosses injustices. Des parents honnêtes et intelligents élèvent bien leurs enfants qui seront courageux et instruits. N'est-il pas injuste que d'autres enfants soient mal élevés par des parents légers et imprévoyants? Mais, qu'y pouvons-nous? Ne serait-il pas tout à fait injuste qu'un père et une mère qui ont travaillé et se sont privés pendant que d'autres faisaient des dépenses frivoles, ne puissent pas laisser leurs économies à leurs enfants?

277. **Il n'y a pas de justes.** — Pour être certains que nous ne faisons travailler personne dans de mauvaises conditions, il ne faudrait *jamais* se servir de l'argent. Quiconque achète quoi que ce soit, peut contribuer à imposer à des ouvriers un travail malsain ou trop peu payé. Autant dire que personne n'est juste.

278. **La superstition de notre époque.** — En outre, nous partageons presque tous la superstition de notre époque. Nous attribuons à l'argent une valeur démesurée. Dès qu'il s'agit d'argent, nous ne savons plus voir la réalité. L'argent est précieux parce qu'il donne la sécurité du lendemain contre la maladie, la vieillesse, la mort, le chômage. Il permet à l'ouvrier de garder sa dignité, car un peu d'argent placé lui permet de chercher un travail raisonnablement payé. Mais la plupart des gens ne goûtent vraiment que les satisfactions de la vanité et il leur faut beaucoup d'argent pour étaler un luxe tapageur.

279. **Les vraies joies, l'argent ne les donne pas.** — Nous avons vu qu'il ne donne pas une seule joie. Toute joie vient du travail fait de tout cœur, du repos qui suit le travail, de l'étude et de l'agrandissement de l'intelligence, et surtout de l'ardeur de notre amour : amour pour la femme et les enfants, pour les parents, les amis ; amour pour la nature, la beauté; amour pour une grande cause. Nous ne sommes *jamais* heureux en proportion de notre argent — mais en proportion de notre énergie, de notre intelligence et de nos sentiments généreux. L'avare, riche, mais sec et égoïste, est le plus malheureux des hommes.

280. **Les méfaits de l'argent.** — L'argent fait beaucoup de mal : non seulement il permet aux paresseux de vivre oisifs et de faire travailler les autres à leur place, mais il déprave les enfants en les dispensant de la saine obligation de travailler pour vivre. Il détruit souvent l'in-

timité de la famille, car les oisifs ont besoin de se « distraire », et ils ne se trouvent bien que là où ils ne sont pas!

281. **Un engrais bizarre.** — L'argent est un engrais bizarre qui nourrit les mauvaises herbes et fait dépérir les bonnes plantes. Il nourrit la paresse, la gourmandise, etc. Il développe la vanité, l'orgueil, l'esprit de domination. On peut dire de lui ce qu'Ésope disait de la langue : il est à la fois ce qu'il y a de meilleur et de plus mauvais. Lorsqu'il assure la dignité, la liberté, la sécurité, il est excellent : si nous en avons trop, il tend à nous rendre grossiers et orgueilleux.

282. **Le problème à résoudre.** — Le problème social ne consiste donc pas à conquérir de l'argent, ou de la propriété, mais à conquérir les avantages que la propriété et l'argent donnent : la liberté de conscience et la sécurité pour soi et les siens.

283. **Bonheur des ouvriers.** — Supposons réalisée une société bien supérieure à la nôtre. Les enfants y ont tous droit à l'instruction intégrale. Le travailleur sobre, laborieux, y est assuré largement contre les accidents. Il est assuré contre le chômage, contre la maladie et la vieillesse. Il nargue même la mort, car grâce au développement de la mutualité, la maman, si elle devient veuve, pourra quand même élever les enfants et les laisser le temps nécessaire à l'école.

Dans cette heureuse société, l'opinion méprise et la loi punit quiconque ne respecte pas la liberté de penser de ses ouvriers.

Ainsi assurés du lendemain, libres, dignes, le temps du travail étant diminué de façon que personne ne soit écrasé, en quoi les travailleurs auront-ils besoin d'argent? Ils seront les hommes les plus indépendants de l'univers. S'ils savent dédaigner le luxe sot et la vanité, leur vie

saine, énergique, intelligente sera supérieure à celle des propriétaires les plus cossus.

284. **La lie.** — Malheureusement, la société fût-elle parfaite qu'il en serait d'elle comme du meilleur vin qui dépose de la lie : les fainéants, les vaniteux, les pauvres de volonté, les gourmands, les alcooliques, seront toujours des parasites gênants et le vol ne disparaîtra pas, tout en devenant plus rare.

285. **Méfions-nous des inconnus trop serviables!** — Actuellement le vol est une calamité publique. Il est impossible d'énumérer toutes les formes de l'escroquerie: paysan fripon qui met de l'eau dans son lait et risque de causer la mort d'enfants ; commerçant qui trompe sur la qualité et sur la quantité, qui use de fausses marques. Les journaux sont remplis d'exemples de vols ingénieux, souvent audacieux. Les grandes villes pullulent d'escrocs et les paysans naïfs qui se confient à des gens qu'ils ne connaissent pas, sont dévalisés : personne n'est obligeant et serviable comme un filou !

286. **Voleurs par paresse.** — Une première cause pousse à voler : la paresse, la lâcheté qui a peur du travail. Mais comme il faut peu de chose pour vivre, les escrocs, les fraudeurs seraient moins nombreux s'ils n'étaient poussés par la *vanité*.

287. **Voleurs par vanité.** — Nous avons tous quelque responsabilité dans ces vols : quand nous éprouvons du respect pour un richard, nous poussons à être indélicats ceux qui ont un désir maladif qu'on ait des égards pour eux. Evidemment, la fortune peut être *signe* que l'homme qui l'a gagnée est intelligent et énergique. Mais c'est *seulement* cette intelligence et cette énergie qui méritent des égards.

Quiconque dédaigne un honnête enfant, parce qu'il est

pauvre ; quiconque dédaigne un ouvrier laborieux et vote pour un homme d'affaires véreux pousse les caractères faibles à s'enrichir même en volant.

Une mère vaniteuse meurt de honte quand son fils est arrêté comme escroc : cependant c'est elle qui l'a rendu malhonnête en voulant *paraître* à tout prix. La fillette qui, revenant de l'école, salue d'une belle révérence le « monsieur » qu'elle rencontre et passe dédaigneuse devant un paysan âgé qui rentre la faux sur l'épaule, est solidaire des indélicatesses que pourra commettre son frère.

288. — Chaque fois qu'on condamne un voleur, demandons-nous donc si, par notre déférence pour la richesse, par nos hommages visibles rendus à des fripons, à des égoïstes durs et avares, nous ne sommes pas complices du malheureux, âme faible, chez laquelle un légitime besoin de considération s'est transformé en une avidité effroyable pour l'argent ?

Quel remède à ce mal si profond et si général de la fraude, du vol, de l'escroquerie aux innombrables formes ? C'est de n'estimer que ce qui est estimable : la beauté, l'esprit de justice, l'intelligence, l'énergie au service du bien. Que la richesse soit un simple *signe :* si ce signe marque énergie, intelligence, loyauté, inclinons-nous. Mais s'il marque fraude, ou dureté impitoyable, ou usure, ou exploitation de la faiblesse ; s'il dénote diminution de santé, d'intelligence, d'énergie, de liberté ou de dignité pour qui que ce soit, sachons mépriser ou du moins abstenons-nous de toute parole, de tout geste d'approbation.



Sujets à traiter. — Utilité de la propriété. Peut-il y avoir sécurité sans elle ? Le pouvoir de l'argent est-il juste ? Quelle est notre superstition ? Pourquoi est-ce une superstition ? Dites le mal qui vient de l'argent. Décrivez une société meilleure. Citez quelques formes du vol. Causes du vol.

D. — *La solidarité.*

Sommaire

Une autre condition nécessaire de la vie sociale, c'est que nous ayons le sentiment de la solidarité qui nous lie tous, que nous le voulions ou non.

Ici se pose le terrible problème du paupérisme. Nos maux pourraient être bien diminués par une solidarité plus effective, plus réellement fraternelle.

289. **Le sort des misérables était effroyable.** — Jusqu'à la venue du christianisme, les hommes ont vécu barricadés dans leur famille : la misère des autres les laissait indifférents. Les malades, les vieillards, les femmes seules et pauvres, on les laissait mourir sur les routes.

Les premiers chrétiens obéirent à la parole du Christ : « Aimez-vous les uns les autres » ; ils vécurent comme des *frères* et les pauvres, les femmes malheureuses, les vieillards furent aidés et aimés : pleins de reconnaissance et d'enthousiasme, ils répandirent la foi nouvelle et bravèrent les persécutions.

290. **La découverte morale essentielle du XIXe siècle.** — Le christianisme fit de la charité un devoir pour le riche, mais le pauvre n'y a pas *droit :* il ne peut *l'exiger*. Or les travailleurs ne veulent plus d'aumône. Ils ont trop conscience de leur dignité d'hommes, pour accepter la charité qui les blesse. Ils sentent que la charité n'est pas la vérité de demain. Les consciences et les intelligences lucides ont fait la découverte morale la plus importante du XIXe siècle, celle de la *solidarité.*

291. **Le petit caillou dans l'étang.** — Fourier, le premier, vit l'importance de la solidarité, et de nos jours, Léon Bourgeois se fit l'apôtre éloquent de la doctrine nouvelle.

Aucun de nous n'est isolé : ce que je fais a des répercussions à l'infini. Jetons dans l'eau tranquille d'un étang une pierre si petite soit-elle. Aussitôt des couronnes se forment qui s'élargissent; elles vont choquer les rives et reviennent : toute la surface de l'eau est bientôt ridée par des milliers de vagues minuscules qui se traversent.

Il en est ainsi de nos actes dans la société. Ce que nous faisons agit sur les autres hommes, et cette action va souvent très loin.

292. — Les effets d'une calomnie peuvent produire des malheurs irréparables.

Mais on ne voit pas la répercussion d'actes moins *graves*.

Il paraît insignifiant d'acheter de la lingerie à bon marché : c'est qu'on ne voit pas l'ouvrière qui s'use les yeux jusqu'à onze heures du soir à gagner juste de quoi ne pas mourir de faim.

293. **Le mal que peut faire notre argent.** — Oui, voilà ce qu'il y a d'affreux : les intermédiaires sont nombreux et ils nous cachent le mal que nous faisons avec notre argent. Nous ne savons pas de qui nous achetons le travail, ni si celui qui a travaillé pour nous peut vivre dignement de son travail et faire vivre les siens. Ce pouvoir que nous avons de faire travailler autrui, sans savoir si nous ne l'exploitons pas, est terrible.

294. **Grands progrès moraux déjà réalisés.** — Nous avons déjà fait de grands progrès. Les abominations des

guerres injustes nous révoltent et nous ne pourrions plus supporter les combats de gladiateurs et la vue des bêtes féroces déchirant la chair d'êtres humains. La guillotine nous fait horreur. Toutefois nous sommes encore inhumains, car nous supportons bien des injustices, bien des cruautés autour de nous.

295. **Tous solidaires.** — Nous commençons à peine à découvrir la solidarité qui fait que nous sommes tous unis comme les parties d'un corps « solide ».

Par exemple, nous devons tous payer pour nourrir les paresseux et soigner ces parasites dans les asiles de nuit, à l'assistance, à l'hôpital, en prison.

296. **Notre solidarité avec les ignorants.** — Nous souffrons pareillement de l'ignorance d'autrui.

Si nos paysans étaient plus instruits, la richesse nationale doublerait : un progrès dans le choix des graines, qui augmenterait de 50 litres le rendement à l'hectare, donnerait cent millions de francs au pays. On peut évaluer à un demi-milliard la perte annuelle provenant de la négligence apportée par les ignorants à la conservation des fumiers. Mathieu de Dombasles, qui s'y connaissait, disait que la France bien cultivée nourrirait cinquante millions d'hommes.

Nous avons vu, d'autre part, que les mamans françaises laissent périr, *par ignorance*, des milliers d'enfants chaque année, au grand détriment de la patrie.

297. **Notre solidarité avec les étourdis.** — Du matin au soir nous souffrons de l'étourderie des enfants, de celle de la ménagère qui a mal fait son déjeuner, ou brûlé son linge. Nous souffrons de l'incapacité des ouvriers qui ont manqué un meuble, sottement construit la cheminée, mal pris les mesures pour nos vêtements ou nos chaussures.

298. **Pommes saines et pommes pourries.** - Quand une pomme commence à se gâter, la pourriture gagne les pommes voisines. Il en est ainsi des gens « gâtés » : leur pourriture morale gagne de proche en proche. Un ouvrier buveur entraîne au cabaret les faibles de volonté. Un joueur communique sa fièvre malsaine.

Une femme qui s'excuse d'être surprise en travaillant rend le travail plus difficile aux sotties qui déjà se cachent pour faire leur lessive. Une coquette rend plus pénible à l'ouvrière honnête d'être simplement vêtue.

Il suffit d'un camarade vicieux pour pervertir toute une école.

La misère avec sa saleté, avec ses maladies, avec sa dépravation, sa basse débauche, est un foyer d'épidémies, de corruption et de pourriture.

299. **Être pauvre, ce n'est pas être « un pauvre ».** — Avant de réfléchir sur les conséquences de la solidarité, distinguons la pauvreté de la misère et du paupérisme. Être pauvre, ce n'est pas du tout être « un pauvre », c'est-à-dire un mendiant.

Le malheur irréparable pour les pauvres, autrefois, c'était l'ignorance. Mais aujourd'hui, grâce à l'école gratuite, les enfants, s'ils sont intelligents et courageux, peuvent apprendre assez pour acquérir ensuite du savoir et se développer toute leur vie.

300. **La pauvreté est le sort commun.** — La pauvreté est le sort de la plupart des hommes, obligés de travailler pour vivre. En France, par exemple, 3 500 000 ouvriers, fonctionnaires, etc., mourront sans laisser un sou de droits de succession au Trésor. Les ouvriers, les paysans, les petits fonctionnaires et les employés qui vivent au jour le jour sont pauvres. Ce n'est pas un malheur que nous soyons obligés de travailler, d'être énergiques, intelligents.

Qui est plus pauvre que le soldat? Plus pauvre que les explorateurs, que bien des savants et des écrivains? Qui a été plus pauvre que Michelet enfant? Mais qu'importe, lorsque la pauvreté nous laisse debout, énergiques, dignes, fiers, libres?

301. **Le paupérisme est une maladie de la volonté.** — Au contraire la misère, le paupérisme, sont des *maladies de la volonté*. Le miséreux s'abandonne, se laisse aller. Il devient sale, paresseux; il perd sa dignité et accepte de tendre la main. Que lui importe le mépris pourvu qu'il puisse de temps en temps avoir les plaisirs grossiers de l'ivresse? Il est sans dignité, ou s'il conserve de l'orgueil, le voilà aigri, prêt à tous les mauvais coups. Il peuple les asiles de nuit, les hôpitaux; nous devons le nourrir, lui et ses enfants. Miné par la débauche et la misère, c'est par lui que se propagent le typhus, la tuberculose. Parasite dangereux presque toujours, voilà ce que devient l'homme qui se laisse aller et qui tombe dans la misère, dans le paupérisme : être pauvre, c'est rester debout; être misérable, c'est être vautré par terre, dans la boue.

302. **Purgatoire et enfer.** — Il y a, entre le pauvre digne et le miséreux, la même différence qu'entre le purgatoire et l'enfer des bonnes femmes. On sort du purgatoire : ceux qui y sont ont l'espoir, bien plus, la certitude d'en sortir. Ce qui rendait l'enfer une conception affreuse, c'est que les damnés n'avaient *aucun espoir* d'en sortir. La misère est effroyable comme l'enfer, car elle ne laisse aucun espoir.

303. **La lutte contre les quatre ennemis.** — Nous voyons maintenant toute l'étendue de nos devoirs de solidarité : la société doit empêcher tout ouvrier pauvre, mais courageux et digne, d'être accablé par le malheur au point qu'il sombre dans l'enfer sans espoir de la misère.

Quatre ennemis redoutables nous menacent : la maladie, les accidents, la vieillesse et la mort.

304. **Un = vingt-cinq.** — Isolés, nous serions sans défense : mais heureusement, l'association va nous permettre d'organiser la lutte.

En arithmétique un égale un. En association, un égale vingt-cinq. Voyez les *sociétés de secours mutuels*. Moyennant 12 francs par an, un sociétaire malade reçoit des visites du médecin, des médicaments et une indemnité par jour de maladie.

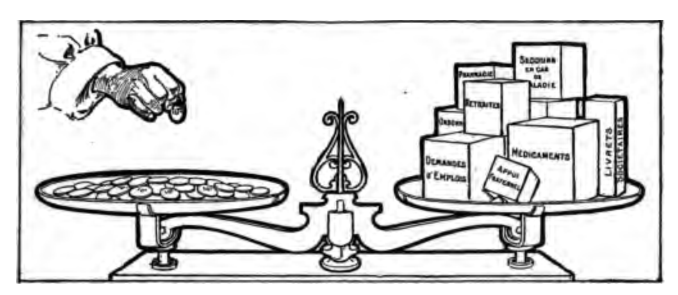


Fig. 29. — La balance symbolique de la mutualité.

Un petit sacrifice est demandé au mutualiste. Mettez en balance les avantages nombreux qui lui sont assurés, et vous prendrez la résolution de verser, chaque semaine, deux sous à la *Mutualité scolaire*.

Cela vaut parfois 300 francs, soit vingt-cinq fois la cotisation ! C'est le miracle de la multiplication des francs. Hélas ! plus de la moitié des travailleurs ne font pas partie des sociétés de secours mutuels : cependant de 25 à 60 ans, une personne sur quatre est malade pendant vingt à vingt-cinq jours par an. Aussi tout écolier, pour être au courant de la mutualité, doit se mettre de la mutualité scolaire (*fig.* 29).

305. **Les accidents, mutilations, etc.** — Rien ne protège contre les accidents le petit propriétaire qui travaille à

son compte, le petit employé. Peu nombreux sont ceux qui s'assurent contre la perte d'un membre, la perte de la vue, etc. Les tarifs d'assurance sont chers, et les accidents jettent bien des gens dans la misère. Mais la loi de 1898 protège les ouvriers contre les accidents du travail, qui sont de beaucoup les plus fréquents. Quelle sécurité que jadis ils n'avaient pas! Quelle loi humaine, excellente!

306. **Assurons-nous contre la vieillesse.** — La vieillesse affaiblit nos forces et amène des maladies : nos besoins sont plus grands quand nous pouvons moins travailler. Il y a quelque chose d'affreux dans la situation d'un ouvrier laborieux que la vieillesse condamne à la misère sans remède. Aussi, quelle excellente chose que les retraites pour la vieillesse! Nous devrions nous assurer d'abord nous-mêmes à la *Caisse nationale des Retraites.* Songeons qu'une économie de *10 centimes par jour*, faite depuis 16 ans, donne à 55 ans 319 francs de rentes et qu'un père qui verserait 10 centimes par jour sur le livret de son enfant depuis 3 à 21 ans, lui assurerait 367 francs de rentes à 55 ans. Quelle sécurité! C'est la location, le jardin et bien des douceurs! Pour le paysan, c'est l'aisance et la sécurité profonde. A l'école, prenons un livret de retraite, afin d'en comprendre le fonctionnement et les avantages.

307. **Assurons notre famille contre la mort.** — Pour parer aux désastres qu'amène la mort du chef de famille rien n'existe que l'assurance sur la vie. Elle restera chère tant que l'État ne gérera pas les services d'assurance sans y chercher de bénéfices. Mais il est du devoir de tout père de famille qui peut faire quelques économies, de les faire sous forme d'une *assurance mixte sur la vie.* S'il meurt, sa famille touche immédiatement l'assurance. S'il vit, il la touche lui-même au bout de vingt ans. C'est une grande sécurité pour la femme et pour les enfants.

308. **Le chômage.** — Un autre ennemi, c'est le chômage qui frappe tant d'ouvriers et les plonge dans la misère. Mais comment distinguer du paresseux qui désire n'en pas trouver, l'ouvrier courageux qui cherche réellement du travail? Hélas! En 1904 il y avait 108 ouvriers sans travail pour mille! Chiffre douloureux! Souvent le chômage a pour cause une découverte nouvelle : l'invention d'une teinture chimique a ruiné des milliers de paysans qui cultivaient la garance. Les chemins de fer ont ruiné bien des voituriers, des hôteliers, des charrons, des maréchaux-ferrants! La société a des devoirs envers ceux que ruine le progrès, *car elle en bénéficie*.

309. **Regardons les conséquences de nos actes.** — Nous voyons maintenant toute l'étendue de nos devoirs. Nous savons que chacun de nos actes produit, comme le caillou lancé dans l'eau tranquille, des effets très étendus : aussi devons-nous dans notre vie d'enfants bien regarder ce que nous faisons. Ne soyons ni gourmands, ni buveurs, ni joueurs. Ne soyons ni orgueilleux, ni violents, ni menteurs afin de ne pas être la pomme pourrie qui corrompt les autres.

Soyons loyaux et bons : jamais d'insultes ni de querelles. Que les grands protègent les petits contre les brutaux ; que les frères rendent mille petits services à leurs sœurs. Ne faisons rien qui augmente la misère, la tristesse de qui que ce soit. Au contraire, par notre énergie au travail, créons de la sécurité, du bonheur pour les autres.



Sujets à traiter. — *Voir page 179.*

E. — *La charité.*

Sommaire

Des malheurs inévitables blessent cruellement des innocents. Seule la charité peut alléger la détresse des malheureux.

Mais elle demande du discernement, sans quoi elle risque d'aggraver le mal et de faire pulluler les « voleurs des pauvres ».

Jeunes filles et femmes ont des devoirs immenses : elles devraient assumer les services de la charité.

310. **La tâche est immense!** — Même si tous étaient assurés contre le chômage, la maladie, les accidents, la vieillesse, la mort, il resterait des misères au secours desquelles il faudrait venir.

Actuellement, les effets du chômage, de la vieillesse, de la mort du père, ne pouvant être arrêtés, font de nombreuses victimes et la tâche est immense.

Il y a des malades incurables, des infirmes, des estropiés.

Il y a des aveugles, des sourds-muets, des idiots, des alcooliques, des fous. Il y a des ouvriers nombreux qui ne trouvent pas de travail.

Il y a malheureusement aussi des paresseux qui ne *veulent* pas travailler.

Il y a des gaspilleurs, des vaniteux, des imprévoyants.

Hélas! il y a des enfants orphelins, ou abandonnés par des parents vicieux ou trop pauvres.

L'armée des misérables compte un million quatre cent mille individus. Il y a 350 000 chemineaux.



Fig. 30. — L'EXCÈS DU TRAVAIL EST INJUSTE
(*La Veillée*, par BRÉAUTÉ. Musée du Luxembourg).

Le gain du ménage est insuffisant, ou bien l'homme dépense au cabaret, et la femme s'exténue au travail. Quelle tristesse dans cette scène! L'homme est absent; la jeune fille, fatiguée, va prendre quelque repos; mais la mère de famille tirera l'aiguille, sous la lampe, une partie de la nuit.

311. **Que faire?** — Que faire devant un mal si grand? D'abord il faut s'efforcer d'être juste. Nous devons payer le travail de façon que celui qui travaille puisse vivre. N'exploitons personne. A Paris, trop d'ouvrières de l'aiguille s'épuisent au travail (*fig.* 30).

N'ayons pas de pitié injurieuse. La pitié est toujours blessante pour celui qui en est l'objet et qui a de la dignité. Ne nous préoccupons pas de la reconnaissance de ceux que nous obligeons. La reconnaissance est rare, et souvent elle n'est qu'hypocrisie : nous éviterons des désillusions et un prétexte à ne plus faire notre devoir. Ce qu'il faut avant tout, quand on fait la charité, c'est le sentiment profond de notre solidarité avec les malheureux.

312. **La charité au hasard peut faire du mal.** — Il faut être intelligent, réfléchir, *voir la réalité telle qu'elle est*, afin d'y porter le remède qu'il faut.

La charité faite sans intelligence peut faire du mal. La plus grosse part des aumônes va aux mendiants de profession et elle encourage la fainéantise, le vice, le vagabondage.

Ou bien elle va à des exploiteurs. Citons l'exemple des petits ramoneurs. Quoi de plus pénible que de voir ces enfants suppliant qu'on leur donne « un petit sou »? Cependant, en leur donnant un sou, on commet une mauvaise action, on est *complice* d'une horrible exploitation de ces pauvres petits, qui viennent presque tous d'Italie (vallée d'Aoste). Les parents louent leurs enfants pour 50 à 150 francs par an, suivant l'âge, à des entrepreneurs, vrais marchands d'esclaves. Les pauvres petits ont, en général, de huit à quatorze ans.

Ces horribles « négriers » dirigent les enfants sur Marseille, sur Paris ou sur Rouen. Le voyage se fait à pied, en ramonant et en mendiant. La vraie profession, c'est la mendicité. Lorsque les petits exploités rentrent le soir,

leur négrier les fouille minutieusement. Il les bat avec férocité s'ils ne rapportent pas la somme fixée. Voici les comptes de l'un de ces immondes négriers. Chaque enfant lui apporte 3 francs par jour, et, vers le premier de l'an, jusqu'à 10 francs. Ce misérable gagne 1 800 francs par an. Quant aux enfants, mal nourris, d'une saleté affreuse, ils reviennent au pays estropiés, atteints d'infirmités incurables. Beaucoup disparaissent, morts dans un coin. Ceux qui reviennent ont pris le goût du vagabondage et du vice, car ils sont exposés à toutes les promiscuités de la vie des chemineaux.

Tout habitant de Rouen, tout habitant de Marseille ou de Paris qui donne un sou à un petit ramoneur encourage, subventionne son horrible « négrier ». Si chacun refusait son sou, en quelques mois la plaie disparaîtrait. Il faut donc examiner les conséquences de ce qu'on fait.

313. **Les hôpitaux sont un pis aller.** — **Même l'hôpital** n'est pas sans reproches (*fig.* 31). Sauf quand il s'agit de maladies contagieuses ou d'opérations, il vaudrait mieux, quand le logis est passable, laisser le malade chez lui, et lui venir en aide. Si c'est la mère qu'on envoie à l'hôpital, le mari, seul, s'ennuie et va boire. Les enfants sont à la rue : la famille se disloque, tandis que la maman « se fait du mauvais sang » loin des siens.

A la maison les parents restent responsables : ils apprennent à être bons, à donner des soins avec douceur. La vraie charité c'est de créer des gardes-malades connaissant leur métier : peu à peu les enfants eux-mêmes apprennent à soigner. Ils apprennent la nécessité d'une propreté méticuleuse, du grand air pur, des fenêtres ouvertes. Plus tard, devenus conseillers municipaux, rappelez-vous que la place du malade est au milieu des siens. C'est à organiser *l'assistance à domicile* et à former d'excellentes gardes-malades qu'il faut travailler.

314. Placement familial des vieillards. — Les vieillards à l'hospice coûtent de 300 à 500 francs et davantage si l'on tient compte de l'entretien et de la réparation des bâtiments. Ils n'y sont pas libres, pas heureux : pour 15 ou 20 francs par mois, des parents pauvres ou un ménage de paysans les prendraient, et libres, les vieillards seraient plus heureux et coûteraient moins.



Fig. 31. — LA MISÈRE DES HOPITAUX AUX SIÈCLES DERNIERS
(Un lit d'hôpital au XVIIIe *siècle).*

Quelle horreur que ces lits pour quatre malades ! Nul repos n'était possible, nulle hygiène ! Bien des progrès ont été réalisés depuis un siècle dans l'assistance publique et privée, mais que de choses restent à faire !

315. Chaque cas est un problème qui demande réflexion. — La charité peut donc être nuisible. Elle peut, faite sans réflexion, coûter cher et ne pas donner les résultats désirables. Il faut donc toujours réfléchir. *Chaque cas est un problème différent qu'il faut étudier.*

Ce n'est pas le mal qu'il faut soigner, mais ses causes. Si un tuyau répand, on ne s'amuse pas à ramasser l'eau;

on répare le conduit. De même, on perdrait son temps à soigner les misères diverses : c'est leur cause qu'il faut supprimer.

Dans beaucoup de cas, nous ne pouvons rien sur les causes : on ne peut guérir les malades incurables, les estropiés ; on ne peut rendre la force aux vieillards, l'intelligence aux idiots et aux fous : dans ces cas, il faut venir en aide *efficacement*. Une aumône donnée en passant est dérisoire : elle ne remédie à rien ; elle n'est qu'une hypocrisie. On paraît faire son devoir quand on ne le fait pas.

316. **Aveugles ; sourds-muets.** — S'agit-il d'aveugles ? Il y a intérêt à les faire instruire dans les asiles spéciaux (*fig.* 32). Ils cessent d'être « isolés ». Ils peuvent lire, écrire, se développer, devenir de bons musiciens, des êtres complets (*fig.* 34). Ils peuvent gagner leur vie. L'avantage social qu'il y a à faire instruire les quarante mille aveugles de France est donc immense. D'ailleurs les progrès de l'instruction et de l'hygiène diminueront le nombre des aveugles : beaucoup perdent les yeux par la sottise des parents et par la saleté favorable à la terrible ophtalmie purulente.

Les sourds-muets sont séparés du monde et leur sort est affreux. Quand ils savent lire, écrire et communiquer leurs pensées (*fig.* 33) ils reçoivent un bienfait inestimable. L'apprentissage d'un métier les met à même de gagner leur vie. Pour eux et pour la commune, il y a un très grand avantage à les faire instruire dans un institut de sourds-muets.

317. **Les maladies, causes de misères.** — Nous pourrons efficacement combattre quelques autres causes de misère, par exemple la fréquence et la gravité des maladies. Une sobriété plus grande, une propreté méticuleuse, une nourriture intelligemment comprise rendront les maladies plus rares. La vie du paysan d'au-

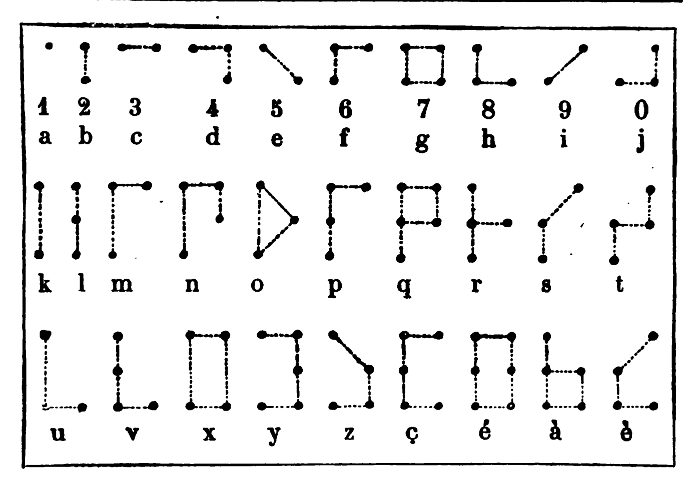


Fig. 32. — ALPHABET DES AVEUGLES, imaginé par BRAILLE (1809-1852).

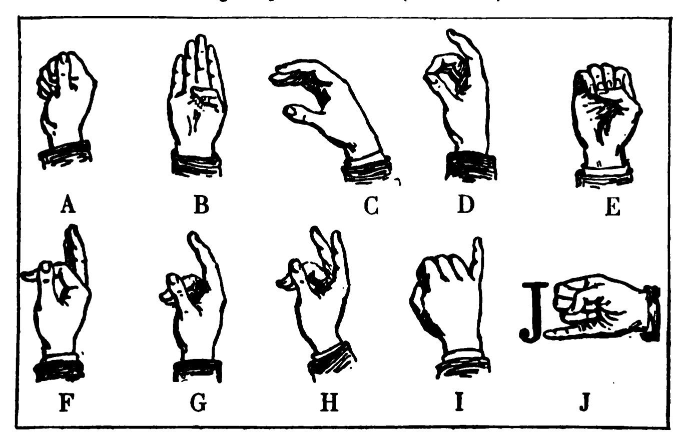


Fig. 33. — ALPHABET DES SOURDS-MUETS, imaginé par l'abbé de L'ÉPÉE (1712-1789).

Ces alphabets permettent aux aveugles et aux sourds-muets de communiquer avec les autres hommes et de sortir de leur terrible isolement.

jourd'hui, comparée à celle des paysans d'il y a cent ans est bien améliorée. Rien n'empêche d'espérer que la loi exigera pour les fermiers et les métayers des habitations moins humides, mieux closes, mieux éclairées, plus saines. Les femmes éviteront bien des maladies à leur famille quand elles connaîtront les lois de l'hygiène et qu'elles sauront, à peu de frais, préparer une nourriture fortifiante.

Contre l'intempérance, maladie de la volonté, qui est une cause si grave de misère, nous avons montré comment on peut lutter.

318. **Les dépenses inutiles.** — La misère a souvent pour cause le défaut d'économie stricte. La plupart des ouvriers perdent beaucoup d'argent au cabaret et les femmes dépensent trop pour la coquetterie et la vanité. Le gaspillage qui provient de la gourmandise nuisible et du désir de « paraître » est effrayant, mais cela peut se corriger.

319. **Les paresseux.** — Reste la misère qui provient de la paresse. Quiconque aide quelqu'un qui ne s'aide pas lui-même, encourage la paresse. De toutes façons les paresseux nous coûtent cher : une cellule dans les prisons récentes revient à 6 000 francs! De plus, nous devons nourrir et habiller les prisonniers!

On ne doit aux paresseux que le minimum qui leur permettra de ne pas mourir de faim, et on ne doit aider un individu capable de travailler qu'en lui fournissant du travail.

Dans chaque cas, nous devons *savoir* ce qui résulte de notre charité et être sûr qu'elle n'encourage pas la paresse.

320. **Les voleurs des pauvres.** — La charité isolée fait souvent plus de mal que de bien dans les villes où l'on ne se connaît pas. La charité privée est exploitée odieusement par les pires voleurs, qui sont les « voleurs



Fig. 34. — JEUNES AVEUGLES
(Groupe en marbre, par H. LEFEBVRE. Musée du Luxembourg).

Autrefois le sort des aveugles pauvres était terrible. Ils étaient réduits à la mendicité. Aujourd'hui, on les instruit, et ils peuvent gagner leur vie dignement.

des pauvres ». Ils ont de l'audace, ils connaissent le faible des âmes charitables et il est rare que la charité aille à qui en est digne. A Paris, les mendiants professionnels se font 25 francs par jour. Ils ont d'ailleurs des agences où on les renseigne sur les préjugés de ceux qui donnent.

Plus tard, quand nous serons citoyens, n'acceptons pas d'être exploités par les « voleurs des pauvres ». Sachons organiser un *bureau de renseignements* et ne donnons qu'à bon escient. Tous unis dans notre commune, nous pourrons venir *efficacement* en aide à ceux qui sont dans le besoin.

321. **Une ville modèle.** — A Elberfeld (province rhénane), la charité est bien organisée. Tout citoyen *doit* se mettre à la disposition du maire pour veiller sur quatre familles pauvres de sa rue : il a le devoir de les visiter toutes les deux semaines au moins. Les dames ont mission d'aider surtout les malades. Un bureau, où sont des registres bien tenus, permet à qui veut aider un concitoyen dans la misère, d'être sûr que ce n'est pas un parasite, un professionnel de la mendicité, un « voleur du bien des pauvres ».

Avec les sommes dépensées, sans méthode, en secours, en hôpitaux, en assistance publique et privée, on pourrait créer l'assurance contre la maladie, contre l'invalidité, contre la vieillesse et contre le chômage! La générosité au hasard fait un gaspillage effroyable de forces! Avec les mêmes sacrifices, au lieu de soigner les effets du mal, on en *guérirait* la cause. Il y a là une grande tâche pour les jeunes gens d'initiative et surtout pour les jeunes filles de familles aisées, qui devraient se charger de la lutte contre la misère.

322. — On pourrait limiter le fléau en secourant l'enfance abandonnée, en envoyant les enfants chétifs se refaire à la campagne, chez les paysans. On tarirait une

autre source de misère en donnant une solide instruction *professionnelle* aux garçons et une éducation ménagère judicieuse aux fillettes, car une bonne part de la gêne provient de l'ignorance d'un métier pour les garçons et de l'incompétence des femmes qui ne savent ni coudre, ni raccommoder, ni tailler du neuf dans du vieux, ni tirer parti des ressources de la famille pour préparer une nourriture agréable et suffisante.

Il y a du travail pour bien des générations encore!

323. **Deux règles à suivre toujours.** — Mais nous devons suivre deux règles : quand nous soignons les malades, les enfants, *il ne faut pas remplacer la famille, mais l'aider*. Quand nous secourons des adultes, ne les démoralisons pas et ne détruisons jamais chez eux l'idée que *le bien-être doit provenir du travail.* Les faibles s'habituent vite à ne plus faire d'efforts et à attendre d'être secourus. N'aidons pas ceux qui ne s'aident pas : ce serait vouloir coudre avec une aiguille sans fil!

324. **Ayons l'âme fraternelle.** — Mais rappelons-nous que ce qui fait le misérable, *c'est qu'il s'abandonne.* Et pourquoi s'abandonne-t-il? C'est qu'il se croit méprisé. La seule façon de bien faire la charité est donc de lui persuader qu'on l'estime, et pour cela, il faut l'aimer, le réconforter par une sympathie réëlle.

Mettons-nous en pensée à la place du malheureux. Que ferions-nous si nous étions entassés dans des logements sans air, sans lumière, avec une nourriture grossière et insuffisante, sans médicaments, environnés d'ivrognes et de tuberculeux? Si nous rentrions le soir d'un travail mal payé, écrasés de fatigue, incapables d'ouvrir un livre, au milieu du tapage des enfants, avec les sens constamment choqués par la laideur des choses et des gens? Aurions-nous le courage moral de surmonter notre irritabilité et de rester dignes? Songeons aux milliers de pauvres cou-

turières qui ne peuvent joindre les deux bouts ensemble, même en travaillant jusqu'à épuisement. Représentons-nous l'horreur du chômage qui atteint, lorsque tout marche bien, plus de 10 °/₀ des ouvriers! Imaginons le malheur d'une famille accablée par la maladie du père, ou ce qui est pis par son inconduite!

Ayons l'âme fraternelle et gardons-nous de blesser les susceptibilités. Procédons avec tact; allons chez le pauvre « comme on va chez son voisin qui est dans la détresse ».

325. **Dès l'école, entraînons-nous à la charité.** — Dès l'école, ayons l'âme bonne. Si un condisciple est malade, pourvu que sa maladie ne soit pas contagieuse, allons le voir. Allons-y à tour de rôle pour le distraire. Si un enfant pauvre ne vient plus à l'école, sachons pourquoi. S'il manque de vêtements, intéressons nos parents à lui. S'il n'a pas de chaussures, procurons-lui en. Si la mère d'un camarade, malade, a son bois à la pluie, tous ensemble, rentrons-le. Soyons bons pour les enfants disgraciés; ne tolérons pas qu'un garçon grossier et lâche se moque d'un bossu, d'un estropié, d'un timide. Soyons de courageux et bons camarades. Entr'aidons-nous. Ne vivons pas à côté les uns des autres en indifférents et comme des étrangers. Notre vie serait belle si nous savions aimer les autres et les aimer avec intelligence, en réfléchissant aux moyens de les aider! Les égoïstes sont des ratés : ils peuvent être riches en argent, mais au point de vue des sentiments, ils habitent un taudis sans lumière, sans air. Aimer est aussi nécessaire à la vie heureuse que le soleil à la vie hygiénique.

Si les jeunes filles voulaient! — Mais ce sont les jeunes filles surtout qui doivent transformer la société en la rendant moins dure, plus humaine.

Qu'elles songent que lors du terrible hiver de 1880, près du parc Monceau, dans un des quartiers les plus

riches de Paris, à la porte d'hôtels somptueux, des enfants n'avaient « ni feu, ni lieu »; ils ne se déshabillaient jamais et passaient la nuit glaciale recouverts d'une toile mince!

Nos jeunes filles aisées, qui dépérissent d'ennui et qui vivent mollement, sans responsabilité, sans but, sans intérêt profond, devraient assumer la charge de la charité. « Vous qui habitez des demeures gaies et heureuses, vous avez reçu beaucoup et vous devez rendre beaucoup en affection, en dévouement », dit une Anglaise de cœur, qui a fondé les « maisons du soir » pour les jeunes filles isolées. En Angleterre, dans certaines villes, ce sont des demoiselles de familles riches qui assurent le service des hôpitaux.

Combien de vieilles filles, qui s'ennuient, devraient passer leurs journées à réfléchir aux moyens de venir en aide aux mères pauvres, chargées de famille. Les veuves sans enfants, les ménages sans enfants ne devraient-ils pas aider les orphelins, les enfants moralement abandonnés de leur village ou de leur rue?

Quelles vies inutiles, tristes et laides que ces vies de femmes seules qui ne savent pas aimer les malheureux et qui se croient pieuses parce qu'elles se plongent dans les dévotions! Comme si la meilleure dévotion n'était pas de travailler activement à venir en aide aux malheureux pour qui la vie est trop dure! Quelle honte qu'à côté de femmes qui ont argent et loisir, un orphelin sombre dans le vice parce qu'il ne s'est trouvé personne pour lui apprendre un métier! Ah! si les femmes voulaient! Elles feraient une société secourable pour ceux qui souffrent!

326. **Si chacun faisait son devoir!** — Nous ne faisons pas notre devoir, car si chaque personne à l'abri de l'insécurité du lendemain, s'élevait au-dessus de toute préoccupation religieuse ou politique, au-dessus des vues

égoïstes, et veillait sur deux ou trois familles, quelle amélioration sociale se produirait! Hélas! « on voit les misérables dans la rue, mais on ne les suit jamais en pensée jusque dans leurs tristes réduits, on ne se demande jamais comment ils occupent leurs longues journées. Cette indifférence qui rend l'homme étranger à l'homme est un des traits les plus tristes des grandes cités. Des voyageurs vont visiter des pays lointains et ils laissent chez eux une société barbare. Pour eux un taudis, dans l'un des faubourgs, serait un lieu aussi étrange qu'un village d'Indiens. Ce que souffrent des milliers de concitoyens, les extrémités auxquelles ces malheureux sont réduits, leurs moyens d'existence, tout cela, ils le connaissent aussi peu que le genre de vie des tribus sauvages. »



Sujets à traiter. — Quel était, chez les anciens, le sort des pauvres? Pouvons-nous nous contenter de la charité? Que veut dire : « Nous sommes solidaires »? Citez des progrès acquis. Les ignorants, les étourdis, les immoraux nous nuisent-ils?

Quelle différence entre pauvreté et misère? Quels sont nos quatre ennemis? Qu'est-ce qu'une société de secours mutuels? Comment s'assurer contre la vieillesse? la mort? Que pensez-vous du chômage? Citez quelques-uns de nos devoirs de solidarité.

Sujets à traiter. — Citez des misères qu'il faut secourir. Que faire? La charité peut-elle faire du mal? Comment? L'hôpital, l'hospice sont-ils le dernier progrès? Montrer que réfléchir est nécessaire pour faire la charité. Que faire pour les aveugles? pour les sourds-muets? Comment diminuer les maladies? Que faire des paresseux? Citez une ville modèle. Quelles règles suivre en étant charitables? Comment faire la charité? Que devraient faire les jeunes filles? Et nous?



VI. — LES CONDITIONS DU PLEIN DÉVELOPPEMENT DE LA PERSONNALITÉ.

Sommaire

Il y a des conditions nécessaires pour qu'un homme se développe pleinement, et sans lesquelles il reste imparfait, et comme inachevé.

Ces conditions nécessaires, ou devoirs à remplir, sont :

A) Les devoirs de famille;
B) Les devoirs du citoyen;
C) Le devoir d'exercer une profession;
D) Les devoirs de la vie nationale.

A. — *La famille.*

Des sentiments puissants, et toute une éducation de délicatesse, de prévoyance, de responsabilité manquent à qui ne fonde pas une famille.

Seule la famille, avec ses devoirs, nous met en face des réalités de la vie. Seule, elle développe toutes les énergies de l'intelligence, du cœur, de la volonté.

327. **La famille a été un progrès bienfaisant. — La famille a été une conquête de la civilisation sur la barbarie. Mais longtemps la femme resta l'esclave du mari, et les enfants n'eurent aucun droit.**

Une union qui crée des devoirs et des responsabilités *pour toute la vie* n'était pas possible pour des barbares grossiers, violents. La femme, plus faible, fut exploitée et condamnée aux travaux les plus pénibles. Encore aujourd'hui, elle est loin d'avoir conquis ses droits légitimes.

328. **Un bon ménage est le plus grand bonheur.** — Il y a déjà beaucoup de familles unies. Lorsque le papa et la maman s'aiment et se respectent, les enfants grandissent dans un intérieur gai, calme, où tout le monde s'entr'aide.

Un bon ménage est le bonheur le plus grand que puisse donner la vie. Quelle force que de pouvoir *compter l'un sur l'autre!* Mais, un mensonge, et c'est fini : une cloche, n'eût-elle qu'une fêlure imperceptible, a perdu son beau son pur ; de même, la confiance veut être sans une fêlure.

Qu'importent les méchancetés, l'ironie malveillante, la jalousie, l'hostilité, quand en rentrant on trouve la confiance réconfortante et l'amour d'une femme.

C'est la maison tiède et joyeuse, d'où l'on se moque de la bise et de la neige.

329. **Le mariage, école de délicatesse et de justice.** — Les hommes sont parfois un peu rudes; les jeunes filles sont plus délicates. Marié, un jeune homme intelligent voit les souffrances que causent les paroles dures, les actes sans gêne ou brutaux : il devient meilleur, plus doux. Le vieux garçon, qui n'a pas eu à se gêner, est souvent plus égoïste.

Les jeunes filles trop sensibles, un peu faibles, soumises au « qu'en dira-t-on », deviennent plus énergiques. Protégées par le mari, reines indépendantes dans leur ménage, elles osent penser librement. Si elles sont « débrouillardes », bonnes ménagères, comme des fourmis diligentes, elles amassent

des économies pour quand viendra l'hiver, c'est-à-dire la vieillesse.

330. **Les familles troublées.** — Malheureusement, les familles sont souvent imparfaites et troublées. Bien des maris sont colériques. Chez eux, entourés d'êtres faibles, ils ne se maîtrisent plus.

Un égoïste, jamais content, ne se rend pas compte du travail excessif qu'il impose à sa femme qu'il n'aide jamais.

S'il est soupçonneux, triste folie presque inguérissable, il persécute sa compagne.

Et quel malheur quand le mari boit et perd toute raison !

La famille peut être troublée aussi par la femme. Combien sont paresseuses ! Le mari travaille : elles ne font aucun effort pour le bien nourrir. Le logis est toujours en désordre et malpropre. Vaniteuses, elles dépensent le salaire en futilités, et leur temps en bavardages avec des paresseuses comme elles.

331. **Soyons prudents pour choisir une femme !** — Quand on a l'âge de fonder une famille, il faut être prudent pour choisir sa femme. Il y va du bonheur ou du malheur de la vie.

N'épousons pas une femme maladive qui aura des enfants chétifs et fera de la maison un hôpital où le médecin entrera souvent. N'épousons pas une femme paresseuse : c'est épouser le malheur et la ruine. N'épousons pas non plus une vaniteuse, parce que c'est épouser la misère. Choisissons une femme bien portante, saine, de caractère égal, courageuse et de bon sens. Si elle est intelligente, elle verra la vie telle qu'elle est et ne sacrifiera pas le solide au clinquant. Si nous voyons une jolie robe avec un jupon de dessous effiloché et des bas troués,

n'épousons pas la coquette paresseuse et malpropre.

Choisissons une ménagère avisée qui saura donner à notre intérieur le charme de l'ordre et de la propreté, qui soignera les vêtements, le linge, le mobilier, préparera à bon compte des repas sains, soignera ses enfants et les élèvera bien.

Ainsi le bonheur et l'aisance seront assurés.

Une jeune fille doit être plus prudente encore pour choisir son mari.

Il y va du bonheur ou du malheur de la vie et de l'avenir des enfants.

Elle doit prendre garde d'épouser un malade, qui fera d'elle une garde-malade et lui donnera des enfants mal venus, destinés à être malheureux.

Qu'elle refuse un homme qui aime à boire : c'est un malade de la volonté, sur lequel une femme ne peut compter, car il est probable que le malheureux ne se corrigera pas.

Si on prend un mari, ne le prenons pas avec un défaut grave : ne le prenons ni buveur, ni brutal, ni paresseux.

Le prendre ainsi, c'est entrer dans un enfer, au lieu d'aller au paradis. Attention de ne pas se tromper de porte !

332. **Ne jetons pas le manche après la cognée.** — Mais si nous nous sommes trompés, ne jetons pas le manche après la cognée. Une femme peut beaucoup pour corriger les défauts de son mari, et un mari pour corriger ceux de sa femme. Il n'est pas de ménage parfait *au début*, parce que toujours, entre époux, une éducation mutuelle est nécessaire.

Si la femme est dépensière et vaniteuse, c'est au mari à la convaincre, à lui faire voir par des exemples le contraste entre un ménage où la femme est économe et simple, et

un autre où elle ne l'est pas. A force d'affection, de douceur, par un appel constant à la raison et à l'observation des autres ménages, il la convaincra si elle est intelligente.

Si le mari est violent, coléreux, il y a moyen de l'adoucir. S'il a tendance à boire, il faut que la femme soit intelligente et énergique, car le danger est terrible. Elle ne doit pas pleurer, ni se lamenter, comme font les faibles, mais elle doit regarder la vérité en face, et *agir*. Les défauts, les vices, ont des *causes :* c'est à ces causes qu'il faut s'attaquer pour les supprimer.

Il n'y a que l'égoïsme et la sécheresse de cœur qui soient inguérissables; mais il ne faut jamais épouser un égoïste.

333. **Il faut lutter!** — Chaque fois que nous souffrons d'un défaut, d'un vice, rien ne sert de se fâcher ou de se lamenter : soyons calmes, et examinons *comment* nous lutterons contre lui avec succès.

Souvent, les dissentiments ont pour cause des riens, de petites contrariétés insignifiantes : un peu de bonne humeur ferait disparaître ces « piques ». Elles sont signe d'une petite intelligence et d'un caractère mesquin, irritable, d'une volonté malade. C'est à celui qui est le plus intelligent, le plus calme, de ne pas donner d'importance à ces riens et de sauver la situation par sa gaîté et par une saine philosophie de la vie.

334. **La grotte du chien.** — Chacun est l'artisan de son bonheur. A Naples, on visite une grotte appelée la *grotte du chien*. Les chiens y meurent, parce que l'acide carbonique, plus lourd que l'air, forme une couche irrespirable au-dessus du sol.

Nous avons tous notre grotte du chien où les pensées

laides, mesquines, les sentiments bas, la colère, l'orgueil, la haine, forment un air empoisonné.

Tenons-nous debout, de façon à respirer l'air vivifiant des pensées justes et généreuses et des sentiments purs comme la bonté et la charité. Ce sont des faibles ceux qui se couchent dans la région des sentiments bas et qui s'y empoisonnent : le malheur en ménage provient de là.

335. — Les qualités qui font un bon ménage, sont aussi celles qui assurent la bonne éducation des enfants.

Nous avons des devoirs à l'égard des enfants. Nous devons les entourer d'affection. Nous devons surtout les élever dans le calme et la gaîté. Nous avons vu le mal que fait la tristesse. Les parents irritables qui se disputent, s'injurient devant les enfants et les brutalisent, sont des fous, des faibles de volonté qui leur font du mal.

336. **Être maman, est un métier qui s'apprend.** — Élever un enfant est un « métier » qui veut être appris. L'affection ne suffit pas, et les mamans perdent des enfants *par ignorance de leur métier de mamans*. Plus instruites, elles les auraient élevés.

337. **Les devoirs avant la naissance.** — Les devoirs de la mère commencent avant la naissance, puisque les fatigues et les émotions font du mal à l'enfant. C'est un devoir pour elle d'éviter la fatigue, les excès. Elle ne doit jamais boire d'alcool, ne pas se mettre en colère, ne pas se laisser aller à la tristesse, aux sentiments haineux, à l'envie; elle risque de faire de l'enfant à naître un enfant irritable, nerveux, déséquilibré. C'est pour toutes les mères dans l'aisance un devoir impérieux de charité et de solidarité que d'assurer aux femmes qui peinent rudement pour vivre, un mois ou deux de repos avant la naissance de l'enfant.

338. **Attention à la saleté et au froid !** — L'enfant venu au monde est fragile! Il a besoin de soins intelligents. Bien des mères, par leur ignorance, rendent leur enfant aveugle : il suffit parfois de lui laver les yeux avec de la salive ou avec un linge malpropre.

La maman doit éviter le froid, qui est l'ennemi du nouveau-né. Elle doit l'entretenir dans une propreté parfaite.

339. **La maman doit allaiter.** — Elle doit allaiter elle-même; c'est un devoir absolu quand elle le peut. Il est d'une injustice cruelle qu'une mère, par paresse, vole à un autre enfant le lait de sa mère. « Quand vous voyez, sur les promenades publiques, de grasses et majestueuses nourrices, dont la tête est ornée de bonnets à longs et larges rubans multicolores, portant un bébé dans leurs bras, le plus souvent, cela signifie qu'il y a quelque part un pauvre petit qui souffre ou qui est déjà mort. »

340. **Nourrices meurtrières à mépriser.** — Quand l'opinion publique sera plus consciencieuse, elle considérera comme déshonorée une femme qui vend un lait qui appartient à ses enfants et qui quitte son mari et sa famille pour se placer comme nourrice. Presque toujours, elle est meurtrière de son enfant. La loi Roussel interdit à ces mauvaises mères de vendre leur lait avant que leur enfant ait sept mois.

341. **Ce que doit savoir et lire une maman.** — Une maman doit savoir que pour son bébé, *tout autre aliment que le lait est un poison :* la moitié des bébés d'un an meurent empoisonnés par du vin ou par de la viande, ou par la bouillie mortelle qu'on leur donne sous prétexte de les fortifier.

Les biberons *à tube* ont empoisonné plus d'un million d'enfants.

Sevrer un enfant aux mois chauds : juin, juillet. août et septembre, c'est presque toujours le condamner à mort.

Une maman qui allaite et qui « pour se remonter » boit de l'alcool, fait de son lait un poison pour l'enfant qui y gagne des convulsions[1].

342. **Éducation du bébé dès le premier jour.** — Il faut aussi que la mère sache que l'éducation du bébé doit commencer dès le jour de la naissance. Combien sont exténuées parce qu'elles n'ont pas su apprendre à leur bébé égoïste et exigeant que la nuit est faite pour dormir, qu'il doit rester *au moins six heures*, et si c'est possible, huit heures sans téter.

343. **Maris coupables.** — Un mari brutal, violent, qui cause du chagrin à la maman, fait du mal à l'enfant qui va naître. Le chagrin de la maman retentit sur l'enfant.

Quand elle allaite, une scène de brutalité peut tarir son lait, ou en faire un poison dont le bébé mourra. Honte à l'homme incapable de maîtriser sa brutalité et sa méchanceté ! Un homme qui boit et qui a des enfants est doublement un misérable, car les enfants d'un alcoolique risquent d'être épileptiques, ou idiots, ou mal équilibrés.

344. **Les plus beaux jouets.** — Pour rendre nos enfants heureux, il n'y a pas besoin d'acheter des jouets coûteux : il suffit de savoir tirer parti de ce qu'on a.

Les boîtes de tous genres font des chariots, des moules à sable, des seaux. Les boîtes de sardines et les vieilles

1. Toute mère doit lire la *Puériculture du premier Age*, par le Docteur Pinard, de l'Académie de Médecine. Elle y apprendra son métier de mère et les soins à donner aux nouveau-nés. Que de larmes elle s'évitera ! (Librairie Armand Colin, un volume in-12, cartonné, 1 fr. 50.)

casseroles font des voitures. Les coquilles de noix, d'escargots, les marrons, les noyaux de pêche nettoyés font mille jouets. Les bobines entassées font des forts, les quilles habillées, de belles poupées. Les enfants pauvres ont des jouets à profusion : ils n'ont qu'à les découvrir.

345. **Du calme! Du calme!** — L'éducation des enfants demande avant tout du calme. Beaucoup d'enfants sont nerveux, querelleurs, rageurs ou pleurards : ce sont des malades qu'il faut soigner. Évitez les aliments énervants, les abus de la viande, le café, l'alcool surtout. Évitez les fatigues, les jeux excessifs : des promenades calmes, des jeux reposants en plein air, quand on le peut, sont excellents.

346. **L'obéissance doit être vive, joyeuse.** — Il est facile aux enfants d'une famille unie de se montrer obéissants.

L'obéissance est nécessaire : enfants, nous sommes inattentifs, crédules ; nous n'avons ni patience, ni courage; nous sommes despotes, imprévoyants; nous ne voyons pas les conséquences de nos actes: nous jouons avec un couteau, avec le feu; chaque année, des incendies sont allumés par des enfants; chaque année, des camarades ont les yeux crevés par un porte-plume, ou reçoivent des blessures.

Nous devons donc obéir à nos parents plus raisonnables, plus prévoyants.

Mais il faut obéir gaiement, vivement. Ceux qui obéissent de mauvaise humeur, en rechignant, sont des *faibles de volonté.* Ils sont menés par leur gourmandise, leur paresse, leur entêtement. La véritable volonté consiste à faire gaîment ce qui ne nous plaît pas : un désobéissant est un *faible.*

347. **Aimer ses parents, c'est leur aider. — Obéir** ne

suffit pas: nous devons aimer nos parents, et l'affection doit se prouver par des actes: nous devons aider à notre maman, courir lui chercher de l'eau, du bois. Une fillette aimante met le couvert, s'offre à faire une commission. Elle brosse ses vêtements, ses chaussures, s'occupe du petit frère, essuie la vaisselle; elle enfile l'aiguille de la vieille grand'mère, veille à tout, toujours prête à rendre service.

348. **Laideur des enfants égoïstes.** — Au contraire, les égoïstes se font servir. Non seulement ils n'aident pas, mais ils sont grognons. n'ont point d'ordre, pleurent quand on les débarbouille: vilains enfants qui fatiguent leur mère, l'exaspèrent et qui feront plus tard de méchants maris, de mauvais papas, de tristes ouvriers.

349. **Si on est malheureux, que faire?** — Hélas! Il y a des enfants malheureux! Leurs parents ne sont pas raisonnables : ils se disputent, s'injurient. Ils donnent plus de taloches que de caresses. Le père parfois ne travaille pas; il rentre ivre, il est brutal. Cela est bien triste! Que faire? Il faut supporter courageusement son sort, empocher sans révolte inutile les coups et apprendre son métier à fond de façon à conquérir son indépendance le plus tôt possible. Tout ce que fait un enfant malheureux pour bien vivre, sans révolte, sans amertume, sans haine, c'est du beau courage qu'il accumule. Plus tard, il sera plus énergique, plus patient, plus calme que les enfants heureux. Il sera plus généreux, plus indulgent: le fer, chauffé au rouge et plongé dans l'eau froide, devient de l'acier. De même un enfant maltraité, malheureux, s'il ne se laisse pas aller, s'il ne se couche pas dans la grotte du chien, s'il ne s'empoisonne pas par les sentiments de haine et d'envie, sera un homme trempé comme l'acier : la vie est longue et lui apportera les dédommagements qu'elle apporte toujours aux vrais hommes.

350. **Désobéir peut être un devoir.** — Quand le père rentrera ivre, à quoi bon l'exaspérer? Mais que l'enfant n'obéisse pas, si on veut le faire boire; qu'il résiste aux mauvais conseils: désobéir peut être un devoir.

351. **La mauvaise humeur.** — Si la maman est irritable, chagrine, de mauvaise humeur, toujours querelleuse, c'est qu'elle est malade. La mauvaise humeur perpétuelle est une demi-folie : un enfant qui a du cœur doit tâcher d'égayer sa mère malade, de la distraire. A propos de ses contrariétés, qu'il essaye de la persuader que ce n'est rien.

352. **Ne coupons pas la branche!** — Parfois l'enfant est plus malheureux encore. Le père est en prison et s'exagère le mépris qui pèse sur lui. Si sa femme et ses enfants l'abandonnent, il est perdu. Au contraire, sûr de leur affection, il trouvera de la force pour se relever et pour refaire sa vie. Il est comme un malheureux tombé au bord d'un précipice et qui se cramponne à une branche d'arbuste: l'abandonner, c'est couper la branche et le précipiter.

La jeune fille a une mission à remplir dans la famille, mais il faut qu'elle soit intelligente. Il n'est pas difficile de se procurer l'*essentiel* du bien-être. même dans un ménage ouvrier. C'est la vanité qui est insatiable. Une maison propre, où tout est en ordre, suffit. Pour les vêtements, une mise très simple est toujours élégante, si elle est d'une propreté irréprochable. L'ordre, la propreté, quelques fleurs, voilà le luxe véritable des travailleurs. Le faux luxe, la camelote, *qui veut paraître*, mais qui trahit la pauvreté, est laid, affreux.

Faire un gentil intérieur, voilà le devoir des femmes Les paresseuses qui ne savent pas manier gaiement le savon et le battoir, qui ont du linge malpropre, un

tablier ignoble, un corsage dégoûtant, sont justement punies par la fuite au cabaret du mari écœuré. Leur paresse leur coûte cher !

Une jeune fille active aide sa mère à moucher les plus petits, à lacer leurs souliers, à retrousser leurs manches pour qu'ils se lavent les mains. Elle natte les cheveux, boutonne le tablier, agrafe ou dégrafe un manteau, coud des boutons : ce n'est rien, mais cela soulage la maman et contribue à la laisser calme.

353. **Ne nous brouillons jamais.** — Plus tard, dans la vie, les amis les plus sûrs seront les frères et les sœurs : pour rien au monde, ils ne doivent se brouiller et, dans un partage, il vaut mieux perdre de l'argent que de se quitter ennemis. La question des héritages, qui divise tant de familles, devrait, lorsqu'il y a conflit, être toujours résolue par un recours à un arbitrage confié à une personne impartiale.

354. **Moyen d'éviter les procès.** — Le code de procédure civile (articles 1003 à 1028) fournit le moyen de résoudre les procès sans dépenses, par l'*arbitrage aimable*. On choisit un ou trois arbitres compétents : on signe sur une feuille timbrée à 0 fr. 60 un engagement de se soumettre sans appel à la décision. Lorsque l'arbitre ou les arbitres ont rendu la sentence, on la présente au Tribunal, qui, sans avoué, ni hommes de loi, lui donne l'*exequatur* (art. 1020). Dès lors, la sentence a force de jugement. On évite ainsi tous les frais.

355. **Addition fausse.** — C'est un préjugé de croire que les femmes mariées ont intérêt à travailler au dehors ou à l'usine. Elles passent toutes leurs journées enfermées dans des ateliers où l'air est vicié.

Quand elles rentrent au logis, harassées et énervées, il leur faut encore songer aux petits, donner leurs soins au

ménage, préparer le repas du soir ; et cela dure pendant six jours de la semaine. Quand arrive le dimanche, qui est un jour de répit pour la plupart, les malheureuses n'en profitent pas : elles doivent laver, repasser, approprier le logement et raccommoder les hardes de la famille. Le dimanche, pour elles, est plus fatigant que les autres jours de la semaine.

Bientôt, surmenées par cette double vie de labeur, elles tombent malades et souvent deviennent incapables de tout travail.

D'autres, quoique courageuses et honnêtes, veulent profiter de la vie : elles donnent leur linge à laver, à repasser et à raccommoder ; au lieu de faire leur cuisine, elles vont au restaurant, chez le charcutier et donnent leurs enfants à garder pour tant par mois.

De leur salaire à l'usine, rien ne rentre dans le ménage. Quand on additionne les deux salaires, on calcule mal, car on ne fait pas les soustractions nécessaires.

356. **On ne tient pas compte du bonheur anéanti.** — Pendant que la mère est à l'usine, les enfants confiés à des voisins ou à des étrangers, poussent à la diable, les filles ne sont pas dirigées.

Les résultats sont tristes ! Épuisée par ce double travail, qui lui fait une vie d'enfer, la femme devient acrimonieuse, acariâtre. Le mari, au lieu de la plaindre parce qu'elle est exténuée et de lui venir en aide, la prend en grippe et se sauve lâchement au cabaret.

Pour comble de malheur, dans les usines où la femme est en continuel voisinage avec l'homme, la plaisanterie est souvent peu délicate : ce qui au premier jour l'offusquait, l'étonnait, à la longue la laisse indifférente. Elle en arrive, chez elle comme à l'atelier, à poursuivre des conversations répréhensibles sans penser au mal qu'elle fait moralement à ses enfants qui l'écoutent.

C'est la ruine du bonheur, de la délicatesse, de l'éducation des enfants. Que la ménagère fasse ses comptes, elle verra qu'elle a tout à gagner à rester au logis avec ses enfants. Aux maris de savoir se syndiquer pour ne pas être obligés d'accepter un salaire de famine.

Entrer en service, pour une jeune fille, est chose délicate. Les « bonnes » sont exploitées par des *bureaux de placement* sans scrupules. Il serait à souhaiter qu'elles fussent syndiquées : elles seraient soutenues, bien renseignées sur la moralité des patrons.

Pour tirer un excellent parti de leur jeunesse, les domestiques doivent considérer la maison où elles entrent comme une véritable *école ménagère* où elles se perfectionneront et apprendront à fond les soins de propreté du ménage, les soins à donner aux enfants, aux vêtements, au linge, à la cuisine. Elles feront ensuite des ménagères économes et compétentes. Aussi doivent-elles quitter une maison où la patronne ignorante ne leur apprendra pas leur métier.

D'autre part, les bonnes doivent exiger d'avoir une chambre saine, aérée, une nourriture suffisante. Elles ne doivent jamais souffrir qu'on leur manque de respect, que les enfants, souvent méchants, les ridiculisent ou leur parlent grossièrement. Si elle ont l'énergie de ne pas le tolérer la première fois, on n'y reviendra plus.

Mais aussi, elles doivent être très propres, délicates, obéissantes et apporter à leur tâche du courage, de la bonne humeur, et de la probité jusque dans les plus petits détails.

357. **Fourmis rouges!** — La présence d'une domestique à la maison est un danger pour l'éducation. Insouciants, égoïstes, les enfants prennent vite l'habitude de

compter sur leur bonne. Au lieu de se servir eux-mêmes, de brosser leurs vêtements, leurs chaussures, et de les ranger, ils laissent tout traîner et doublent la besogne. Ils devraient au contraire être attentifs à ne rien faire faire aux autres de ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes.

Certaines fourmis rouges pillent d'autres fourmilières, et elles emmènent comme esclaves des fourmis noires : celles-ci font tout le travail. Les rouges deviennent si fainéantes qu'elles ne peuvent construire leur demeure. Elles deviennent stupides au point qu'elles se laissent mourir de faim devant les provisions ! Ce sont les esclaves qui doivent même leur mâcher les aliments !

C'est un peu ce qui arrive aux enfants trop aidés : ils deviennent paresseux, désordonnés, — et les jeunes filles, ignorantes en cuisine, se nourriront très mal, et, mariées, feront à moitié mourir de faim leur mari et leurs enfants.

358. **Les voleurs de temps.** — Un enfant doit se servir lui-même, vider ses eaux sales, remplir son broc, nettoyer ses souliers et ses habits, mettre le couvert, aider de toutes façons : sinon il ressemble aux fourmis esclavagistes.

Quand je vois une jeune fille ou un garçon qui va à l'école, faire porter ses livres par un domestique, je pense aux fourmis rouges. Les enfants servis apprennent le mépris du travail et ne tardent pas à avoir des âme d'esclavagistes. Un enfant énergique, débrouillard, qui n'a besoin de personne pour s'habiller, faire sa toilette, *qui ne vole le temps de personne*, est plus estimable que les fainéants qu'il faut peigner, débarbouiller, brosser, etc. Les vrais esclaves, puisqu'ils *dépendent* de leurs serviteurs, ce sont les enfants qui ressemblent aux incapables fourmis rouges.

359. **Les hypocrites.** — Lorsque quelqu'un nous parle de fraternité, de solidarité, de socialisme, examinons s'il s'aide lui-même : s'il fait vider ses eaux sales par une

bonne, s'il parle mal à ses domestiques, s'il les nourrit mal, s'il les écrase de travail, notre philanthrope n'est qu'un hypocrite.

Si une dame fait partie de sociétés de charité, si elle est pieuse et parle de ses « pauvres », examinons-la chez elle. Si elle n'aide en rien sa bonne, si elle la traite comme une fille d'espèce inférieure, si elle la nourrit mal, notre dame n'est qu'une hypocrite. Si elle est irritable vis-à-vis de ses domestiques; si elle est méprisante; si elle ne les « élève » pas en respectant leur dignité; si elle ne s'intéresse pas à leur avenir; si elle les épuise de travail tandis qu'elle ne fait rien, c'est une dure fourmi rouge.

360. L'instituteur est un « libérateur ». — Nous devons beaucoup d'affection et de respect à notre instituteur. C'est lui qui, à force de patience — et il lui en faut beaucoup — nous a appris à lire et à écrire.

Quel progrès pour nous! Ignorants, nous étions *esclaves* des préjugés et des routines de notre milieu : maintenant nous pouvons entrer en relations avec les penseurs de tous les temps et de tous les pays. Nous pouvons, sachant lire, profiter dans nos cultures, d'une découverte faite par un agriculteur américain, allemand, danois! Aimons donc celui qui nous a *libérés*, *affranchis* de l'ignorance, comme un prisonnier aime celui qui le fait évader.

Autre libération : c'est lui qui en nous faisant connaître comment les hommes sont devenus sages et se sont affranchis de leurs bas instincts, de leurs colères violentes, de leur orgueil, nous aide à nous affranchir à notre tour de nos revenants et à sortir de la grotte du chien.

361. Nous lui devons affection et respect. — Aimons et respectons celui qui pendant des années nous a aidés à

comprendre ce qui est nécessaire pour que nous nous portions bien, pour que nous devenions intelligents, énergiques. C'est lui qui nous initie à nos devoirs de braves et bons enfants, à nos devoirs de famille. C'est lui qui nous fait comprendre comment nous serons de bons citoyens et de bons Français. Nous lui devons de pouvoir devenir des « hommes » vraiment libres, fiers et dignes. L'ignorant est un triple esclave : esclave des forces extérieures qui le rendent malade, ruinent ses récoltes ; esclave de sa nature animale ; esclave des préjugés, des routines et des méchants. Aimons donc et respectons notre *libérateur*.



Sujets à traiter. — Quand la famille devint-elle possible? Pourquoi le mariage est-il nécessaire au bonheur ? Quelles leçons donne la famille? Pourquoi des familles sont-elles désunies? Quelle femme faut-il choisir ? Que faire si nous avons mal choisi ? Devoirs d'une maman. Quand commencent-ils ? Que doit-elle faire ? Que doit-elle lire ? Comment doit-on obéir ? Comment aimer ses parents ?

Que doit faire un enfant maltraité ? Que faire si le père est en prison ? Comment éviter les procès ? La mère gagne-t-elle à travailler à l'usine ? Qu'y perd-elle ? Que conseiller aux domestiques? Conduite des enfants envers les domestiques. Pourquoi devons-nous aimer et respecter nos instituteurs ?



B. — *Le citoyen.*

SOMMAIRE

Il faut être un citoyen actif et intelligent, donner l'exemple du respect des lois, avoir conscience de sa dignité de Français.

Il faut avoir le respect de la liberté de penser, ne s'incliner que devant la raison.

Il faut croire plus à l'initiative individuelle qu'à l'efficacité de l'État, et agir vigoureusement dans la commune, parce que l'action y est efficace.

362. **Nécessité d'un « règlement » !** — A l'école, les élèves laborieux sont protégés contre les turbulents et les agités. Le droit qu'ils ont de travailler tranquilles est garanti par le *règlement*. Le règlement fixe des heures pour le travail, d'autres pour le jeu : le maître, chargé de le faire respecter, a le devoir de punir et même d'exclure les enfants qui empêchent les autres de travailler.

De même, pour que les citoyens puissent vivre en société, il faut que celui qui sème soit sûr de récolter; il faut que les faibles ne soient pas dépouillés, exploités par les forts : il faut un « règlement » qui garantisse *nos droits* contre les brutaux, les violents, les méchants, les jouisseurs, les fourbes. Ce règlement, ce sont les *lois*.

363. **La loi supprimée, c'est le saut dans la barbarie.** — Supposez les lois sans *force*, comme dans les émeutes? Les violents, les fanatiques, les jaloux, les haineux, les fainéants, les alcooliques sont lâchés contre les laborieux, les intelligents, les prévoyants : c'est le brusque saut dans la barbarie. La brute humaine triomphe, il n'y a plus de

sécurité, plus de justice; c'est le vol, c'est le pillage, l'incendie, l'assassinat.

Réfléchissons à ce que nous éprouverions si ceux qui n'ont rien fait pouvaient s'emparer de nos légumes, de nos récoltes, de nos fruits; si les musées, les bibliothèques où l'on conserve pieusement les chefs-d'œuvre, étaient pillés ou incendiés; si nos sœurs ne pouvaient sortir sans être insultées... Une vie pareille, sans sécurité ni dignité, nous n'en voudrions à aucun prix.

364. **L'Orient, pays de misère.** — Dans certains pays d'Orient les impôts ne sont pas fixés par la loi ni répartis avec équité : les laborieux sont dépouillés; aussi finissent-ils par travailler le moins possible. Ce sont des pays de misère.

Lorsque la loi nous défend contre la barbarie, contre la violence, la haine, la paresse et contre les vices, elle protège notre civilisation, c'est-à-dire notre bien-être, notre science, nos sentiments humains, qui ont été conquis péniblement sur la violence primitive.

365. **Sable et forêts.** — Les vents du large, sur la côte de Gascogne, poussent sans cesse les sables qui menacent d'engloutir le département des Landes. On a planté des forêts de pins maritimes qui arrêtent cette invasion. La loi est semblable à ces forêts : elle empêche la barbarie de submerger les conquêtes des hommes civilisés.

Respectons donc la loi, notre sauvegarde. Quand on la viole, soyons debout pour la défendre.

366. **Les anarchistes sont des rêveurs naïfs.** — Les écrivains anarchistes ne veulent ni loi ni gouvernement. Rêveurs naïfs, ils ne veulent pas regarder la réalité, à savoir que les hommes sont imparfaits, brutaux, paresseux. Tous nous avons à souffrir de ces défauts : quel que soit le gouvernement, un ivrogne détruira le



Fig. 35. — AUTREFOIS LES PAYSANS ÉTAIENT DES SERFS SANS DIGNITÉ (*Seigneurs et paysans au moyen âge*).

Des nobles reviennent de la chasse. Ils ont poursuivi le gibier, sans se soucier des dégâts qu'ils commettaient. Ils passent devant une cabane de paysans en haillons, qui demandent l'aumône. Un valet les repousse brutalement.

bonheur des siens, un égoïste fera souffrir sa famille, etc. Les anarchistes n'ont raison qu'en ceci, que l'injustice, la rapacité, ou simplement la légèreté sont très coupables et très dangereuses chez ceux qui appliquent la loi : magistrats, fonctionnaires, etc. Détruire tout gouvernement ne serait pas un remède, car les criminels feraient ce qu'ils voudraient : c'est aux citoyens à se liguer et à n'accepter aucune injustice sans protester avec énergie.

Si une loi vous déplaît, libre à vous de parler, d'écrire ou de voter pour la faire changer par le Parlement — mais tant qu'elle est la loi, nous devons lui obéir. Refuser l'obéissance à la loi, c'est, autant qu'on le peut, laisser toute licence aux violents, aux exploiteurs, aux audacieux impudents.

367. **Le poison du servage.** — Malheureusement, nos grands-pères étaient encore des serfs « taillables et corvéables à merci » (*fig.* 35). Le paysan commence à peine à avoir la notion de ses droits. Il tremble devant le noble, le riche et devant les administrations. Il souffre qu'un hobereau lui parle malhonnêtement. Il supporte qu'un employé de bureau le fasse longtemps attendre, et se moque de lui. Il n'ose pas *exiger* qu'on le respecte. Il ne sait pas que depuis la Révolution et depuis la République, il est un homme libre, l'égal de tous. Il ne sait pas qu'en sa qualité de citoyen, il est grand, et qu'il a droit au respect de tous.

368. **Paysans et empereurs.** — Un pauvre paysan dans sa chaumière isolée, est l'égal des plus riches et des plus puissants. Il peut être aussi indépendant, aussi libre, aussi digne qu'un empereur. Pourquoi? Parce qu'il a la *raison.* Enlevez-nous la raison, nous ne sommes plus que des animaux. Avec ma raison, je n'accepte que ce que je reconnais vrai et juste. Par exemple, quand on me montre un empereur, fièrement campé sur son cheval, super-

bement vêtu, entouré de courtisans qui font des courbettes, je le regarde par la pensée. Je vois un pauvre corps d'homme, souvent ridicule, et je ris de *Sa Majesté*. Je le vois vaniteux, colérique, inconséquent autant et plus que moi.

Je comprends que si je suis plus raisonnable, plus juste que lui, je suis réellement plus grand. S'il est grand, il ne l'est qu'en proportion de ce qu'il est raisonnable et juste.

369. **La raison est égale chez tous.** — Mais qu'est cette *raison* qui fait la grandeur de l'homme ?

Comprendre que le tout est plus grand que la partie; comprendre que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles ; comprendre que tout effet a une cause, voilà ce qu'est la raison. Comprendre que lorsque des hommes vivent ensemble, ils vivront en guerre jusqu'au moment où la justice réglera leurs relations, voilà la raison.

C'est une petite lumière bien humble. Mais avec cette petite lumière, les hommes, travaillant tous ensemble, ont mesuré la distance des astres, découvert des métaux dans le Soleil, domestiqué la foudre, détruit peu à peu les superstitions, supprimé l'esclavage, etc. Ceux qui méprisent la raison parce qu'elle est humble, sont sots : c'est comme s'ils méprisaient les petites minutes; cependant, additionnées, elles font des siècles.

La raison fait notre valeur infinie.

Cette petite lumière est la même chez tous les hommes. Il n'est pas d'enfant sain d'esprit, qui ne comprenne qu'un morceau de pomme est plus petit que la pomme entière. Chacun distingue un acte juste d'une injustice. Cela suffit : c'est toute la raison. Cette égalité de la raison dans tous les hommes fonde la République qui est composée de citoyens égaux entre eux.

370. **Les ennemis de la raison.** — Hélas, cette petite lumière tranquille de la raison, qui rend l'homme intelligent et juste, a des ennemis !

Au dehors, les injustes, qui établissent l'exploitation d'autrui sur la peur, l'orgueil, la méchanceté, la cupidité. Ils ont tout essayé pour empêcher la petite lumière d'éclairer leur injustice.

Elle a des ennemis en nous-mêmes. La petite lumière tranquille fait apercevoir la stupidité et l'injustice des passions : de l'orgueil, de la colère, de l'envie. Aussi essaient-elles de l'éteindre pour qu'on ne voie plus leur laideur.

371. **D'où vient l'inégalité des intelligences.** — C'est de nos passions et de notre paresse que viennent les inégalités d'intelligence. A l'école, les enfants attentifs comprennent les raisonnements et ils raisonnent juste : mais nos passions nous empêchent de faire attention. L'envieux ne veut pas regarder les qualités de celui qu'il jalouse; le vaniteux refuse de se voir tel qu'il est; le violent ne veut pas voir qu'il a tort. Le paresseux ne veut pas faire attention, parce que cela le fatigue. Tous sont gênés par la lumière tranquille de la raison.

372. **Nécessité de la contradiction.** — Notre attention est donc distraite par notre étourderie et par nos passions. Aussi nous resterions pleins d'idées fausses si personne ne nous contredisait. Aucun de nous ne voit juste quand la vanité, ou la cupidité le fait agir. De plus, peu ont le courage, ou la possibilité, ou le temps d'étudier à fond une question. Combien de citoyens connaissent la question des octrois ou celle du libre échange ?

Les hommes étant paresseux d'esprit, se réunissent par religions, par partis politiques, un peu comme des moutons et ils n'aiment pas qu'on dérange leurs habitudes et leurs croyances, fussent-elles absurdes. Dans l'antiquité,

les peuples les plus intelligents ont cru à la sorcellerie et à la divination qui permettait aux prêtres de conjurer la volonté des dieux méchants et capricieux.

373. **Le rôle des penseurs indépendants.** — Nous serions encore plongés dans les plus sottes superstitions si de courageux penseurs n'avaient aperçu la fausseté des croyances inexactes.

Naturellement, ces penseurs indépendants eurent contre eux les orgueilleux qui se disaient : « Se croit-il plus intelligent que nous et que tant de gens célèbres qui ont cru ce que nous croyons? » Ils eurent aussi contre eux les paresseux qui ne veulent pas changer leurs habitudes. Ils eurent encore contre eux ceux qui vivaient ou profitaient des croyances fausses : c'est ainsi que la République a encore contre elle la plupart des nobles qui ne peuvent plus avoir, sans travailler, les honneurs et les fonctions bien rétribuées.

374. **L'eau qui dort, croupit.** — L'eau qui dort, croupit : de même les croyances et les habitudes se gâtent et en quelque sorte croupissent quand personne ne les critique.

Un gouvernement ou une administration que les citoyens n'ont pas le droit de critiquer, devient vite un gouvernement de paresseux, où les abus de pouvoir et les injustices pullulent. Une religion que personne ne critique tourne vite à la routine, à l'orgueil et à la superstition.

375. **Ce qui fait avancer la science.** — Le progrès des connaissances se fait comme le progrès industriel. Nous avons dit que pour la bicyclette, l'un a trouvé le perfectionnement de la chaîne, un autre a inventé le roulement sur billes, un autre a imaginé la roue libre, un autre enfin a trouvé un frein excellent, etc. Des mil-

liers d'inventeurs ont fait la bicyclette ce qu'elle est. De même pour la science et pour la critique des idées et des institutions : l'un voit tel défaut à corriger ou tel perfectionnement à apporter ; l'un découvre une erreur, l'autre une autre et, peu à peu, nos connaissances progressent. Elles eussent progressé plus vite sans l'opposition intolérante des orgueilleux, des paresseux, des gens qui profitaient de l'erreur.

376. **Qu'on ne fasse jamais taire un penseur indépendant.** — Le devoir de tout citoyen est de protester énergiquement chaque fois qu'un gouvernement, une administration, un groupe social, une église, essaient de faire taire un penseur indépendant. Notre intérêt réel et l'intérêt de l'avenir, de nos enfants, c'est qu'il subsiste le moins d'erreurs possible, et qu'on trouve le plus de vérité possible.

377. **Le silence ne profite qu'aux fripons et aux menteurs.** — Mais quand un homme expose des théories dangereuses, laissez-le parler et écrire. Le danger et l'absurdité de ses théories seront vite démontrés à tous les gens de bon sens. De plus, il nous obligera à mieux examiner ce que valent nos idées. Personne ne peut rien contre ce qui est juste et raisonnable. Craindre la discussion, c'est avouer qu'on croit à des choses injustes et déraisonnables. Seuls le mensonge, le privilège inique, la violence ont à redouter la pleine lumière. Le silence n'est avantageux qu'aux fripons et aux enseignements mensongers.

Protester contre la liberté d'écrire et de parler, c'est donc favoriser les abus de pouvoir, l'oppression, l'injustice, le mensonge.

378. **La raison ne peut recevoir de mauvais coups.** — Dans la lutte, les orgueils, les haines, les cupidités,

les mensonges sont en conflit. Tout cela se choque et s'affaiblit. Au contraire, la raison, identique en chacun, ne peut jamais recevoir de mauvais coups: c'est elle qui profite et qui a toujours profité de toutes les luttes d'idées, de sentiments et d'intérêts.

Ne pas croire à sa force et à son triomphe, c'est le véritable *athéisme ;* c'est l'incrédulité suprême; c'est croire au néant, puisqu'en dehors de la raison, il n'y a qu'aveuglement et incohérence.

379. **Ceux qui travaillent contre la raison: les légers.** — Un citoyen doit donc regarder comme nuisibles ceux qui luttent contre la raison, c'est-à-dire ceux qui ne recherchent pas avec bonne foi la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Comment les reconnaître? Qu'ils parlent en public ou qu'ils écrivent dans les journaux, on reconnaît ceux qui travaillent contre la raison, contre la vérité, à ce qu'ils jugent les personnes et les questions légèrement, sans les avoir étudiées.

Cette légèreté prouve qu'ils n'aiment pas la vérité.

380. **Ceux qui travaillent contre la raison: les passionnés.** — Outre les légers, qui jugent trop vite, travaillent aussi contre la vérité les passionnés, les orgueilleux qui souffrent qu'on ne soit pas de leur avis, les faibles qui sont affolés quand on les contredit, les envieux, qui voient les gens déformés comme dans un miroir convexe; les violents, incapables de réfléchir et d'observer, et d'autant plus intolérants.

La plupart des hommes sont légers ou passionnés, ou les deux à la fois et petit est le nombre de ceux qui aiment réellement la vérité.

381. **Les journaux sont remplis d'erreurs.** — Les journaux sont rédigés par des journalistes qui sont

souvent légers, souvent passionnés : leurs articles sont nécessairement remplis d'erreurs. En outre, un journal qui paraît chaque jour est rédigé avec une hâte fébrile qui exclut la recherche de la vérité, car celle-ci demande de longues et patientes enquêtes. D'autre part, un journal défend un parti et attaque des adversaires : or l'esprit de parti ôte le souci de la vérité et de la justice : c'est un esprit de guerre qui cherche à faire du mal aux ennemis, même par le mensonge et par la calomnie.

382. **Ne soyons pas des polichinelles.** — Vous connaissez le polichinelle Guignol. Les petits enfants croient que c'est Guignol qui parle : les grands savent que c'est quelqu'un de caché qui parle pour lui et qui fait mouvoir ses bras et sa tête.

Celui qui lit un journal et qui croit tout ce qu'il lit, n'est pas un citoyen libre : il ne pense pas lui-même : ce sont les journalistes qui pensent à sa place et le font parler et agir comme un polichinelle. Il faut donc examiner soi-même la vérité de ce qu'on lit.

383. **Polichinelle, celui qui croit sans preuves.** — Si dans un article il y a des erreurs de détail ; si l'auteur est violent, passionné, de parti-pris, défions-nous. S'il attaque un parti ou un homme sans donner la preuve de chacune de ses accusations, ne le lisons plus jamais : c'est un envieux, un haineux et un calomniateur. Il considère ses abonnés comme des sots, comme des polichinelles, *puisqu'il compte les amener à croire sans preuves*. Un rédacteur de journal qui insinue des calomnies, compte sur notre faiblesse d'esprit, sur notre inattention, sur nos mauvais sentiments d'envie ou de haine. Polichinelle, mû par des malins, celui qui croit sans preuves,

384. **Un journal est violent parce qu'il méprise ses lecteurs.** — Si un journal est violent, c'est qu'il compte

sur la légèreté ou la bêtise des lecteurs. Les rédacteurs méprisent trop leurs abonnés pour faire appel à leur raison. Ils les savent crédules au point de croire les accusations et les histoires les plus invraisemblables : ils ne font appel qu'aux mauvais sentiments, à la haine, à l'intolérance. Joli compliment qu'ils font aux lecteurs !

D'autres journaux accueillent les lettres anonymes les plus haineuses. Tandis que pour juger un scélérat, on prend toutes les précautions d'équité; tandis qu'on fait une enquête, qu'on convoque des témoins à décharge, le journal juge un homme honorable sans enquête, sans aucun souci d'impartialité, et un citoyen n'a aucun recours facile contre un journal calomniateur.

385. **Les journaux sont les organes des syndicats financiers.** — Ajoutons que les journaux coûtent très cher. Les grands journaux quotidiens dépensent annuellement des millions de francs. Aussi sont-ils entre les mains de puissants syndicats financiers : nous ne devons avoir aucune confiance en eux pour le placement de nos économies. Presque tous les journaux ont été complices de la gigantesque escroquerie du Panama qui a ruiné des milliers de pauvres gens.

386. **Soyons méfiants !** — Soyons donc toujours sur nos gardes : ce n'est pas facile, car à force de lire les mêmes affirmations dans un journal, on perd l'habitude de réfléchir et le bon sens s'émousse. Si nous ne voulons être des polichinelles qui reçoivent leurs idées toutes faites, si nous voulons être des citoyens d'intelligence libre, nous ne devrons pas facilement croire. La méfiance est nécessaire à un citoyen, qui doit examiner tout avec sa raison.

387. **Journaux à ne jamais lire.** — Nous ne parlons pas des journaux qui cherchent à exciter les plus bas ins-

tincts. Ce sont des journaux immoraux que lisent des personnes dépravées et que ces lectures dépravent de plus en plus. Un garçon sain d'esprit ne les lit pas : la lutte contre l'animalité est déjà assez difficile pour qu'on ne la rende pas impossible en se souillant l'imagination.

Ne lisons que des journaux honnêtes, des articles calmes, raisonnables, et qui prouvent ce qu'ils affirment. Ceux-là même, lisons-les avec défiance.

388. **L'envie, mal des paresseux et des faibles.** — Le succès d'un voisin donne à ceux qui ne réussissent pas, un mouvement de jalousie. Dès qu'un homme grandit, les paresseux et les faibles, qui sont les gens les plus envieux du monde, essaient de le blesser par leurs injures et leurs calomnies. Quel mal n'a-t-on pas essayé de faire à Gambetta, qu'on accusait de s'enrichir au pouvoir et qui est mort très pauvre ! La calomnie a abrégé les jours de Ferry et de Burdeau ! Même des savants comme Pasteur ont été insultés dans les journaux !

389. **Qui honore son pays, a droit aux mêmes garanties qu'un criminel !** — Le devoir d'un bon citoyen est de soutenir ceux qui font honneur à leur profession ou à leur pays. Les respecter ne nous empêche pas de nous opposer résolument à leurs projets si nous les jugeons dangereux. Mais est-ce trop demander que nos grands hommes trouvent au moins autant de garanties que les criminels qu'on ne juge jamais sur des apparences, qu'on écoute dans leur défense et qu'on juge sans haine?

390. **A bas un tel !** — Déjà à l'école, les médiocres étalent leurs vilaines jalousies. Ils écrivent sur les murs : « A bas un tel ! », « Mort pour un tel ! ». Cela dispense de donner des raisons. Pas besoin de courage puisque ces inscriptions sont anonymes ! Un étranger qui passe et qui lit ces inscriptions doit se dire : « Quels tristes

citoyens feront plus tard des enfants qui sont déjà haineux, violents, injustes à leur âge ! »

391. **Les orgueilleux haïssent la liberté.** — La liberté a contre elle les orgueilleux, indignés de ne pas être les maîtres. Comment ! Un paysan a les mêmes droits que le monsieur du château ! Est-ce que cela n'est pas le monde renversé ? — Non, c'est le monde comme il est depuis la Révolution, et nous voulons qu'il reste ainsi.

D'autres orgueilleux détestent aussi la liberté : ceux qui croient posséder la vérité entière. Prétention ridicule, car chaque génération de savants et de penseurs ajoute quelque chose à la vérité. Chacun doit péniblement gagner sa part de vérité par son travail.

392. **Les faibles haïssent la liberté.** — Les faibles haïssent aussi la liberté : la discussion les étourdit. Ils veulent le calme, la discipline ; ils ont besoin d'être commandés. Comme les moutons, affolés quand ils sont séparés du troupeau, ils sont heureux quand ils se sentent serrés les uns contre les autres et dirigés par un berger qui les dispense de chercher leur route.

393. **Le règne des bureaucrates et des mouchards.** — Un homme peut connaître son village, difficilement son canton. Personne ne connaît tout un département, à plus forte raison la France entière ! Aucun berger ne peut donc « mener » l'immense « troupeau » formé par une nation. Un roi ou un empereur est renseigné, comme en Russie, par les fonctionnaires et par la police. Dès lors, les maîtres de la nation, ce sont les « bureaucrates » et les mouchards. Comme un pouvoir « fort » n'admet pas la critique ou la discussion, les journaux se taisent. Dans ce silence, les tyrans locaux, appuyés par les administrations, par les préfets, les ministres, commettent mille abus de pouvoir. Si vous vous plaignez, vous passez

pour un ennemi du gouvernement : toutes les injustices sont permises contre vous. Voilà à quel odieux régime aboutit un pouvoir « fort ».

394. **Chambres ou antichambres ?** — N'étant plus tenu en éveil par la critique, le gouvernement s'endort dans l'incurie, la paresse : le gouvernement « fort » de Napoléon III aboutit à Sedan. Le gouvernement « fort » de Russie aboutit aux effroyables défaites de Mandchourie.

Le silence imposé aux hommes intelligents empêche le progrès et les réformes sociales. Aussi, comme on l'a dit, la plus mauvaise des Chambres est préférable à la meilleure des antichambres.

395. **Craindre la discussion, signe de faiblesse.** — Un gouvernement qui craint la libre discussion est en réalité faible. Un pouvoir juste n'a rien à redouter de la liberté de parole et de presse. La République, qui laisse à ses ennemis la liberté même de la calomnie et de l'injure, est le plus fort des gouvernements.

396. **Les révolutionnaires sont des superstitieux.** — Les révolutionnaires, partisans de la guerre civile, considèrent le Gouvernement comme une Providence qui peut produire l'aisance et le bonheur. C'est une croyance superstitieuse. Le Gouvernement ne peut rien *créer*.

Il ne peut rendre laborieux les paresseux ; il ne peut rendre énergiques les faibles de volonté et d'attention. Il ne peut rendre consciencieux les exploiteurs. Il ne peut donner la bonté aux méchants, ni détruire l'imprévoyance, l'alcoolisme, ni donner le sentiment de la responsabilité à un homme léger.

Quel que soit le gouvernement, une femme paresseuse, ignorante ou frivole, mettra sa famille et son mari dans la gêne.

397. **Il n'y a de progrès que par le travail.** — Il n'y aura de progrès que ceux que réalisera chaque travailleur. Un paysan qui améliore ses semences, qui soigne intelligemment son fumier ; une mère qui sait élever ses enfants et leur éviter les maladies ; un père qui redouble de vaillance pour faire instruire ses filles et ses fils ; un savant qui, dans son laboratoire, poursuit pendant dix ans une découverte : voilà ceux qui travaillent réellement à faire le pays plus riche et plus puissant. Cultivée comme elle devrait l'être, la France pourrait nourrir cinquante millions d'habitants.

398. **L'État est parfois le plus mal servi des patrons.** — Un patron qui a des ouvriers paresseux les congédie. L'État ne peut presque jamais congédier un fonctionnaire paresseux et sans conscience : aussi est-il parfois le plus mal servi des patrons.

Dans l'industrie privée, on confie la direction aux plus intelligents et aux plus énergiques.

Dans les administrations, on arrive tard aux grades supérieurs, et la direction est parfois donnée par des vieillards qui ne sont pas au courant des inventions nouvelles et que l'habitude empêche d'être choqués par beaucoup d'imperfections.

Donc, il arrive que ce que fait l'État coûte plus cher et est plus mal fait que ce que font les citoyens libres.

399. **Le rôle de l'État est de faire respecter la justice.** — Le seul rôle de l'État devrait être de rendre la justice, c'est-à-dire d'obliger tout citoyen à respecter les droits des autres. Ce rôle suffit : par exemple, l'État a le devoir de nous protéger non seulement contre les assassins et les voleurs, mais encore contre les gens atteints de maladies contagieuses (hygiène publique), contre les rapaces qui logent des malheureux dans des taudis, foyers d'in-

fection. Il a le devoir de nous protéger contre les imprévoyants qui, devenus vieux, retombent à notre charge (assurance obligatoire contre la vieillesse, etc.).

400. **N'augmentons pas les attributions de l'État.** — Garantir nos droits contre les paresseux, les orgueilleux, les violents, les envieux, les exploiteurs, voilà le rôle de l'État. Dès qu'il fait travailler, le travail risque d'être mal dirigé, avec des gaspillages. C'est un terrible argument contre ceux qui voudraient augmenter les attributions de l'État au lieu de les réduire à la protection de tous et à la justice.

401. **C'est dans la commune que nous devons agir.** — Peu nombreux sont les citoyens qui, par leurs inventions, par leur influence, peuvent agir sur la nation entière, mais chacun peut agir dans sa commune.

La commune est le champ d'action par excellence des citoyens.

La commune peut gérer l'éclairage, les hôpitaux, les abattoirs.

En Angleterre, une douzaine de villes fournissent, au prix coûtant, du bon lait pasteurisé pour les enfants, et la mortalité des bébés y a énormément diminué.

Certaines villes achètent et gèrent les cabarets ; d'autres ont des boulangeries communales. Partout, en Angleterre, on fait démolir les logements insalubres.

402. — Chaque commune doit se procurer de l'eau pure, avoir de bons égouts, des bains-douches pour la propreté.

Organiser la charité, l'assistance médicale, les secours aux malheureux, demande les efforts des citoyens et surtout des conseillers municipaux.

Les gens d'initiative à la campagne ont aussi de l'ouvrage ! Organiser des syndicats de vente, des laiteries coopératives, acheter des machines en commun, batteuses, etc.

403. **Impôt effrayant sur l'ignorance et la jalousie.** — Mais il faut que les paysans s'unissent et coopèrent. Nous avons vu qu'ils payent très cher leurs divisions, leurs haines, leurs jalousies, leur routine : les intermédiaires en profitent pour les exploiter. Les plus lourds impôts du paysan, il les paye à ceux qui bénéficient de son ignorance et de sa jalousie à l'égard des voisins. S'il pouvait évaluer ce qu'il perd ainsi, il serait effrayé.



Sujets à traiter. — Pourquoi faut-il des lois? Que faire si une loi déplaît? Que doit exiger un paysan? Pourquoi le paysan est-il l'égal de tous? La raison a-t-elle des ennemis? La contradiction est-elle nécessaire? Pourquoi? A qui profite le silence? Qui travaille contre la raison? Doit-on croire sans preuves? Faut-il se défier des journaux? Desquels? Que pensez-vous de l'envie? Quels sont les ennemis de la liberté? Que penser d'un roi? Qu'arrive-t-il si la presse fait le silence? Quel est le rôle du gouvernement? Qui accomplit tous les progrès? L'État peut-il être bien servi? A quoi doit-il se borner? Où devons-nous agir? Comment?

C. — *Les devoirs professionnels.*

Sommaire

C'est un devoir d'exercer une profession. Devoir envers soi-même, car nulle vie digne et heureuse hors du travail : l'oisif est un parasite méprisable.

404. **Les travailleurs sans joie.** — Il faut choisir entre deux conceptions du métier : celle des travailleurs sans initiative, et celle des paysans et des ouvriers qui savent un métier.

Pour beaucoup d'ouvriers d'usine, d'employés de magasin ou de bureau, le travail est un esclavage, parce qu'il est machinal et qu'il ne demande pas assez d'intelligence, d'initiative pour intéresser. Aussi ne songent-ils qu'aux distractions du soir ou du dimanche : café, café-concert, théâtre, courses, fêtes où l'on pourra s'étourdir et oublier l'ennui de la vie ordinaire.

405. **Le paysan a les joies profondes du travail qui crée.** — Ceux des citadins dont le métier est une servitude, ne peuvent comprendre le paysan avec sa vie pleine, sérieuse et heureuse. Dans son travail, le paysan peut mettre son intelligence et son énergie. Actuellement, un paysan devrait être un savant universel. Il devrait connaître : vie des plantes, des arbres; hygiène des animaux; nature des terrains et des amendements; usage et entretien des machines; étude des meilleures races, des meilleures méthodes de culture. Chaque jour, le paysan doit apprendre du nouveau, chaque jour il doit se perfectionner. S'il est

intelligent et courageux, sans cesse il trouvera à faire mieux : son existence demande des efforts intelligents et toujours nouveaux.

Sa vie se passe au grand air, à la lumière du soleil, devant les beaux spectacles de la nature, au milieu des plantes et des animaux, toutes choses dont le citadin est privé.

Vie souvent pauvre et rude, mais combien digne, indépendante, savoureuse à cause des joies du travail qui crée!

406. **Anoblissons le métier par l'intelligence.** — Les ouvriers qui créent, menuisiers, maçons, serruriers, etc., pourraient donner une grande dignité à leur métier s'ils connaissaient l'origine et les propriétés de la matière qu'ils emploient, s'ils savaient la géométrie et le dessin : car un métier est d'autant plus noble qu'il est plus intelligent. Un médecin fait des opérations répugnantes, mais sa profession est *anoblie* par l'intelligence qu'elle exige.

407. — Le commerçant peut de même anoblir sa profession en la pénétrant d'intelligence : en étudiant la nature, l'origine des marchandises qu'il vend, en ayant l'idée de l'énorme travail solidaire qu'elles représentent. Le commerce demandera de plus en plus des connaissances étendues (transports, géographie étrangère, etc.).

408. **Le bonheur, c'est d'élever sa vie.** — Une condition du bonheur c'est d'*élever* sa vie, d'y augmenter la part de la raison. Combien cela la rend plus belle, plus digne! Existence enviable, celle qui est concentrée autour du travail. Heureux celui qui donne au travail son intelligence et son cœur!

409. **La ménagère crée du bonheur.** — Dans cette concentration de la vie autour du travail, une femme trouve le bonheur. Aucun ouvrier ne crée davantage que

la ménagère capable et laborieuse : elle crée la santé, la joie des enfants qui viennent bien, le contentement du mari, car l'argent qu'il gagne, elle le transforme en bien-être, en sécurité, en dignité pour la famille.

Elle crée du bonheur, la petite ménagère intelligente qui sait acheter, conserver, aménager, orner ; qui connaît l'hygiène, la cuisine, le blanchissage, la lingerie, la coupe des vêtements, et qui en outre sait soigner les malades, tenir ses comptes en ordre, et économiser pour l'avenir.

Ce n'est rien qu'une table blanche, sur cette table une belle carafe claire, des fleurs, et cependant quelle joie de se mettre à table ! Joyeux aussi le mari qui trouve sa femme proprette, avec un tablier blanc de lessive et un corsage éblouissant de propreté. Une femme courageuse et habile transforme la situation la moins fortunée.

410. **Sorcières malfaisantes.** — On croyait autrefois que des sorcières malfaisantes rendaient les hommes malheureux, et salissaient tout ce qu'elles touchaient... De telles sorcières, nous en connaissons : certaines femmes ont vite fait de leur chambre un taudis.

Les vêtements, le linge, le mobilier, sont mal entretenus et la femme est malpropre : le mari, dégoûté, va chercher un peu de lumière et d'oubli au cabaret.

Les enfants mal soignés, mal portants, misérables, sont dangereux pour les autres par leur saleté et par leur immoralité.

Elle crée de la souffrance et du malheur, la femme qui n'apprend pas son métier de ménagère, ou qui, par paresse, laisse aller sa maison à la dérive.

411. **N'acceptons pas d'être traités autrement qu'en hommes.** — Aucun ouvrier ne doit accepter qu'on ne le traite pas en homme, qu'on le fasse travailler dans des locaux sombres, humides. Aucun fermier, aucun métayer ne doit accepter qu'on le loge, lui et sa famille, dans un

taudis humide, mal éclairé, avec de la terre battue pour plancher.

En attendant que la loi fasse une guerre sans pitié aux habitations malsaines, c'est aux victimes des gens sans cœur qui exploitent la misère, de s'unir, de faire tous partie de syndicats professionnels : l'union fait la force. Un isolé ne peut guère se faire respecter.

412. **Ce qui nous divise le plus.** — Mais si nous voulons nous élever à une vie libre et digne, nous devons être énergiques, consciencieux. Nous devons nous perfectionner et regarder la brusquerie, les manières rudes, la malpropreté, la grossièreté du langage comme des tares d'esclaves. Un hommes libre se respecte. Les jeunes filles, plus délicates, sont souvent très propres, tandis que le frère est malpropre et grossier. Beaucoup d'ouvriers américains sont irréprochables de tenue, et on les respecte. *La plus profonde séparation sociale est la séparation des gens sales et grossiers d'avec les gens propres et polis ;* il dépend de nous d'être d'une classe ou de l'autre : ce qui nous divise le plus, c'est la saleté.

413. **Ouvriers ennemis des ouvriers.** — A l'atelier et sur les chantiers, souvent on abuse des enfants : au lieu de leur apprendre le métier, de les intéresser à un travail intelligent et créateur, on les emploie à des courses, à des commissions, à des besognes rebutantes. Ils y prennent, avec le dégoût du travail, des habitudes de paresse.

Souvent les hommes prennent un plaisir malsain à les faire boire. On leur enseigne le mépris de la femme.

Ces pauvres enfants, au lieu de trouver des aînés qui aient de la sympathie pour eux, qui les soutiennent et les encouragent, qui les respectent et les initient au travail, trouvent des imbéciles qui les persécutent, les exploitent et les dépravent. Ces ouvriers sont les pires ennemis du progrès et de l'affranchissement de la classe ouvrière.

414. **Persécuteurs et malfaiteurs.** — Il faut que ceux qui nous font travailler puissent compter sur nous. On n'est vraiment honnête que si on est énergique, si on fait des efforts pour travailler le mieux possible. Un routinier n'est pas consciencieux. Sont consciencieux l'ouvrier, le paysan, la couturière, la ménagère, qui réfléchissent à leur travail, se perfectionnent. Ceux qui travaillent sans conscience nous font souffrir, nous persécutent, et peuvent être de vrais malfaiteurs : une chaussure mal faite nous blesse; un train déraille à cause d'un boulon mal rivé; un mari va au cabaret parce que la femme laisse l'intérieur devenir un bouge.

415. **Deux secrets bons à savoir.** — Il y a deux secrets bien précieux : faire sa besogne de chaque jour un peu mieux que la veille, plus vite, plus intelligemment, plus soigneusement.

Ne faire qu'une chose à la fois, et la faire à fond.

416. **Jeunes filles, prenez garde à vous!** — Rappelons aux jeunes filles de prendre garde à un effroyable et ignoble esclavage qui attend les imprudentes. Lorsqu'on leur offre une place à l'étranger, qu'elles se méfient, surtout si les promesses sont belles! Il faut toujours qu'elles prennent des renseignements auprès du consul français du pays où elles sont engagées.

417. **Un métier vaut ce que vaut l'homme.** — Un homme qui se respecte se fait respecter, et il rend sa profession honorable. Les hommes ont besoin les uns des autres, et le plus grand écrivain serait réduit à l'impuissance si des ouvriers ne fabriquaient pour lui encre, papier, plumes, et si des imprimeurs n'imprimaient ses livres. Un métier vaut ce que vaut celui qui l'exerce.



Sujets à traiter. — *Voir page 229.*



D. — *La France. Le patriotisme.*

SOMMAIRE

Nul ne peut se développer complètement s'il n'est soutenu par la grande famille solidaire qu'on appelle la *France*, et qui garde le dépôt sacré de libertés conquises par ceux qui nous ont précédés.

Les adversaires de la liberté n'aiment pas la France issue de la Révolution de 1789. Aussi, doit-elle être puissante, mais rester loyale. Elle doit être prête à défendre sa dignité et sa propre liberté contre les nations encore violentes et conquérantes.

Notre idéal est la force au service du droit. C'est à la France, guérie des guerres d'agression, qu'il appartient d'introduire, par son exemple, dans les relations des peuples entre eux, la notion de justice et de respect mutuel, conditions d'une paix durable.

418. **Un écolier lâche attire les mauvais procédés.** — Un camarade brutal, aime à tourmenter les faibles : il trouble leurs jeux, les empêche d'aller avec leurs amis, les oblige à venir avec lui.

Il ne tourmente pas des camarades, même plus faibles et plus petits, s'il les sait courageux. Il n'ignore pas que s'il les pousse à bout, ils n'hésiteront pas à se défendre, et si violent qu'on soit, on n'aime pas recevoir quelques mauvais coups, même si on est sûr de les rendre.

Avec un poltron, un brutal ne se gêne pas. La lâcheté attire les humiliations, les mauvais procédés, les persécutions.

419. Avec une nation lâche, on ne se gêne pas. — Il en est de même pour une nation qui, par lâcheté, souffre qu'on porte atteinte à son indépendance. La guerre est un malheur épouvantable, mais il y a des maux plus insupportables, et il vaut mieux mourir que d'être esclave.

C'est qu'une nation est comme un citoyen : elle veut être libre, indépendante, respectée. Du jour où elle tolère une injustice, on sait que lâche aujourd'hui, elle le sera demain, et qu'on peut l'insulter sans rien craindre.

420. Ne confondons pas susceptibilité avec dignité. — Cependant il faut se garder de confondre la dignité avec la susceptibilité. Il y a des camarades susceptibles qui se fâchent pour un rien, et qui sont insupportables.

Cette susceptibilité est une maladie et un commencement de folie. De même, il y a des nations susceptibles, qui perdent leur bon sens. Pour peu que des journalistes violents excitent le public, celui-ci s'affole, rend impossible un accord, et amène une guerre qu'il serait facile d'éviter.

421. Une justice de paix pour les peuples. — Pour permettre aux susceptibilités de s'apaiser et au bon sens de reprendre le dessus, les représentants des nations, réunis au Congrès de la Haye, ont créé un *Tribunal permanent d'Arbitrage* (*fig.* 36). Deux peuples qui ont des difficultés, comparaissent devant lui, comme deux citoyens devant le juge de paix.

422. Nations barbares et nations raisonnables. — Une nation qui a des démêlés avec une autre et qui fait la guerre sans porter ses griefs devant le *Tribunal d'Arbitrage*, prouve qu'elle a conscience de ses torts. C'est une nation brutale, barbare, dangereuse pour la civilisation.

Nous, Français, soyons une nation raisonnable, juste.

Soyons résolus à toujours porter nos différends devant le *Tribunal d'Arbitrage*, sauf, bien entendu, s'il s'agit de notre indépendance et de notre liberté.

423. **Nous aussi, nous avons été injustes.** — De même qu'un homme sage reconnaît qu'il n'a pas toujours été raisonnable, de même nous devons reconnaître que notre nation n'a pas toujours été raisonnable ni juste.

Nos ancêtres, les Gaulois, étaient violents et susceptibles. Ils n'avaient pas le respect de la vie humaine et ils étaient volontiers batailleurs.

Soyons comme eux courageux, mais soyons plus calmes, plus justes, plus respectueux de la vie des autres.

424. Ont été criminelles les guerres de religion, l'Inquisition, les dragonnades, la Terreur rouge ou blanche. Nous ne pouvons approuver les guerres d'Italie de François Ier, la guerre de Louis XIV contre la Hollande, les guerres injustes de Napoléon Ier, les guerres d'agression de Napoléon III (guerre du Mexique).

La ruine de la France après l'exécrable gouvernement de Louis XIV; ses deux démembrements après les folies sanguinaires de Napoléon Ier et de Napoléon III prouvent que l'injustice est dangereuse.

425. **Guerres légitimes.** — Au contraire, nous lisons avec enthousiasme les luttes légitimes contre les envahisseurs : celle de Jeanne d'Arc contre les Anglais; celle de Kellermann à Valmy contre les Allemands; de Gambetta, de Chanzy contre de Moltke.

426. **Que la France soit loyale!** — On n'est vraiment un Français que si l'on refuse d'être injuste et querelleur. Français, Franc, veut dire loyauté, justice.

Nous voulons que notre patrie soit la plus juste, la plus humaine, en un mot la plus raisonnable. Nous voulons

que la France ait une réputation de politesse, de générosité qui la fasse aimer de tous les peuples et qu'elle force l'estime même des nations hostiles.

427. **Rejetons avec dégoût les journaux violents. — Si une situation dangereuse survient, soyons très calmes.**

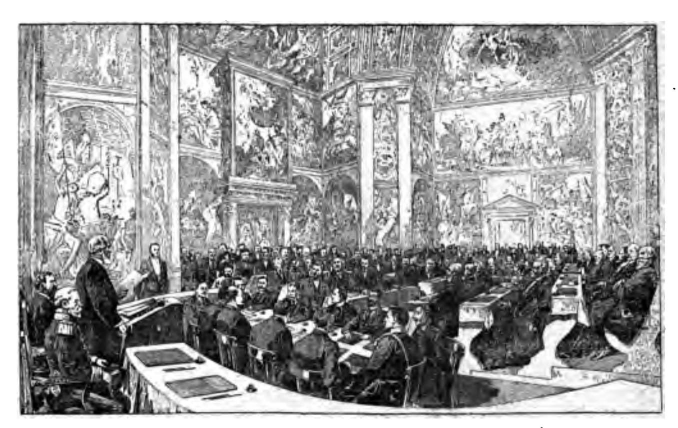


Fig. 36. — VERS LA PAIX UNIVERSELLE !
(*Une séance du Tribunal international de La Haye*, en 1900.)

La guerre ne sera pas plus éternelle que les luttes des barons féodaux. Sans doute, nous aurons à la redouter longtemps encore, mais il faut tout tenter pour arriver à la paix universelle. L'institution du Tribunal d'Arbitrage entre les nations est le premier pas dans cette voie. Il permet d'espérer qu'une ère de justice succédera aux abus de la force.

Rejetons avec dégoût les journaux dangereux qui font appel à nos « revenants », à l'envie, à la haine. Les rédacteurs des journaux violents sont comme ces mauvaises gens qui voyant des chiens se provoquer, les excitent pour les faire battre. Sachons être maîtres de nous-mêmes, *très calmes*, comme des gens qui ne veulent pas de querelles, mais qui sauront se défendre si on les attaque.

428. **Nous avons intérêt à la prospérité des voisins.** — N'excitons pas non plus les autres. Nous n'avons pas d'intérêt à ce que d'autres nations se battent. Supposez l'Angleterre ruinée : que de misères en France! Les Anglais nous ont acheté en 1901 pour un milliard deux cent soixante quatre millions! Nos industries de luxe ont besoin que nos voisins soient heureux et riches. De plus, les Français ont chez les étrangers pour trente milliards en argent prêté, en maisons de commerce, en propriétés. Une guerre entre voisins serait donc la misère pour des milliers de Français.

429. **Solidarité internationale.** — Les nations civilisées sont solidaires : notre intelligence a été enrichie par des philosophes, des savants anglais, allemands, etc. Ne serait-il pas fou de refuser d'utiliser les rayons X ou la télégraphie sans fil parce que ce sont des étrangers qui ont fait la découverte? Voyez-vous aussi les Allemands refusant de profiter des découvertes de Pasteur?

Quand un grand génie apparaît dans un pays, nous nous enrichissons de ses pensées ou de ses sentiments. Les travailleurs de toutes les nations finiront par s'apercevoir de la stupidité des haines internationales.

430. **Nations susceptibles et querelleuses.** — Malheureusement, de même qu'il y a des individus qui perdent leur sang-froid, qui frappent et même qui tuent, de même, il y a des nations querelleuses, batailleuses. Nous avons été, nous aussi, une nation susceptible et querelleuse, mais le malheur nous a éclairés. Nous comprenons combien est affreux l'abus de la force. L'Allemagne en annexant malgré elles les populations de l'Alsace-Lorraine, a commis un crime, et depuis, aucune nation européenne ne se sent en sûreté.

431. **Nations criminelles.** — Il n'y aura de sécurité

que le jour où il sera admis qu'une nation est sacrée, et qu'un peuple qui se rue sur un autre au lieu d'en appeler au Tribunal d'Arbitrage, est aussi criminel que je le serais si, ayant à me plaindre de vous, j'incendiais votre maison et si j'essayais de vous assassiner.

432. **Soyons prêts!** — Tant que les nations européennes ne s'entendront pas pour désarmer *en même temps*, nous devons être prêts à repousser par les armes toute tentative contre notre indépendance. Ne cherchons querelle à personne, mais, si on nous attaque injustement, soyons prêts à repousser l'ennemi hors des frontières.

433. **L'esclavage perfectionné.** — Si nous étions de nouveau vaincus, nous serions plongés dans la misère, car le vainqueur nous imposerait une indemnité de guerre, forme perfectionnée de l'esclavage. Une indemnité de dix milliards mettrait à la charge de chaque chef de famille français une dette de quinze cents francs. Un ouvrier qui gagne trois francs par jour devrait travailler pour en payer les intérêts trois semaines par an, soit *un an tous les 17 ans*. Cela ferait trois ans d'*esclavage* pour une vie d'ouvrier ! Quelle misère et quelle honte!

434. **La défaite ferait une nation de meurt-de-faim.** — En outre, le prix des objets de première nécessité monterait. Nos industries, accablées d'impôts, ne pourraient lutter contre la concurrence étrangère : la défaite aurait pour conséquence une indigence indicible. Aussi devons-nous lutter, en cas de guerre, avec la volonté de ne pas subir un esclavage qui ferait de nous une nation de meurt-de-faim.

435. **Un apprentissage nécessaire.** — Être un bon soldat est un métier difficile, qu'il faut apprendre. Il faut être un tireur adroit, savoir charger et pointer un canon,

savoir monter à cheval. Il faut savoir utiliser le terrain, etc. Comme dans tous les métiers, il y a mille détails qu'il faut apprendre. Cet apprentissage, c'est le service militaire.

436. **La victoire est à ceux qui avancent.** — Le soldat français est intelligent, vif, courageux, mais il est trop impressionnable et s'il est obligé de reculer, il se décourage. C'est un tort. Dans une bataille, c'est toujours le plus persévérant qui l'emporte. « Le moindre mouvement d'hésitation et d'indécision augmente le nombre des morts et des blessés. Au contraire, l'élan, l'audace joyeuse, diminuent les pertes. Aussi faut-il toujours avancer avec courage, coûte que coûte. »

437. **Gaiement et courageusement.** — Voyez comme un camarade hardi fait reculer un plus grand que lui, mais qui a peur des coups! A la guerre, c'est la même chose. Sur 73 batailles qu'on a étudiées, 33 fois c'est l'armée la moins nombreuse qui a gagné : quelquefois les vainqueurs étaient un contre deux comme à Auerstœdt. Aussi, nous n'avons rien à craindre d'une invasion si nous savons faire notre devoir courageusement.

Faisons notre service militaire, comme un bon ouvrier fait son apprentissage : obéissons vivement et gaiement à nos chefs.

438. **Devoirs des intelligents à l'égard des « bleus ».** — Caporal ou sergent, fais-toi aimer de tes hommes, en étant sévère s'il le faut, mais juste et bon. Un sous-officier qui traite grossièrement ses hommes, qui a des haines, des rancunes, qui prend quelqu'un en grippe, est indigne d'être chef.

Lorsque les « bleus » arrivent au régiment, ils ont souvent du chagrin. Ils sont un peu ahuris par les ordres qu'ils reçoivent ; ils sont gauches et maladroits. Ceux qui

sont « débrouillards », intelligents, et les anciens qui connaissent le service, doivent leur venir en aide, leur expliquer avec patience ce qu'il faut faire, les encourager. L'ancien qui « brime » un nouveau ; celui qui ayant perdu un objet prend celui du nouveau, agit en méchant et en lâche. Ne tolérons jamais que l'on persécute quelqu'un autour de nous : en laissant faire, nous sommes aussi mauvais que celui qui fait mal.

439. **Ne haïssons pas : valons mieux !** — Haïr est un sentiment bas. En outre, aucune passion n'empêche autant d'observer et de bien raisonner. A quoi bon haïr par exemple les Allemands ? Valons-les par l'ardeur au travail, par l'utilisation intelligente de la science, par la patience commerciale. Valons mieux en n'ayant ni leur arrogance, ni leur brutalité, ni leur dédain du droit des autres nations.

440. **Le droit de demain.** — Notre souffrance d'avoir été séparés par la violence de nos frères d'Alsace et de Lorraine, nous a donné un vif sentiment de la justice et du *droit* — du *droit*, qui seul fera la paix permanente. Nous représentons en Europe le *droit de demain* qui proclamera qu'une nation est inviolable, qu'un peuple n'est pas un troupeau dont la force dispose. L'Allemagne, qui a conquis par la violence les Polonais, les Danois du Schleswig-Holstein et les Alsaciens-Lorrains, ne s'est pas élevée encore à cette idée de justice et elle reste pour l'Europe un danger et une menace.

441. **L'idéal français : la force au service du droit.** — Si nous savons rester sages, calmes et puissants, une nouvelle annexion violente en Europe sera impossible. Les nations faibles savent qu'il n'y aura de paix définitive que par la reconnaissance du droit des peuples, qui amènera le désarmement simultané. Ces nations aiment la France avec confiance parce qu'elle représente un idéal de

justice en face des abominables idées allemandes que la *force prime le droit*. Nous, nous voulons que la force soit *au service du droit*.

442. **La guerre ne sera pas éternelle.** — Cela bien compris, la guerre, comme le meurtre, est un crime, hors du cas de légitime défense. Les ignorants et les violents disent que la guerre est éternelle : les sauvages de l'âge préhistorique croyaient sans doute aussi que la guerre de tribu à tribu ne finirait jamais. Les grossiers barons féodaux croyaient éternelle la guerre de château à château. Les hommes sont sortis d'une barbarie pire que la barbarie internationale actuelle et ce n'est pas après l'institution d'un *Tribunal d'Arbitrage* entre les nations qu'on peut continuer à croire que le droit et la justice entre les peuples est impossible.

443. **La guerre, déchaînement de la bête humaine.** — La préparation de la guerre et la guerre ruinent les peuples, les empêchent d'organiser l'instruction intégrale pour tous, les retraites pour la vieillesse, l'assistance. En outre, la guerre plongera dans la misère le vainqueur lui-même. Avec ses horribles tueries, ses incendies, ses pillages, les maladies et la saleté qu'elle impose, elle est le déchaînement de la *bête humaine*, et elle est ignoble si elle n'est la lutte pour l'indépendance et pour le droit. Alors l'odieux en retombe sur les barbares qui l'ont rendue inévitable.

444. **Les vrais patriotes.** — Que du moins jamais la France n'encoure la honte de faire une guerre injuste! Nous avons chez nous des écrivains qui font l'apologie de la guerre : ce sont les mêmes qui admirent les œuvres d'orgueil, de vanité, de clinquant; qui louent les grands agités de l'histoire, les hommes de parade. Pendant que les « braillards belliqueux » font leur tapage

inutile, aux applaudissements des ignorants, les savants, les laborieux font le travail productif.

Les véritables patriotes sont ceux qui élèvent des enfants robustes et courageux; ceux qui deviennent chaque jour plus intelligents, plus vaillants, plus consciencieux; ceux qui font leur propre vie et celle des autres plus haute, plus intense, plus belle : ceux-là, au jour du danger, sauront faire leur devoir. Ne confondons pas ceux qui s'agitent et font du bruit, avec ceux qui travaillent. Le courage est le même dans toutes les circonstances et à la guerre ceux-là seuls seront courageux qui font courageusement leur devoir de chaque jour. Ce sont ces bons citoyens-là qui sont les vrais patriotes et qui font la force de la France.



Sujets à traiter (*page 219*). — Distinguez le travail sans joie du véritable travail. Comment anoblir sa tâche ? Comparez la bonne ménagère et la mauvaise. Que doit exiger tout travailleur ? Qu'est-ce qui nous divise le plus ? Citez des ouvriers ennemis des ouvriers. Connaissez-vous deux bons secrets ? Comment rendre la profession honorable ?

Sujets à traiter. — Qu'arrive-t-il aux lâches? Qu'est le Tribunal permanent d'Arbitrage ? Quelle nation devons-nous être? Avons-nous toujours été justes ? Quelles sont les guerres légitimes ? Que faire des journaux violents ? Avons-nous intérêt à la misère des voisins? Pourquoi devons-nous être redoutables? Que ferait de nous une défaite? Comment s'obtient la victoire ? Quels seront nos devoirs au régiment ? Quel est l'idéal français ? La guerre sera-t-elle éternelle ? Quels sont les vrais patriotes ?



VII. — LES QUESTIONS PHILOSOPHIQUES.

SOMMAIRE

Nous n'avons pas à intervenir dans les questions religieuses qui sont une affaire privée. Chacun est libre de croire ou de ne pas croire, et nous devons respecter toute croyance sincère et réfléchie : seuls les actes nous regardent.

A. — *Les croyances religieuses.*

445. **Les croyances ne prouvent rien, les actes seuls comptent.** — *Jugeons les gens d'après ce qu'ils font, jamais d'après ce qu'ils croient.* Une seule chose prouve qu'une croyance est sincère : agir comme elle commande. Un paresseux peut dire qu'il aime le travail : il n'a qu'un moyen de prouver qu'il est sincère, c'est de travailler. Un libre-penseur qui ne peut supporter la contradiction sans se fâcher, peut se dire libre-penseur : sa conduite *prouve* qu'il ne l'est pas. Vous pouvez vous dire chrétien : si vous êtes injuste, haineux, médisant, votre conduite prouve qu'au fond du cœur vous n'êtes pas chrétien.

Les croyances ne prouvent rien : les actes seuls comptent.

446. **Personne ne connaît toute la vérité.** — Aucune croyance sur Dieu, sur l'origine du monde, sur l'origine

et la destinée de l'homme n'est acceptée par tous ceux qui pensent : nous ne pouvons faire sur ces questions que des suppositions.

Trois grandes religions se partagent la majorité des hommes : la religion des bouddhistes, celle des chrétiens, celle des mahométans. Ces trois religions ne sont d'accord sur aucun dogme. Les chrétiens eux-mêmes sont divisés en protestants, en catholiques, en orthodoxes, etc. Ils ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut croire.

Cela prouve que personne ne connaît toute la vérité : aussi, est-il insensé et criminel de vouloir persécuter quelqu'un qui ne partage pas nos croyances. Que chacun croie suivant ses sentiments. *Que chacun soit libre de croire ou de ne pas croire.*

447. **La religion, affaire privée.** — En France, l'État ne paye ni ne reconnaît aucun culte : chacun va à l'église qu'il a choisie, ou il ne va à aucune, comme il lui plaît. *La religion est une affaire privée où personne n'a à intervenir.* Liberté absolue est laissée à chacun ; il n'y a rien de plus raisonnable, ni de plus juste.

448. — Nous avons vu que les hommes ont été d'abord ignorants et grossiers. Pendant des milliers d'années, ils ont fait des progrès : tous les livres que les plus sages ont écrits autrefois sont remplis d'erreurs et de préjugés. Aucun livre ancien ne peut contenir la vérité complète sur quoi que ce soit, parce que les anciens, par rapport à nous, étaient comme des enfants ignorants. C'est nous qui sommes les « anciens », puisque nous profitons des trésors de sagesse et de connaissances amassés par tous ceux qui nous ont précédés.

449. **Causes de la lenteur du progrès.** — Pendant des siècles et des siècles, le progrès des sciences a été lent

parce que les hommes sont impulsifs, orgueilleux et violents.

450. — *Impulsifs*, incapables de rester calmes, de faire attention longtemps, ils n'ont pu supporter l'ennui des recherches difficiles. La minutie des observations les fatigue vite, comme l'attention fatigue vite les écoliers turbulents.

451. — *Orgueilleux*, ils ne pouvaient patienter pendant des années pour chercher quelques vérités modestes. Ils préféraient les croyances toutes faites, acceptées sans examen, qui leur donnaient l'illusion de connaître, dans le plus grand détail, la création du monde et celle de l'homme.

452. — *Violents*, ils n'admettaient pas la liberté de croire autrement qu'eux, et ils persécutaient les esprits libres. Durant des centaines de siècles et jusqu'à nos jours, on a haï et persécuté l'esprit, la liberté de penser, la virilité des chercheurs indépendants.

Oui, les hommes en majorité impulsifs, orgueilleux et violents ont toujours emprisonné, tué les intelligences libres et courageuses. Cependant, ce sont ces intelligences libres qui ont affranchi l'humanité de l'oppression du monde matériel, des « revenants » et de tous les esclavages.

Ces stupides persécutions ont retardé pendant de longs siècles le progrès.

453. — Il n'y a pas longtemps qu'on s'est aperçu que l'orgueil ne fait que des sots et des ignorants. Nos savants savent que pour commander aux forces hostiles, il faut obéir aux lois de la nature. Par exemple, ils savent que pour se bien porter, il faut être sobre, très propre et respirer nuit et jour de l'air pur. Ils savent qu'une plaie ne



Fig. 37. — L'IGNORANCE CONDAMNE LA VÉRITÉ (*Galilée devant l'Inquisition*, par ROBERT-FLEURY).
Galilée ayant découvert que la Terre tourne autour du Soleil, le tribunal de l'Inquisition le condamne à abjurer cette hérésie (1633).

s'envenime que par l'action des microbes du pus, qu'on peut empêcher de se développer.

Mais pour obéir aux lois de la nature, il faut les connaître et pour cela il faut les étudier avec patience. Il faut être modeste, car ce que l'on peut découvrir soi-même est peu de chose : nos découvertes n'ont été possibles que grâce à la collaboration de centaines de chercheurs.

454. **Les tapageurs et les travailleurs. — Galilée.** — D'un côté, furent toujours les impulsifs, les orgueilleux, les violents, qui ont fait beaucoup de tapage et peu de besogne, et qui ont causé à l'humanité un mal irréparable.

D'un autre côté, les modestes, les patients, les méditatifs, qui ont essayé de voir clair dans le brouillard des préjugés et des croyances irréfléchies. *C'est à leur travail patient que l'humanité doit tous ses progrès.* Un de ces savants modestes fut Galilée qui découvrit que la Terre tourne autour du Soleil. Les orgueilleux ignorants d'alors le condamnèrent pour cela à la prison perpétuelle (1633). Ils obligèrent ce grand homme à « abjurer » comme une erreur cette vérité aujourd'hui reconnue de tous (*fig.* 37).

Grande leçon pour les intolérants, mais leçon qui ne les a pas corrigés ! Car nous les trouvons aussi bornés et aussi méchants en présence des esprits chercheurs et libres d'aujourd'hui.

455. **Le progrés moral est plus lent.** — Malheureusement le progrès moral ne va pas aussi vite que le progrès des sciences. Les hommes civilisés sont cependant devenus moins cruels que les ancêtres barbares et nous ne pourrions plus supporter les atrocités du cirque romain où l'on donnait à manger aux animaux féroces les chré-

tiens. Les tortures de l'Inquisition, l'esclavage, nous révoltent. Mais vienne une guerre, une révolution, et les instincts féroces reparaissent chez beaucoup. L'orgueil continue à isoler les gens, et la jalousie, l'envie continuent à causer de cruelles souffrances dans la société.

456. **Raisons d'espérer en l'avenir.** — Ne nous décourageons pas cependant, car peu à peu, le nombre des hommes et des femmes augmente qui ont un sentiment très vif de l'injustice et qui en souffrent. Le nombre grandit de ceux qui luttent contre le mal sous toutes ses formes : contre la maladie, la misère, les abus de pouvoir, contre la guerre, contre les injustices sociales de toutes sortes.

Ceux qui viendront après nous, grâce à nos efforts, seront plus instruits et meilleurs que nous.

457. **Respectons croyants et non-croyants.** — Mais l'essentiel est de ne décourager aucune intelligence de chercher la vérité. Soyons tolérants pour les idées. Ne jugeons jamais les gens d'après leurs croyances, mais d'après ce qu'ils font. Si notre voisin est dur, égoïste chez lui, injuste, orgueilleux, méprisant et rapace au dehors; s'il a la calomnie facile; s'il est envieux et menteur, allât-il tous les jours à l'église ou au temple, c'est un malhonnête homme.

S'il est juste et bon à l'égard de sa femme, de ses enfants, de ses employés, s'il ne médit pas, s'il ne ment pas, c'est un honnête homme à respecter, n'aurait-il aucune croyance religieuse.

458. — Les opinions sont libres : seule la conduite nous regarde. Ne distinguons que deux catégories de gens : ceux qui sont justes et ceux qui ne le sont pas; ceux qui ont choisi de mener une vie humaine et ceux qui mènent une vie bestiale.

459. **Collaborateurs de la cité fraternelle!** — La tolérance mutuelle et la paix des esprits sera complète le jour où chacun saura que *nul homme, nul groupe d'hommes ne connaît la vérité entière.* Chaque génération doit, par le travail, l'étude et la discussion en conquérir une nouvelle partie, que les générations successives augmenteront à leur tour. Les fidèles des diverses religions comprendront un jour que les penseurs libres, par leurs critiques, ont toujours rendu de grands services à la religion en l'épurant de ses erreurs. Loin de les haïr, ils verront qu'en vérité, ils sont des collaborateurs pour la recherche de la vérité.

Ayons courage, et dans nos discussions soyons courtois, respectueux de la conscience d'autrui. Notre pays donnera l'exemple d'une cité fraternelle où les hommes libres, chacun suivant son caractère, travailleront à lutter contre le mal, contre l'erreur, contre l'injustice.



Sujets à traiter. — D'après quoi jugerons-nous quelqu'un? Quelqu'un connaît-il la vérité entière? Pourquoi le progrès est-il si lent? Énumérez ceux qui arrêtent le progrès. A qui devons-nous les progrès? Avons-nous gagné en moralité? Quel idéal devons-nous nous proposer?



B. — *Les sanctions de la conduite*
La vie digne et heureuse.

Sommaire

Il est faux de dire que parfois les méchants « réussissent ». Le bonheur est en raison de notre liberté intérieure, de l'étendue de notre intelligence, de la noblesse et de l'élévation de nos sentiments.

L'injuste, l'égoïste, habitants de la « grotte du chien » sont des inachevés, dignes de notre pitié.

460. — On appelle *sanctions* les effets de la bonne ou de la mauvaise conduite : — effets sur la santé, sur la réussite dans la vie (sanctions naturelles); — effets sur l'opinion de notre entourage ou sur l'opinion publique; — effets sur la justice sociale qui punit de l'amende, de la prison, des travaux forcés, etc. (sanctions pénales) ; — effets sur notre conscience.

461. **Les sanctions naturelles de nos vices.** — Chaque fois qu'on touche un charbon rouge, on se brûle.

Chaque fois qu'on boit, ayant soif, cela fait plaisir : jamais l'effet ne manque.

Nos fautes et nos vices ont aussi des effets naturels qui jamais ne manquent : la gourmandise du gros mangeur fatigue le foie et les reins, qui, surmenés, laissent le sang se charger de poisons : des maladies, des bobos continuels rendent sa vie très triste.

L'alcool et les excès ruinent la santé et la bourse.

La paresse alourdit le corps et l'intelligence et rend les moindres efforts pénibles.

L'envieux se ronge, jaunit, souffre.

Regardons autour de nous, et nous verrons qu'*en règle générale, nous sommes punis de nos vices,* souvent avec cruauté. Le châtiment retombe aussi sur nos enfants.

462. **Ces sanctions ne font guère défaut, mais elles sont lentes.** — Quelque injustes que nous soyons nous-mêmes, notre raison est juste, et quand les autres sont injustes, nous le voyons et nous en souffrons. Quand quelqu'un se conduit mal, nous voudrions qu'il soit puni tout de suite. Mais les effets du vice mettent du temps pour se produire. Le gourmand paye sa dette par des malaises, des maladies qui font la vieillesse pénible : alors il accusera l'âge, au lieu de reconnaître dans ses souffrances une sanction. L'alcoolique, qui meurt d'une congestion pulmonaire, ne paraît pas mourir des suites de son vice et cependant, c'est son vice qui l'avait affaibli. Le haineux qui souffre et digère mal, ne *veut* pas s'avouer qu'il est victime de son vilain sentiment.

De sorte que les sanctions naturelles des vices sont lentes : elles ne semblent pas des punitions, quoiqu'elles en soient, et de très dures.

463. **Elles punissent surtout les violations de l'hygiène.** — Ces sanctions sont parfois injustes.

Souvent, une mère courageuse qui se fatigue jusqu'à tomber malade, est plus épuisée qu'un noceur qui rentre tard toutes les nuits.

En outre, on peut mourir d'une blessure infectée par quelque mouche et la maladie et la mort punissent plutôt les fautes contre l'hygiène. Les fautes de conduite ne sont punies que parce que le vice, l'alcoolisme, les pensées malsaines sont aussi des fautes contre l'hygiène.

464. **L'éloge et le blâme.** — La sanction de l'opinion publique est efficace. Nous sommes tous sensibles à l'es-

time, aux éloges. Au contraire, se sentir méprisé, haï, est une souffrance cruelle.

Pour mériter des compliments de sa maman ou du maître, ou pour éviter leurs reproches, le paresseux se met au travail, le gourmand résiste à ses désirs, le menteur cesse de mentir.

Par peur d'être déshonoré et traité de lâche, tel qui tremblerait de peur, affronte avec courage le danger et la mort. Chaque soir, dans les cirques, les dompteurs et les acrobates risquent leur vie pour être applaudis.

Être estimé, c'est donc un grand bonheur.

465. **Danger d'être esclaves de l'opinion.** — Mais attention ! Il n'est pas de plus basse servitude que d'agir pour plaire à l'opinion publique, qui est parfois déraisonnable et même immorale. Un honnête homme ou une honnête femme ne choqueront pas l'opinion pour des choses qui n'en valent pas la peine, mais ils cesseraient d'être honnêtes s'ils agissaient contre leur conscience, par crainte de l'opinion. *Il faut oser agir suivant sa conscience :* un homme religieux qui n'oserait aller à la messe, un incroyant qui y assisterait par crainte du « qu'en dira-t-on », ne seraient ni dignes ni courageux. Pauvres esclaves sur qui personne ne pourrait compter !

466. **Soyons des hommes libres !** — C'est ainsi que les ambitieux, les orgueilleux, les vaniteux, qui ne vivent que pour provoquer l'admiration ou la crainte, sont dignes de pitié, car ils sont esclaves de l'opinion. Un homme libre n'obéit qu'à la raison et à sa conscience.

467. **L'opinion est souvent malsaine.** — Ah ! si cette force de l'opinion était toujours au service de la raison, elle serait irrésistible et toute-puissante pour le bien.

Malheureusement, elle est éblouie par la fortune et par la force brutale.

Une sotte et dangereuse admiration pour le luxe empêche les gens d'examiner si le riche est honnête, s'il est bon, loyal, juste : cette admiration est malsaine, car les vaniteux en ont la tête bouleversée, et ils désirent, coûte que coûte, s'enrichir.

De même, la force, le pouvoir, troublent notre vue, et quand un Napoléon passe au milieu du fracas des musiques, nous ne savons plus voir son affreux égoïsme ni sa pauvreté d'âme.

468. **Il faut que les gens honnêtes soient courageux.** — Peu à peu, espérons-le, l'opinion deviendra plus raisonnable. Les meilleurs et les plus courageux résisteront aux préjugés. Peu à peu nous oserons flétrir les injustes, les fauteurs d'ivrognerie et de luxure, les exploiteurs de la misère et de la faiblesse.

Le public cessera d'admirer les gens gouvernés par leurs instincts bas, par les « revenants » et par l'orgueil. Peu à peu notre admiration ira aux hommes et aux femmes qui ont fait le choix d'une vie pure, juste Les progrès moraux seront rapides quand les gens honnêtes auront autant d'audace que les coquins et qu'ils oseront penser :

« Tu es riche, puissant? Mais es-tu également juste, courageux et bon? Non? Alors, tu n'as droit qu'à notre pitié. »

469. **Sanctions pénales.** — Les sanctions pénales (amende, prison, travaux forcés, etc.) sont pénibles. Mais le déshonneur qui les accompagne les rend terribles. Malheureusement, il est des fautes très graves qu'elles n'atteignent pas. Bien des fautes qui font souffrir cruellement des innocents restent impunies. Impunis les maris qui brutalisent leur femme, qui boivent, laissent les enfants dans la misère. Impunies les femmes paresseuses, ou hargneuses qui empoisonnent la vie de famille. Impunis les « meurtriers au détail ».

470. **Sanctions après la mort.** — Aussi beaucoup espèrent des punitions et des récompenses qui ne trompent jamais. Comme ces sanctions infaillibles ne paraissent pas exister pendant la vie, on les place après la mort. C'est là une espérance religieuse qui est une question de liberté de conscience. Mais il faut, si l'on croit aux sanctions futures, ne pas ralentir son zèle pour assurer, dès cette vie, la justice aussi complète que possible. Il ne faut pas se laisser arrêter par l'espoir qu'elle sera réalisée plus tard sans que nous nous en mêlions.

471. — Nous n'avons d'ailleurs le droit de demander une justice sévère pour les autres que si nous sommes justes nous-mêmes. Il faut d'abord que nous soyons des enfants aimants et empressés à rendre service, des écoliers consciencieux, et plus tard des pères bons et courageux, et des citoyens éclairés et actifs. Quand nous serons parfaits nous pourrons être exigeants pour les autres.

472. **Ne jugeons pas du bonheur sur les apparences.** — Mais n'allons pas croire, comme le disent les observateurs légers et superficiels, que les méchants réussissent, et qu'être honnête c'est se sacrifier. Ceux qui disent cela ont une idée tout à fait grossière du bonheur, qui n'est possible que si on a la conscience pure.

Avant de dire que quelqu'un est heureux, il faut l'étudier et ne pas le juger sur les apparences. Tout ce qui reluit n'est pas or, et les existences brillantes cachent souvent beaucoup de souffrances.

473. **L'inévitable sanction.** — Faisons bien attention aux sentiments et nous verrons que les malhonnêtes gens qui semblent réussir n'échappent pas à la sanction inévitable de la conscience. Réussir, aux yeux de l'opinion très sotte, c'est faire fortune, ou c'est arriver à une situation où l'on a du pouvoir sur les autres.

Mais il n'y a rien à quoi on s'habitue plus vite qu'à l'argent, au luxe et au pouvoir : il faut peu de chose pour vivre, et quand on a un logement propre, une table frugale, et des vêtements convenables, le luxe n'ajoute pas grand'-chose.

Manger du pain et du fromage quand on a de l'appétit est meilleur que de manger des mets rares quand on est trop bien nourri. Il en est de même pour tout : il vaut mieux n'avoir pas de parc et goûter profondément la campagne, que d'en avoir un et de s'y ennuyer.

474. **Ce qu'est le bonheur.** — Ici nous touchons au problème du bonheur : *on est heureux à proportion de l'intensité et de l'élévation des sentiments qu'on éprouve.* Or, ni la fortune, ni le pouvoir ne nous donnent des sentiments intenses : un paysan pauvre peut jouir de la beauté du jour et de la nuit, de la paix des forêts et des champs. Il peut aimer, du plus profond de son cœur, sa femme et ses enfants. Il peut savourer quelques-uns des plus beaux livres que les hommes aient écrits.

475. **La fortune tend à empêcher le bonheur.** — Au contraire, la fortune tend à empêcher les sentiments intenses : les oisifs sont blasés; ils ont besoin de distractions, d'excitations. Il est impossible à qui n'est pas obligé de travailler pour vivre, de remplir les seize heures que laisse le sommeil. L'ennui lourd pousse à « tuer le temps » par tous les moyens. Les sentiments de la famille ne peuvent pas même avoir l'intensité qu'ils ont chez les travailleurs où chacun a besoin de tous.

476. — La seconde condition du bonheur, c'est l'élévation des sentiments. Les instincts et les sentiments bas, la gourmandise, le vice, l'orgueil, la cruauté, l'envie, la cupidité causent mille souffrances aux faibles qui en sont esclaves.

On peut les comparer à ces populations malsaines qui habitent des vallées mal orientées, profondes, humides, où le soleil n'apparaît pas de tout l'hiver : les enfants y sont chétifs et peu intelligents. De même, les méchants, les injustes, les vicieux ne sont jamais éclairés et réchauffés par les joies que donne une vie généreuse et désintéressée. Ainsi l'avare, qui n'a jamais pensé qu'à l'argent, a une vie presqu'aussi basse que celle d'un animal qui ne pense qu'à manger. Ses enfants, dans cette vie froide, égoïste, se développent mal : ils vivent d'une vie inférieure, n'ont que des besoins grossiers; souvent ils tournent mal et sont la punition du père.

477. — Au contraire, le travailleur honnête qui, en toute sincérité et de tout l'élan de son cœur, a choisi de vivre non la vie des animaux, mais celle d'un homme digne, juste, consciencieux, est d'accord avec les meilleurs et les plus fiers des hommes. Sa vie est calme, sûre, sans inquiétude. Tandis que le malhonnête homme habite un marécage, il habite un plateau salubre, qui baigne dans l'air pur et la lumière.

478. **Être libre, condition essentielle du bonheur.** — Être asservi aux besoins écrasants du corps ; se rabaisser à rechercher les mauvaises satisfactions de la vanité, c'est une servitude honteuse. Ceux qui ont de la dignité ne peuvent supporter aucun esclavage. Ils ne veulent être les valets ni de la paresse ni de la gourmandise ni du besoin d'alcool. Ils ne veulent pas non plus être les laquais de l'opinion, comme les vaniteux. La première condition pour être heureux, c'est d'être libre. Déjà beaucoup d'ouvriers préfèrent leur vie indépendante, toute simple, à la vie compliquée des riches, esclaves de leur propriété et qui ont besoin de domestiques. Plus on a d'objets inutiles dans sa maison, plus on a de besoins, moins on est libre.

479 **Les hommes libres.** — Moins on est libre, moins on est un homme.

Au contraire, combien est enviable l'heureuse liberté des hommes et des femmes énergiques qui savent dominer leur corps et leur âme. Ce n'est pas eux que la gourmandise, que l'alcoolisme, le tabac, le vice, la paresse asservissent ! Ils font leur devoir : que leur importent les moqueries ou la désapprobation des envieux, des étourdis, des irréfléchis ?

480. **Enfer et paradis.** — Il faut être inattentif pour ne pas voir que dès cette vie les méchants sont en enfer et les honnêtes gens en paradis.

On se figure l'enfer comme un lieu de souffrances, de désespoir. Mais n'est-ce pas vraiment l'enfer que la vie d'un alcoolique malpropre, répugnant, méprisé, qui fait de sa vie de famille une vie de disputes, de désespoirs sans nom ?

N'est-ce pas un enfer que la vie sordide de l'avare entouré du mépris et de la haine de ceux qu'il dépouille ?

N'est-ce pas un enfer que la vie du paresseux, misérable, à qui tout effort coûte, et qui passe sa vie dans un ennui lourd, étouffant ?

481. — Et n'est-ce pas, au contraire, un véritable paradis que la vie belle et noble d'une femme honnête, bonne, juste, qui élève ses enfants dans le devoir, qui est indulgente, charitable ?

Avec l'instruction accessible à tous, une fille de pauvres paysans dans sa chaumière perdue en pleine campagne, peut vivre dans l'intimité des plus généreux et des plus nobles penseurs de l'humanité.

482. **Non, ce n'est pas « peu de chose ».** — Mais les railleurs disent : « C'est peu de chose que ce bonheur d'être libre, honnête, sincère ». Cela ne vaut pas la peine qu'on se donne !

Il faut regarder en face les moqueries de ces ricaneurs.

Demandez à une maman si c'est peu de chose que la joie que lui donne l'amour pour son bébé? Demandez à l'ouvrier qui rentre si c'est peu de chose que le bonheur qu'il a de retrouver sa femme, ses enfants qui l'attendent et lui font fête? Ce n'est pas peu de chose non plus que de bien réussir son ouvrage, que de causer joyeusement avec un ami.

483. — Croyez-vous qu'une jeune fille n'ait pas un grand bonheur à entendre vanter le courage et la loyauté de son fiancé? Croyez-vous qu'un enfant n'est pas fier de penser que ses parents ont confiance en lui? N'est-ce pas quelque chose que de sentir qu'on a rendu le courage à une personne dans l'affliction?

Qui n'admirerait un ouvrier qui, rentré fatigué, énervé, irritable, sait cependant se maîtriser et parler avec douceur à sa femme et à ses enfants?

484. — Est-ce peu de chose aussi qu'un beau lever de soleil, qu'une splendide nuit étoilée? Est-ce peu de chose que de voir un bel enfant, une jeune fille charmante, un vigoureux jeune homme?

Est-ce peu de chose que de lire un livre qui double notre énergie? De voir un beau dessin, d'écouter un chant émouvant?

Au contraire, tout cela est très important, car la vie heureuse est faite surtout de belles et pures émotions.

485. — A ces émotions vraiment humaines, qu'opposent nos ricaneurs? Des plaisirs fugitifs et mêlés de bien des souffrances : l'oisiveté qui ne va pas sans un ennui insupportable; la bonne chère, qui alourdit et abrutit; le vice, avec ses fatigues et son écœurement : tous les plaisirs qui nous font esclaves. Ce sont ces plaisirs-là, qui sont peu de chose!

486. **Goûtons le plaisir, n'en soyons pas esclaves.** — Mais ces plaisirs du corps nul ne propose de les supprimer. Ne dédaignons ni un bon repas, ni un vin excellent : mais un bon repas est meilleur pris avec des amis honnêtes et intelligents.

Nous ne devons pas refuser les plaisirs du corps, mais le danger est grand d'en devenir esclaves. Boire quand on a soif est agréable, mais boire comme l'ivrogne est ignoble. Les plaisirs du corps sont bons à condition d'être modérés et à condition que nous restions libres de pouvoir les mépriser. Les joies de la famille, du bon ouvrier consciencieux, les joies de la beauté, de l'énergie, sont infiniment meilleures : aussi laissons dire aux ricaneurs que c'est peu de chose. Esclaves du corps, ils se moquent des hommes libres et voudraient leur persuader de devenir esclaves comme eux !

487. — Le plus grand bonheur, c'est le bonheur de l'honnête homme dont la vie est humaine : rien ne vaut la confiance, la paix, la sérénité profonde du juste qui ne redoute que de déchoir.

488. **Une revue instructive.** — A ce bonheur, comparons les prétendus plaisirs de ceux qui n'ont pas eu l'énergie de *choisir* une vie libre et humaine.

C'est une revue instructive à passer.

Inutile de s'arrêter devant l'ivrogne, esclave de la boisson ! Laid, la figure ravagée, il fait le désespoir de sa femme, de ses enfants, qui pleurent de honte.

Le gourmand, pour quelques heures d'un repas succulent, a la tête lourde, une nuit agitée, fiévreuse et il prépare les souffrances qui torturent les gens trop bien nourris. L'arthritisme, la goutte et mille incommodités le guettent.

Le paresseux devient si lâche que bientôt les petites corvées de la vie, dont les énergiques ne s'aperçoivent pas,

lui sont plus pénibles que du bon travail. Sans compter que son existence vide est empoisonnée par l'ennui.

489. — Un orgueilleux, qui se croit le centre du monde, souffre constamment, car il n'est jamais traité avec les égards qu'il voudrait.

Laissons de côté l'envieux, méprisé, et qui « jaunit » de voir les courageux se faire une vie heureuse.

Plaignons aussi le menteur qui ne peut prévoir tous les détails qui révéleront ses inventions et qui a la honte de voir que nul n'a plus confiance en lui !

Oui, plaignons ces pauvres habitants de la grotte du chien : à ce niveau bas, il n'y a qu'incertitude ; tous les plaisirs sont mélangés de peine et de chagrin.

490. — Si on observe bien, la souffrance ne manque *jamais* pour ceux qui choisissent une vie déraisonnable et mauvaise. Le malheur peut frapper ceux qui vivent honnêtement, mais même alors, ils ont plus de réel bonheur que les autres.

491. **Le prétendu bonheur de l'injuste.** — Examinons le prétendu bonheur d'un injuste qui « réussit ». D'abord, il n'a plus cette joie qui nous vient de l'accord avec les hommes les meilleurs du passé et d'aujourd'hui.

Il est laid de se rabaisser à être semblable aux méchants, aux esclaves du corps et des « revenants ». Il est pitoyable d'être du parti des ennemis de la société et du progrès humain.

C'est comme si, au lieu de fréquenter des amis intelligents et bons, on subissait le contact de gens grossiers et brutaux.

Quelle triste déchéance !

On perd sa dignité d'homme libre pour devenir semblable aux sauvages rusés, violents. On quitte la confiance, la sécurité, la paix d'une vie droite pour la fourberie, le mensonge, l'inquiétude.

Le soir, quand on est seul, comme la vie égoïste doit paraître médiocre! Jamais de sécurité, car *on ne peut jamais prévoir les mauvaises conséquences d'un acte immoral.*

492. — Un homme honnête a la conscience tranquille. Il est certain d'être approuvé par les braves gens, et il marche fier et digne.

Au contraire, l'homme malhonnête tremble d'être découvert. Un commerçant qui vole ses clients se sait jugé par ses employés, qui le voleront aussi s'ils peuvent. Ils le « tiennent ». Ils peuvent le menacer, le faire « chanter ».

493. **Un exemple illustre.** — Un exemple terrible est celui de Napoléon Ier. Il a commis un crime pour s'emparer du pouvoir; il a fait ensuite assassiner le duc d'Enghien: jamais il n'a pensé à l'avenir du pays. Poussé par une ambition effrénée, il n'agit que pour étonner. Étranger à toute idée de justice et d'humanité, il vit dans une inquiétude continuelle à cause des conspirations à l'intérieur et du mauvais vouloir des généraux qui lui doivent tout, mais qu'il a démoralisés par son égoïsme personnel: Environné de flatteurs et de menteurs, *il ne peut compter sur personne.*

Cet homme tout-puissant n'est pas aimé : s'il ne s'étourdissait par une activité fiévreuse, il serait le plus malheureux des hommes. Un ouvrier aimé par sa femme et par ses enfants, qui a des amis qu'il ne peut pas soupçonner d'ambition et de calculs égoïstes, est plus heureux que cet homme condamné à une défiance effrayante.

494. — Inévitablement, dès que la conduite est injuste, c'en est fait de la sécurité, de la confiance et du bonheur,

Un malhonnête homme peut avoir les apparences du bonheur, mais sous ces apparences, quelle misère morale !

495. — Au contraire, les énergiques qui n'acceptent pas d'être esclaves des besoins du corps, les généreux que la vie égoïste écœure, les justes qui ont horreur de faire le mal, sont réellement et profondément heureux.

496. **La mort.** — La mort frappe parfois quelqu'un parce qu'il fait son devoir, par exemple une femme qui soigne son mari atteint de tuberculose. Beaucoup en sont révoltés et crient au scandale.

Mais c'est mal raisonner sur la mort. Tous nous mourrons, et personne ne sait si en mourant avant notre tour, nous n'échappons pas à une vieillesse pénible.

De plus, la mort étant commune à tous doit être mise « en facteur commun » et quand nous comparons le sort de deux hommes, la mort doit être laissée de côté : seules la beauté et l'énergie de la vie importent.

497. — La mort n'a rien de terrible pour ceux qui font tout leur devoir. « Comme une journée bien employée donne joie à dormir, aussi une vie bien remplie donne joie à mourir », a dit Léonard de Vinci.

498. — Ce qui est terrible au lit de mort, c'est de penser qu'on a sottement gâté sa vie. Quand le corps va commencer, dans quelques jours, à pourrir dans la terre, le gourmand et le sensuel comprennent combien ils ont été stupides de lui sacrifier le reste. L'avare qui ne peut emporter son argent prête à rire, malgré la solennité du moment. Quant à l'orgueilleux arrogant, le menuisier lui prend mesure pour un cercueil, comme aux autres, et cercueil de pauvre, de riche, ou même d'empereur, c'est tout un.

499. **Trop tard!** — A ce moment, le buveur, le joueur, l'imprévoyant, regrettent amèrement de laisser la femme et les enfants dans la misère; mais, hélas! c'est trop tard !

Au contraire, celui qui a élevé ses enfants dans la sobriété et le courage, qui a aimé sa femme; celui qui a fait son devoir gaîment et vaillamment, s'endort tranquille : il sait qu'il ne meurt pas tout entier, et qu'il vivra dans le cœur des siens.

Ayant toujours agi sans égoïsme, il continue à vivre par ses enfants qu'il aime plus que lui-même. Comme il a travaillé à la grande œuvre humaine, c'est-à-dire à faire plus d'intelligence, plus de bonté, plus de justice, il est comme un soldat blessé sur le champ de bataille et qui ne se préoccupe que de savoir si les camarades sont vainqueurs. Qu'importe que je ne sois plus là, puisque mes enfants et mes camarades continueront la lutte contre le mal, la misère, l'ignorance, la méchanceté!

500. **Soyons prévoyants.** — Pour l'égoïste, imbécile qui se croit le centre du monde, la mort est révoltante.

Au contraire, l'honnête homme, après une vie laborieuse, la souhaite comme un repos.

« Mais pour n'être pas troublé par la mort, faisons notre devoir : ne nous préparons pas de regrets; ne faisons rien de méchant, ni d'injuste ni chez nous ni au dehors. Soyons prévoyants : assurons la femme et les enfants contre la misère subite amenée par notre mort.

Si nous possédons, réglons nos affaires, *faisons notre testament* avec une équité qui évitera entre ceux qui restent, toute contestation d'argent et toute désunion[1].

1. Faire son testament est un devoir. Il est affreux de ne pas donner à la femme, avec qui on a vécu toute sa vie, tout ce que la loi permet de lui laisser : c'est l'affaire de quelques mots *datés et signés* sur papier timbré de 0 fr. 60 ou même sur papier libre.

501. **Le chagrin égoïste.** — Mais si nous perdons un être que nous chérissons, nous avons vu qu'il est égoïste de se cloîtrer dans son chagrin, comme si le monde entier avait disparu.

Le devoir nous ordonne de nous résigner; on prouvera son amour aux chers disparus en redoublant d'efforts contre la misère, l'ignorance et l'injustice. Si une mère perd son enfant unique, qu'elle s'intéresse à des enfants orphelins ou abandonnés : il n'en manque pas, hélas! Il est mesquin de perdre toutes ses forces à pleurer, quand autour de nous tant de malheurs immérités réclament notre dévouement.

502. — Si nos morts pouvaient nous voir, notre chagrin inconsolable les désespérerait : ils nous conseilleraient de vivre courageusement en faisant le plus de bien possible.

Gardons précieusement leur souvenir; associons-les à nos pensées généreuses : c'est la plus noble façon de les aimer.

503. **Quel chemin choisir?** — Maintenant que nous avons regardé en face la vie et la mort, nous comprenons clairement que tous, fillettes et garçons, nous devons, à l'entrée de la vie, choisir entre deux chemins.

Choisirons-nous une vie esclave, grossière, inintelligente, égoïste, injuste, — ou une vie intelligente, libre, digne, juste?

Les meilleurs et les plus nobles des hommes nous enseignent, par leur exemple, comment nous devons travailler fraternellement, et lutter contre les besoins du corps, contre la misère, contre la violence et la méchanceté. Accepterons-nous d'être semblables aux brutaux et aux malfaisants? Troublerons-nous par nos injustices et par nos méchancetés le bonheur encore si fragile des autres hommes, nos frères?

504. — Réfléchissons avant de choisir notre route. Non seulement notre choix décidera de notre dignité, mais encore de notre bonheur. D'un côté le chemin qui conduit à une vie médiocre, sans sécurité, sans bonheur. De l'autre, le chemin qui conduit à une existence pleine, énergique, loyale et profondément heureuse.

Être heureux, en effet, c'est vivre par l'intelligence et par le cœur la vie droite et belle, juste et honnête, qu'ont vécue les hommes que nous aimons et que nous admirons de tout notre cœur.

Le chemin que nous choisirons, c'est celui qu'ils ont préféré et qui les a conduits à une liberté morale qui est pour nous un exemple de ce que peut l'énergie humaine quand elle est juste et pure.



Sujets à traiter. — Qu'est-ce qu'une sanction ? Quelles sont les sanctions naturelles ? Quels sont leurs inconvénients ? Punissent-elles les fautes de conduite ? L'éloge et le blâme sont-ils des sanctions ? Danger de la peur du blâme ou de la recherche des éloges. Insuffisance des sanctions pénales. Sanctions futures. Les méchants sont-ils heureux ? Qu'est-ce que le bonheur ? Quelles en sont les conditions ? Quelle en est la condition essentielle ? Est-ce peu de chose que le bonheur honnête ? Que faire vis-à-vis du plaisir ? Montrer combien sont punis les sots qui ont choisi une vie mauvaise. L'injuste peut-il être heureux ? Étudiez l'exemple de Napoléon Ier. Quelles réflexions vous inspire la mort ? Quelles leçons nous donnent la mort ? Est-ce une leçon d'imprévoyance ? Quel culte devons-nous à nos morts ? Quel chemin êtes-vous décidé à choisir ?

FIN



PROGRAMME OFFICIEL
de l'Enseignement de la Morale

Cours moyen

I

L'enfant dans la famille. Devoirs envers les parents. — (§§ 69, 70 du livre de l'élève). On trouvera sur l'obéissance, les §§ 55, 56, 57 et 346. Sur la reconnaissance (§ 352). Sur l'aide aux parents dans leurs travaux, leurs maladies, leurs vieux jours (§§ 347, 348, 351, 352).

Devoirs des frères et des sœurs — Adapter les §§ 42, 43, 44, 45, 70, 71, 128, 133, 134, 135. Éviter la colère (§§ 149, 153), l'orgueil, la susceptibilité (§§ 159, 161, 162). Éviter la méchanceté (§ 172). Ajouter le § 190. On aura tous les éléments si on ajoute les §§ 330, 334, 344.

Devoirs envers les serviteurs. — (§§ 356, 357, 358, 359). Voir aussi le § 66, et la colère (§ 149). Lire les §§ 154, 214, 221, 232, 233, 340, 348, 411, 416.

L'enfant dans l'école. — Voir les §§ 13, 14, 16, 29, 32, 34. Mauvais écoliers (§§ 45 et 46). Le livre libérateur (§§ 50, 51, 57, 60, 68, 69, 96 et 97, 165, 168, 204, 224, 233, 238, 264, 390, 418). L'instituteur libérateur (§§ 264, 360, 361).

La patrie. — Tout le chapitre, page 220.

II

Devoirs envers soi-même. Le corps. — (Pages 41 à 50).
Propreté (§§ 82 à 88). Sobriété et tempérance (§ 78 et §§ 136 à 148). Alcoolisme (§§ 136 à 148 et § 179). Gymnastique (page 45 et §§ 75, 76, 93).

Les biens extérieurs. — Économie (§§ 499 et 500); éviter les dettes (§§ 174, 175, 179, 273, 274, 304, 306, 318). Le jeu (§ 186).

Sur l'argent (§§ 173 et suivants, 182, 275, 276, 279, 281). Avarice (§ 182). Prodigalité (§§ 174, 175, 179, 181, 278). Le travail (tout le chapitre, page 117).

L'âme. — Véracité et sincérité. Ne jamais mentir (§§ 163 à 169).

Dignité personnelle (§§ 54, 85, 369, 406 à 411, 479).

Ne point s'aveugler sur ses défauts (§§ 42, 66) et les contraires des qualités énumérées aux pages 61 à 73. — Comment s'excuse l'ivrogne (§ 148). Défauts (§§ 149, 158, 159, 161, 162, 163, 170, 199, 200, 214).

Éviter l'orgueil (§§ 159 à 162), la vanité (§§ 169, 170, 175, 287, 288).

Coquetterie, frivolité (§§ 175, 176, 287, 300).

Avoir honte de l'ignorance (§§ 13, 15, 17, 50, 95, 96, 97, 98, 142, 143, 144, 259, 267, 360).

La paresse (§§ 200 à 209 ; 20, 43, 57, 75, 114, 286, 301, 319, 404).

Le courage (122 à 130 ; 167, 199, 436, 437, 468).

Patience (§§ 116 à 121 ; page 85 ; § 430). Esprit d'initiative (§§ 131, 132, 133, 134, 201, 202, 216, 273).

Devoirs envers les animaux. — (§ 172. Adapter les §§ 232, 233, 235, 245).

Devoirs envers les autres hommes. — Justice (chapitre A, page 129). — Charité (chapitre E, page 164). Respecter la vie (§ 229 et suivants); la personne (§ 232 et suivants); les biens (chapitre C, page 149); la réputation (§§ 158, 171, 182). Fraternité (§§ 59, 66, 290, 295, 311, 324, 403, 459).

Tolérance (chapitre, page 141 et pages 230 et suivantes).

L'alcoolisme (§§ 136, à 148 et 179).

La conscience (§§ 473, 476, 477, 478, 480). Obligation (§§ 61 à 68). Devoir (§§ 63 à 74). Responsabilité : sur cette question, choisir dans les §§ 43 à 48, 60, 61, 62, 66, 68, 132, 139, 146, 155, 165, 203, 206, 221, 234, 251, 261, 275 à 277, 280, 293, 309, 312, 326, 336 et suivants, 379, 380, 410, 413, 427, 449 à 453, 497 à 500.

Dev ... ngt
ans. ... pas
enco ... ux.
Auj ... ne-
men ... du
devo
La ... II,
page

Le ... ne
du

La ... 4 ;
35 à ... 5,
459)
La
La ... si
le ch

Lé

Imp. KAPP, 20, rue de Condé, Paris.

3789. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (3-08) (N° 373 bis)